Tome XII. N° 19 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Janv. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Brière[1]

La chaloupe, entraînée dans le glissement des grandes ondes de l'estuaire, gouvernait à bâbord, vers l'entrée de la petite rivière le Brivet.

Dans ces parages où la Loire s'étale sur une largeur de plusieurs fleuves, la brise a pris de la force ; et la grande voile, souillée de vase, évoquant l'antique voile de peau de bêtes, avait un souffle profond.

C'était une marchande de mottes qui, sa vente terminée, descendait de Nantes ; une de ces chaloupes de grosse charpente et cependant de bonne marche, par le calcul des douze pieds de leur plus grande largeur avec leurs trente-cinq pieds de tête en queue. Mouvantes ténèbres ; tant de mottes ont roulé sous ce gréement, jetées en vrac, déchargées par tous les bouts du pont que le bateau lui-même tout entier semble fait de la substance de ce combustible. Et autant que tout était noir là dedans, tout était silencieux.

Un grand gars aux épaules de force était assis à même le pont, les jambes pendantes dans le vide de la cale au chargement. Il raccommodait un couvercle de bourriche, ou s'en donnait la feinte, car, par un regard d'en dessous, il ne ces-

sait d'observer le vieux marinier assis devant lui à la barre.

C'était, celui-là, un grand grison de corps sec sous le petit feutre tiré à plein, un visage à bec de rapace où brillaient deux yeux de laque ; sa courte blouse serrée aux poignets le vêtait comme d'un tissu de tille de mottes, et le pantalon de même poil. Sa pipette éteinte, il serrait durement les mâchoires, dilatant ses narines, comme s'il jouissait de cette descente de fleuve, maître de la proue, maître de la mâture, maître de la vitesse, maître du corps et de l'âme. Ainsi rivé à sa poupe, il la prolongeait de sa sombre stature. Mais la tourbe dont était pétri ce vieux Viking, d'un noir de houille, différait par la couleur de celle que révélait la vêture du garçon à la bourriche, laquelle faisait un homme tout entier brun, d'un brun de châtaigne ou de ces gâteaux d'abeilles qu'on trouve rissolés et roussis par les soleils de plusieurs étés.

Le gars déposa sa bourriche :

— Pour la dernière fois, Aoustin, s'écria-t-il, pour la dernière fois... je viens vous demander...

— Je ne donne point à la quête ! rompit le vieux, en agitant sa rude main de corne. A la besogne... croche un ris...

Le gars obéit, non sans un grognement, ramassa une gaffe, puis, pieds nus à l'avant de la barque qui bondissait, se tint prêt sous les jaillissements d'écume de l'embrun.

La lame avait grossi, son coup de queue éclatait contre le vaste flanc ; beaucoup se sont perdus là, surtout par les grandes eaux de l'hiver ; et l'embarcation, sous la pression du fleuve, risquait pour le moins d'aller s'envaser dans les hautes berges de l'affluent.

— Stop ! commanda le vieux.

Et du même coup, à la force entraînante de la grande Loire, s'opposa la résistance de la perche arc-boutée dans la vase. La chaloupe chassa sur son arrière, vira dans des gargouillements d'eau, mais enfin redressée, et se dégageant du suçoir liquide des remous, parvint à se frayer son lit dans l'eau unie et tranquille du chenal. Et elle remonta par cet étroit cours d'eau, bon tout au plus pour deux bateaux ed front.

C'était maintenant une pauvre région de bicoques lépreuses, de maigres courtils, noircis du voisinage des hauts fourneaux de Trignac, ce monstre toujours fumant, couché

parmi ses minerais sur le seuil de la plaine. Elle passa sous son vacarme de fer, puis glissa entre les prairies qui, là, s'étendent à perte de vue depuis le rivage de l'Océan.

Sur cette nappe de miroir, lentement, elle se balançait, parfois aidée d'un coup de perche qui lui faisait refouler l'eau, d'une saccade, à la manière d'un cygne irrité qui s'avance par bonds.

Aucune parole n'était prononcée à bord. Le vieux élongeait son regard sur les alentours, respirait largement l'odeur et le serein de ces prairies de Donges ; le gars avait lâché la manœuvre, se tenait, la mine abattue, contre le bordage ; et devant eux, défilaient ces fauves étendues de pâtures, nues comme le désert, courtes d'herbes et brûlées, sans un arbre, piquetées de quelques bouquets d'ajoncs, avec des moutons comme des javelles de tourbe, et déjà là-bas, dans le brouillard des limites illimitées, certaines taches blondes qui ne trompaient pas leur regard, la jungle grillée des roseaux de la Brière.

Le visage du gars de plus en plus s'altérait ; et il ne quittait plus des yeux une brume que l'on devinait, des arbres, à l'extrême distance. C'était là qu'elle était. C'était là qu'un de ces soirs, elle lui avait encore plongé dans l'âme son regard couleur de jeune miel. Et il serrait les poings, et de lui s'échappait une sourde plainte, sourde et ténébreuse comme d'une poitrine d'ours.

Le jour tirait sur son déclin. On approchait. La vieille arche du pont de Rozé grandissait, avec ses maisons là-haut comme des bureaux du péage. Le long de sa margelle, tout un défilé de vaches passa, se reflétant dans l'eau claire. En dessous, stationnaient les barques rangées le long de la berge, car, par l'envasement de la rivière, les chalands à fond plat pouvaient seuls remonter plus haut.

L'élan de la chaloupe s'en vint mourir en silence ; mais quand elle accosta :

— Aoustin, s'écria l'homme, pour l'amour de Dieu !

— Il n'y a pas d'amour de Dieu, lui retourna le vieux, j'ai fait mon métier, tu as fait le tien... On n'a plus rien à se dire !...

Et, par mépris, il cracha dans le courant.

Alors, plantant là toute besogne, le gars sauta à terre, son paquet de hardes sous le bras ; puis de violence, il se retourna, revint sur ses pas, montra le poing.

— Jamais je ne renoncerai... Jamais..., tu m'entends, vieux bourreau qui crée le malheur....

Mais le vieux bourreau n'eut point seulement l'air d'entendre ; il rassemblait ses perches, remontait dans la cale ses sacs vides par grandes piles sur son échine, avec une vigueur où se devinait tout le revenant bon d'une jeunesse qui avait brandi ses barres d'anspect, enverguait sa voilure, déboîtait son gouvernail, désappareillait tranquillement, sans se presser.

*
* *

Les sacs, la vergue, la voile, tout ce qui se détachait du corps de la barque, il l'emporta sur son épaule, en plusieurs tours, jusqu'à l'annexe de l'auberge qui se trouvait à l'entrée du pont. Cela fait, il entra dans la salle, selon son habitude, à chacun de ses retours annuels, de s'arrêter dans ce cabaret boire le coup de l'atterrissage, avant de faire les lieues qui le séparaient de son île.

La salle était vide. Il s'attabla.

C'était toujours à la même place — la quarantième depuis quarante ans — près de la fenêtre, d'où l'on avait vue sur les prairies comme d'une passerelle de navire.

Le dos tourné à l'arrière-cuisine, lorsqu'il eut devant lui son petit verre de muscadet, d'où se dégageait une colonne d'air comme les perles du nez de la carpe, il attira sa bourse de cuir, et étala sa monnaie, les sous avec les sous, les francs avec les francs, car c'était son habitude encore de trier et de recompter là son argent.

Quant aux billets, il les examinait séparément, chacun lui revenant avec son origine, grâce à sa luronne de mémoire ; celui-ci, d'une blanchisseuse de la Madeleine ; cet autre, d'un marchand de cirés de la butte Sainte-Anne ; et tous les suivants aussi bien, revoyant même le jour, l'heure et le lieu de la vente. Et de ces papiers, il faisait une souple liasse qui chantait comme la soie dans sa grande main noire.

« Cent cinquante francs de moins que l'année dernière ; deux cent vingt francs de moins que l'année précédente ; quatre cents francs de moins que la troisième d'avant !

« Brière, terre de misère..., c'est donc ainsi qu'il faudra te parler ! »

On avait tellement tourbé depuis des siècles ! Il se rappe-

lait son défunt père, disant comment par l'inondation de l'hiver, il pouvait attacher son chaland au loquet de sa porte ; ce détail en disait long sur la quantité de terre noire dont la Brière avait décrû ! Alors, au lieu de ces montagnes de *rocau* qui, jadis, à pleines chaloupes, descendaient lier de gros profits à Paimbœuf, à Nantes, et jusqu'à Angers, on n'y récolterait bientôt plus que des roseaux et des laiches ; on en avait fait une croulière !

Mais avec les hommes, c'était ainsi ; ils n'ont point le respect de ce qui fait leur force..., jusqu'au jour plus funeste encore où la hardiesse s'est mise dans les esprits, où ils n'ont même plus connaissance de ces grandes lois de la vie et de la mort qu'établirent les ancêtres à l'usage des générations... Pitié !... Il en avait encore eu un exemple aujourd'hui tout son saoul !...

Et c'est pourquoi, là, tout seul, il marmonnait entre haut et bas ; pendant qu'à la vitre, la crête du grand coq d'or commençait à se noyer dans la vapeur des prairies. Cette vue l'avertit de n'avoir pas à s'attarder plus longtemps. Il paya son écot ; puis, armé de son bâton, le petit sac sur le dos, à grands pas, il s'en alla sur la longue route solitaire.

*
* *

C'était une route récente qui remplaçait le vieux chemin de souffrance, toujours croulant, couvert d'eau l'hiver, qui jusqu'à ce jour avait desservi ce pays perdu. Tout droit vers le nord elle remonte, sans un embranchement, sans un carrefour, coupant en croix quelques longs canaux, dans ces prairies de Montoir qui se déploient jusqu'où l'œil[1] peut apercevoir.

Parfois se rencontre un petit village, quelques maisons blanches aux toits de chaume, contre un rang de têtards de saules penchés sur une douve peuplée de canards.

Aoustin passait. Par les portes ouvertes lui arrivait le bruit des cuillers dans les écuelles. Parfois il croisait quelque noir tourbeur attardé.

Le soleil se couchait. Les prairies, tout à l'heure hautes et sèches, par une inclinaison insensible, commençaient à se couvrir de fines mailles d'eau morte, et même de larges nappes hérissées de piquants de joncs et de têtes de landèche ; se perdaient vers des horizons de pâtis roses et violets,

pâtis de brume ou pâtis du ciel, dans la confusion des limites de la terre et de l'air, espaces sans bornes, d'où sourdaient à cette heure de la marée la sirène des grands paquebots qui partent pour les Amériques. Et des vaches pâturaient tout parmi ces lagunes, les traversaient de leur pas lent, ou rêvaient, immobiles, sur ces bords empourprés par le soir.

Il marchait ; et sa pensée aussi voyageait. Chaque fois qu'il revenait de Nantes, c'était même jeu, même chose : il ne lui déplaisait point, une fois l'an, d'aller retrouver dans ce grand port le décor des bordées de sa jeunesse, à Amsterdam, à Gênes, à Arkangel ; mais dès qu'il se retrouvait ainsi dans le rude souffle bleu du soir de Brière, qu'il venait à renifler, des petites chaumières fumant sur le chemin, cette maîtresse prise de l'odeur retrouvée des mottes, il se sentait pousser les ailes du canard sauvage quand il revoit de loin briller l'eau de son étang. Et la carte du globe décidément pour lui se divisait en deux parts : les continents d'un côté, et la Brière de l'autre ; de même qu'il y avait deux espèces humaines : les hommes d'ailleurs, et ses compatriotes de la tourbe, les fils farouches de ce sol noir, nés comme lui dans le chaland sur une brasse de paille.

Si tu n'as pas le pied briéron, inutile de t'aventurer... car qui rencontre-tu, ici, qui n'ait pas été bercé dans la misère de la tourbière? Quelques marchands forains, des huissiers et autres recors de justice? Les autres, eux, ne soupçonnaient rien ; ils ne savaient même deviner ce qui fourmillait là-bas derrière. Le voyageur de la voie ferrée ne voit que de la prairie dans du brouillard. Et c'est très bien de même. Le Briéron se voit ainsi à mille lieues du reste du monde..., car tu n'aimes point qu'un quiconque se lève sur ton horizon. L'horizon? Autant dire la route du tort et du dommage. Chacun chez soi ! Et ils étaient chez eux... et ils savaient se défendre ! On ne les prenait point au picotin ! Ils avaient la défiance dans le pli de l'oreille, et toujours à la muraille, accroché par le bon bout, le vieux mousquet de l'ancêtre. Pendant des siècles, tu as glissé comme l'anguille dans la main de fer des barons de Ranrouet ; tu as envoyé promener les vicomtes de Donges qui, sang de gibier, voulaient te faire payer le feu ! Tout récemment, quand les ponts et chaussée sont entrepris de canaliser le Brivet, et jeté sur la Brière des équipes d'ouvriers, tu n'as rien dit, tu as laissé pousser les travaux, puis tu t'es rué à l'assaut, tu as crevé

les maconnes, incendié les ponts, détruit les ouvrages...

Il se rappelait bien cette chose, il y avait pris part.

Il allait, pressait le pas, son bâton à chaque enjambée frappant le sol. Il passait le lieu dit « la Clairvaux », un endroit où tombèrent pendant la Révolution, sous les coups de feu des fermes cachées dans les roseaux, un peloton de dragons coupables de traverser le pays pour se rendre en haute Bretagne ; et sans doute gisaient-ils encore dans les profondeurs, comme ces cavaliers en armures, retrouvés après des siècles dans les tourbières du Lancashire.

Depuis bientôt quarante ans qu'il était le garde de la Brière, il connaissait les plus vieux secrets ensevelis dans son sein.

Oui, ils étaient chez eux ici !... un pays quasiment retiré en sa physionomie... fait peut-être bien du mélange de tous les matériaux de la création !... Mais c'était la pâture de leur pauvre vie ; une âme subtile y nourrissait la moelle de leurs os. Pas un brin d'herbe, pas une flaque, qui ne fût leur commune chevance. Tout était à eux, toutes ces vasières, tous ces roseaux... Et cela, depuis cet an de grâce où la bonne Duchesse avait pris pitié de leurs guenilles, où elle leur avait signé ce papier à la grande forme dont la teneur durait toujours. C'était un grand souvenir... Quand il y songeait, la reconnaissance était en lui, comme le sel est dans la mer... Un grand souvenir... que chaque fois qu'il rentrait de ses voyages, il retrouvait ainsi partout au-dessus de sa tête, aussi vaste que son ciel de Brière, lequel commençait céans à s'étoiler...

Il marchait, — il y a loin jusqu'à Fédrun, — en même temps que dans le grand sombre ses yeux allaient chercher tout le détail des alentours.

Un instant, sur la route, sa pensée fut rompue par un fracas de véhicules ; les cent carrioles qui tous les soirs, à la file, fouets claquants, forgeant l'étincelle, ramènent les Briérons qui travaillent à Trignac, ne peuvent s'empêcher, leur journée finie, de faire toutes ces lieues pour rentrer dans leurs îles. Elles roulèrent dans l'ombre, à plein faix de leurs grappes d'hommes secoués dont volaient les cabans ; et le voyageur, pour laisser passer cette trombe, dut se garer dans le fossé. Il grognait, ayant ainsi que les vieux de son temps de la rancune à ces nouveaux hommes qui s'étaient laissé corrompre par le salaire des forges.

Ce ne sont plus maintenant des prairies, mais des bas-fonds d'herbe à chevaux non fauchable, criblés de trous de marécages. Jusqu'au bord de la route s'en viennent les œillets d'eau, où un chaland, de temps en temps sur ces nappes engourdies, allonge sa forme noire, comme abandonné là.

A mesure qu'il s'enfonçait plus au creux du marais, s'épaississaient les brouillards ; et il se hâtait, son pas sonnant ferré dans le silence, tant qu'il fit même se lever deux hérons, qui s'éloignèrent sur les eaux l'un derrière l'autre, en ramant lentement de leurs grandes ailes gonflées, toutes bleues dans la nuit venue.

La lune éclairait, haute au ciel, lorsqu'il arriva vers les îles. Toutes dormaient, enveloppées du feuillage brillant de leurs grands ormes, leurs logis de paille visibles comme en plein jour au bord des chalandières, sans un souffle, sans un bruit, dans le calme de cette belle nuit d'été.

Il prit par un raccourci dans les sauldres un petit sentier de landèche. Sous ses pieds, le sol sonnait de tourbe. L'eau inondait un peu partout ; mais il retrouvait, de-ci de-là, les grosses pierres jetées en travers de la vase. Sous les arbres il se glissa, le long de la douve de l'île de Pendille, où, sur l'herbe de la berge, tranchaient les taches claires des canards couchés dans le rayon de lune. Il passa des osiers, enjamba de grosses racines, traversa des creux de pâtis, pataugea dans des vasières, et arriva enfin en vue des arbres de son île de Fédrun.

Solitaire dans ses vapeurs de nuit, noyée de silence, dressée comme une banquise de brume ; autour d'elle, sur les piardes, dansaient les diamants de l'astre. De tous côtés montait une buée lumineuse ; et par delà les grands roseaux, dans les fonds tranquilles des étangs, au loin, se perdait le cri de la grive des rivières...

Toutes les chaumières étaient portes closes. Il suivait sous les ormes le petit chemin circulaire, sans prendre garde aux furieux abois des chiens que son pas excitait et qui se répondaient entre eux par toute l'île. Lorsqu'il arriva au dernier tournant, où enfin lui apparut le côté de son logis, plus blanc que les autres, et tout brillant sous la lune, rapport à la couche de chaux qu'il y avait récemment passée. Alors, ce qui se produisit là-bas ne dura peut-être que

quatre secondes ; mais il en demeura là, arrêté comme un pied d'arbre, les yeux braqués sur ce qu'il était en train de voir : le long de son blanchiment, une silhouette d'homme se faufilait, venait de se faufiler ; et cette silhouette, il avait cru la reconnaître. Vertu Dieu ! Un juron s'échappa de lui, à réveiller le voisinage ; et bouillant de colère, sacrant, rampant de l'échine, le bâton levé, il se dépêcha d'accourir... Mais la ruelle était vide... Silence partout... Il n'y avait plus personne.

Planté devant son huis, il l'examinait, l'inspectait, en haut, en large, découvrait qu'en effet la clenchette n'était pas mise.

— Si c'était lui..., se disait-il, si c'était lui... sortant d'ici... les gueuses !

D'un coup d'épaule, il envoya battre la porte, et dressé sur le seuil, une seconde, parcourut la salle silencieuse du rais étincelant de son regard...

*
* *

Assises de chaque côté de la rousine, les deux femmes avaient tressauté à ce grand bruit ; effarée, l'Aoustine se leva, en avançant son regard myope ; mais lui restait dans l'ombre, il avait poussé le verrou, ne bougeait plus et se taisait.

— Est-ce toi, Aoustin?

Il ne répondait pas. Immobile, il interrogeait, scrutait dans cette nuiteuse clarté ce que l'instant qui venait de finir avait pu y laisser d'écrit.

— Je viens de voir un homme se glisser le long de la maison... en se baissant, comme quelqu'un qui se cache?

Et sa voix vibrait, d'une façon que les Aoustine connaissaient bien.

— Un homme qui se glissait en se baissant?... répéta tout doucement la vieille femme, mais... est-ce que ce ne serait point le voisin Richard qui rentrait dans sa ruelle?... Je n'en vois point d'autre que lui à s'en aller courbé comme tu dis là?...

Il ne s'attendait pas à cette explication, et il recommença de se taire. Cette voix de fausse innocence l'avait toujours exaspéré, il y voyait le mensonge toutes les fois qu'elle se faisait entendre. Il se retint d'éclater, mais l'embout de son bâton battait le sol comme l'os du chien quand il se gratte.

Il ne perdait pas un mouvement de la fille qui s'occupait dans la cheminée, puis, faisant le grand tour, allait déposer sur la table la soupe qu'on lui avait gardée chaude.

C'était une grande fille brune, mince et souple dans ses vêtements noirs.

Du couvert, elle rapprocha la chandelle, avec le gros pain farineux, et, quand elle eut fait cela, donnant ensuite comme un coup de tête de résolution, pour la première fois, elle leva un regard sur son père.

Ses grandes prunelles avaient, dans son visage mat, la couleur d'or des yeux de certains oiseaux de nuit, et elles laissaient voir du fond de leur fixité une sourde expression de crainte et de ressentiment.

— Qu'est-ce que tu as là? lui demanda le bonhomme en désignant bourrument du bout de son bâton la main qui venait de passer dans la clarté du flambeau.

— Une petite bague..., vous voyez bien! répondit-elle d'une voix qui chantait, et qui tremblait aussi.

— Une petite bague!... tu ne l'avais pas, quand je suis parti?

— Je ne l'avais pas!... Il y a plus d'un an que je l'ai achetée à un marchand de la mission...

— A un marchand de la mission, répéta le vieux avec ironie ; et, lui mettant encore sur la poitrine la pointe de son bâton : alors, pourquoi cette poitrine bat-elle si fort ici? Est-ce par hasard ma question qui te mettrait le respir en tempête?

— Allons!... je te remercie, ma fille, lança-t-il, en se défaisant enfin de son bâton et de son sac, car l'aide de ce gars-là m'a été bien avantageuse... et il parle d'amour comme un rossignol!

Ces mots cinglèrent la jeune fille ; elle rougit fortement ; et, dans son regard, transparut un phosphore de dépit et d'irritation.

— Je ne sais pas de quoi vous me soupçonnez encore! dit-elle.

— Lorsque j'étais à ma barre, répondit-il, en la venant dévisager de tout près, et que le vannier me débitait son devis, il n'était que deux choses que j'entendais : premièrement, le vent de la Loire ; secundo, la voix de ma fille...

Et il s'arrêta pour juger de l'effet de ses paroles.

— Ah! tu ne comprends pas! tu ne comprends pas la

parabole !... eh bien ! je vais te l'expliquer : tous les discours que m'a tenus le vannier, c'est toi qui les lui as dictés. Et le jour où il est venu me trouver dans le chenal de Bréca, — tu m'entends bien, la fille? — malgré la peur qu'il a de moi, me mendier le passage sur ma chaloupe pour aller vendre ses paniers à Nantes, c'est toi qui l'as envoyé. Ne fais point ton étonnée. Mes fonctions de garde m'obligeaient de partir vendre mes mottes avant les autres ; tous étaient occupés à leurs javelles, je ne trouvais personne pour me servir de matelot, bon ; alors, bien que j'aie l'œil sur toi, tu as trouvé le moyen de relancer ton benêt sur le chantier : « C'est l'occasion, va te proposer ; il acceptera ; et quand vous serez seuls sur l'eau, il faudra bien, cette fois, qu'il t'écoute. » Eh bien ! oui, la fille, j'ai accordé, j'ai fait l'affaire, parce que l'homme ramasse ce qu'il trouve ; le meilleur fouet du roulier est fait de cuir de cheval. Seulement, tu as beau être une rusée, le plus joli fil de ta pelote est encore plus gros que mon petit doigt ; et si tu prends cet arrangement avec ton papillon de choux pour une promesse d'en passer par où tu veux... j'aimerais mieux que l'âne soit mon parrain !

Sur quoi, lui tournant les talons, il alla s'asseoir devant son écuelle, dans laquelle, d'un air inexorable, il se mit à brasser les choux verts trempés parmi son pain.

Maintenant la rousine éclairait en plein sa figure, révélait les os têtus du front, allumait son regard perçant de rapace, avivait les pattes d'oie velues des pommettes, se jouait au creux de la gorge sous l'ombre violente de la mâchoire. Ce grand bâti d'os et de nerfs avait été pétri de Dieu dans un morceau de terre noire d'une dureté sans égale ; et lui-même avait toute la mine de le savoir, et de remâcher là, devant sa potée, quelque vieille promesse de l'Éternel.

La fille s'était rencoignée dans l'ombre. La mère, assise contre la cheminée, attendait, le maintien modeste dans ses vêtements noirs. Avec son visage propre et blanc comme la miche, les yeux baissés sur ses mains jointes, et son petit serre-tête bridé sous le menton, elle ressemblait à une pieuse sœur tourière absorbée en l'oraison de son âme.

A part le bruit que faisait Aoustin en avalant sa soupe, la chambre plongeait dans le silence.

C'était une grande pièce basse, à une seule fenêtre, au sol de terre battue, semé d'aspérités, et toujours, plus ou

moins, vers le soir, de tout ce que les canards y déposaient pendant le jour. Contre la muraille, noircie des fumées du foyer allumé en toute saison, s'appuyait le mobilier du patrimoine, la maie puissante taillée en plein bois de forêt, la vieille armoire de cerisier, en sa tenue rehaussée de cuivres de paysanne à l'ancienne mode, et dans le fond, en pendant des rideaux de laine gros vert du lit bâti en bois de châtaigne, la branlante boîte peinte où respirait l'âme du temps, la pleine lune du balancier.

De fréquentes applications de cire, et un sérieux frottage par semaine protégeaient le brillant de ces vieux bois roux de la fumée de tourbe qui ne cessait de les ternir.

La fille s'était éclipsée. Elle couchait en haut dans la mansarde.

Quand Aoustin eut fini son repas, il alla s'asseoir dans l'âtre, où il avait coutume, dormant peu, de passer une partie de ses nuits, délaça ses lourds brodequins de voyage, rendit la liberté à ses orteils. L'Aoustine, ayant rangé la vaisselle, s'en vint taper les oreillers, dénoua les brides de son serre-tête, fit large son signe de croix, souffla la lumière. Et ce fut le grand noir...

Ils ne s'étaient dit ni bonsoir ni rien. Le lit craqua un instant, puis tout se tut.

Tout se tut, sauf leur pensée.

Tantôt un soupir montait de l'alcôve, tantôt un grognement partait de dessous la hotte.

« Quel terrible homme ! Il a déjà chassé son fils ; et voici qu'il s'acharne à être le bourreau de Théotiste, le grand brutal !... mais Dieu la protège, puisqu'il a déjà fait pour elle un miracle. »

Lui, de même devant son feu : « Tu peux bien gémir, la fille, pleurer tous les diamants de tes yeux, je ne ferai pas plus cas de tes belles larmes que de l'eau de la grande douve ! » Ce qu'il avait surpris ce soir déchaînait plus que jamais son intraitable opposition. Avec son fils, il avait prouvé de quels fagots il faisait son feu : « Mon ami, pour aller peupler des contrées étrangères, tu n'es pas le fils d'Abraham, tu es le fils d'Aoustin, de Fédrun, où tous les Aoustin ont croisé leur sang. Si j'ai fait un garçon qui méprise son sang, tu n'as plus qu'à le dire ! » Et le garçon ayant méprisé son sang, ayant épousé sa Bretonne, une brezounec d'on ne savait où, insulté par là-dessus son père, il l'avait maudit,

et non des lèvres seulement, mais du fond le plus véridique de ses entrailles...

Et la nuit s'avançait. Il ne se couchait toujours pas ; il roulait tous ces mauvais souvenirs, assis devant les dernières braises qui s'affaissaient peu à peu, qui éclairaient tout juste ses grands pieds nus, dans les cendres.

*
* *

Le lendemain, à la pique du jour, la petite porte des Aoustin qui donnait sur la ruelle s'ouvrit sans bruit, si lentement, qu'elle semblait poussée par un souffle venu de l'intérieur ; et Théotiste sortit sur le chemin. Elle était pieds nus, un jupon passé à la hâte, le visage tout animé des couleurs de l'émotion. D'un regard inquiet et brillant, elle interrogea les alentours, puis, ramenant d'une main preste son caraco sur sa gorge, ses longs cheveux lui battant les épaules, par un sentier, derrière les paillets, rapide et légère, elle prit sa course.

Aucun bruit ne troublait le désert des chemins. Dans le ciel vert, la lune n'était pas encore effacée.

Au bout d'un moment, elle revint tout essoufflée ; et, par la même porte, rentra dans la maison.

Le quartier retomba dans le silence.

C'était celui du Chat-Fourré, enclavé entre ceux de la Rochette et des Martins. Au delà, à une faible distance, émergeait l'île de Pendille, et la haute flèche de Saint-Joachim ; puis, plus loin, vers le sud, l'île de Brais, avec son clocher trapu de Saint-Malo, puis Errand, puis Menac, toutes profilant sous les arbres leurs quartiers de chaumes aux murs blancs, la Clairvaux, le Millaud, la Menée-André, qu'on apercevait dans le brouillard.

Au centre de la pâle étendue que sillonne le fleuve dormant des curées, elles sont là toutes groupées, ces îles des poissonneux, des pêcheurs de pimpenaux et de sangsues, des braconniers de terre noire et d'eau trouble, groupées cinq comme de petites Antilles, et toutes cinq pareilles dans l'aménagement. Une chalandière les enserre en son anneau de cristal, vraie rue des mirages, avec sa rigole de ciel entre les deux noirs reflets des berges de tourbe ; une couronne de vieux arbres chevelus, qui font ombre, décor et rideau contre les tempêtes, où l'orme se marie à la sauldre,

noueux, mangés de lichens, travaillés du vent de mer ; puis la ligne verte des levées et courtils ; enfin celle des vieilles chaumières, bancales et bossues sous leur pelage de loup, qui s'accotent et se chevauchent des deux bords du petit chemin.

Fédrun, la plus noire, la plus sauvage de toutes, lentement se dégage de ses vapeurs. Dans la chalandière se reflètent plus au fond ses berges noires. Sous la feuille d'argent de ses saules, autour des cabanes de paille, sur les rives à pâquerettes trouées de garennes de rats, les canards, par centaines, commencent à faire trois pas, secouent leurs ailes, vont boire, ou déjà barbotent. Quelques fumées montent des chaumes, et un voile bleuâtre s'étend sur l'île.

C'est la saison de l'année où ces lourdes toisons, ces hautes masses d'épeautre, reverdies sous des gâteaux de mousse de plus de trois pouces d'épaisseur, se couvrent de longues graminées semblables sur leur ligne de faîte à des épis tremblants sur la crête d'un coteau.

De premières récoltes viennent d'être rentrées, et, dans les cours, des javelles de roseaux sont entassées, des provisions de foin de marais arrondissent d'énormes dômes ; les mottes, à hauteur de toiture, s'échafaudent par mulons et tournelles ; ou, éboulées au hasard, s'entassent, déversées là parmi les débris d'arbres déterrés de la tourbière.

Alors, la maison des Aoustin s'ouvrit de nouveau ; et ce fut cette fois Aoustin en personne qui parut. Lui non plus ne faisait pas de bruit ; le petit chapeau enfoncé, la mine qui n'était pas plus que cela de prier l'ange du matin, il regarda un instant, puis, tout comme sa fille à l'autre minute, s'engagea par derrière, entre les paillets. Là, il poussa à une cinquantaine de mètres jusque devant une antique mazière toute décrépite sous les herbes, bourra la porte, entra et trouva le voisin Richard dès cette heure logé dans son foyer, recevant la couleur de son feu, et, à cause qu'il était tout cassé en effet, appuyé sur sa canne, bien qu'il fût assis.

— Salut, bonjour, galérien, lui dit-il, je viens m'occuper de tes affaires, mais ne faudra pas t'en formaliser, c'est en bon enfant..., je voudrais que tu me dises à quelle heure hier soir tu es rentré chez toi, et par quel chemin?

Le voisin Richard ne fit point de difficultés, et répondit tout aussitôt :

— Dame ! à te dire la vérité, je puis bien te renseigner, puisque tu me le demandes... que j'ai été voir le dernier soir à rattacher une pierre aux tresses de mon paillet..., qu'il pouvait bien être le quart après dix heures... et que je m'en suis revenu en passant contre chez toi..., c'est bien la vérité, ben sûr...

— C'est ben la vérité? Ben sûr? répéta en l'imitant Aoustin gouailleur, la vérité de qui donc? Qu'est-ce qui te prend de la défendre, ta vérité, avant qu'on y touche?

— Qu'est-ce qui... qu'est-ce qui me prend? balbutiait, l'air tout hébété, le voisin Richard.

— Oui !... quelle belle mesure de son tu viens de gagner là ! mais je te remercie..., tu ressembles à l'autre, toi, tu sais bien répéter ce qu'on te fait dire... A parler vrai, tu fais comme tu peux, « ben sûr », car tu n'es jamais qu'un bonhomme de foin bon à mettre dans le poirier !...

Et, tournant le dos, laissant le voisin Richard articuler des sons impuissants en agitant fort son bâton, il s'en alla, les dents serrées, et tout le poil d'un mauvais chien.

Il ne fut pas long à rentrer chez lui ; mais ses femmes n'étaient plus dans la maison, elles s'étaient esquivées. Il trépigna du talon, fit le pied de chou sur le seuil, les attendit un long moment. Puis, comprenant qu'elles ne se remontreraient pas de sitôt, plutôt que de perdre là sa matinée, sûr de les repincer tout à son aise, il prit le parti de se rendre chez le maire, qu'il était dans son devoir d'avertir de son retour.

Les métiers se levaient, quelques femmes besognaient dans les courtils et tous, soit du bout de leur clos, soit du fond de leur logis, le regardaient passer avec une attention qui n'était point accoutumée. Dans l'air, il sentait voltiger quelque chose ; on prononçait son nom, et il se demandait : « Qu'est-ce qu'ils ont donc? » Mais sa vraïe pensée ne quittait toujours point ses louves, ni le voisin Richard, et tel même était l'orage de sa colère, qu'en arrivant dans le quartier du Pouet, il avait tout l'air encore de tirer et de mordre dans le fil de l'injure.

Des hommes, au loin, en l'apercevant, levaient les bras et semblaient l'appeler.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc, tous? se demandait-il encore.

Puis, ce fut le maire lui-même, sur le pas de sa porte, qui lui faisait de grands gestes.

Aoustin entretenait de bons rapports avec M. Moyon, lequel, en sa qualité d'ancien capitaine au long cours, représentait cette singularité dans le pays : une manière de petit bourgeois. Un homme en qui les Briérons ne manquaient pas de confiance, disant de lui qu'il savait comme pas un jouer de la politique et découvrir la vérité du fond de la rive. Il vivait là, en vieux veuf, retiré dans sa petite chaumière aussi enfumée que toutes les autres, avec sa figure toujours rose, son éternel bonnet de peau de lapin, et sa grosse canne de mortas sur laquelle s'appuyaient ses douleurs.

— Ah ! mon pauvre vieux ! fit-il entendre de son seuil, dès qu'Aoustin fut plus près, je vois à ta figure que ce n'est pas, non plus toi, le contentement qui t'a débarbouillé ce matin... Tu sais la chose? Tu as vu quelqu'un?

— Dame ! c'est selon... répondit Aoustin, quelque peu interdit.

— Il ne sait rien ! Il ne sait rien ! s'exclama alors le maire, en rentrant chez lui, tout clopinant, prendre place à l'un des bancs de son foyer.

— Ah ! disait-il en soufflant, mon pauvre Lucifer, il va falloir souquer du flanc !

Lucifer était le sobriquet d'Aoustin.

— Assieds-toi devant moi.

Aoustin s'assit dans la cheminée.

— Il y a, mon ami, lui dit alors le maire, en lui plantant de gros yeux émus, que pas plus tard que tout de suite, il te va falloir attraper ton bateau et ta perche... et courir dans toutes les directions !...

Il se passait le mouchoir sur le front.

— C'est tombé sur nous comme la foudre !

Visiblement, il avait peine à parler.

Et Aoustin attendait, interloqué de ce préambule, interrogeant avec inquiétude la figure grave et tout à fait changée du vieillard.

— Comme la foudre, mon ami, on veut nous prendre la Brière !

Aoustin sursauta... Il crut qu'il n'avait pas compris...

— Moi non plus, je n'avais point entendu, répondit le maire, d'un ton d'amertume, mais je te le redis : on veut nous prendre la Brière !

Aoustin, croisant ses bras, se mit à considérer M. Moyon

avec stupéfaction. L'Aoustine, Théotiste et le voisin Richard étaient bien loin de lui en ce moment.

— Oh ! c'est bien simple, reprit le maire... et ça n'a pas traîné... Je vais tout te raconter... C'est arrivé deux jours après ton départ... C'est même le petit marchand de Caïffa qui vient tous les trois mois qui m'en a touché les premiers mots... Il passait ici... « Monsieur Moyon, me dit-il. — Quoi donc, mon fils? — Vous ne savez pas ce qu'on raconte, qu'il y a des personnages en hauts lieux, soutenus par le gouvernement, qui voudraient s'approprier la Brière, pour y installer leurs exploitations. Ça se dit partout du côté de Montoir et de Donges... »

— Mais, fit Aoustin en croisant ses bras, ce sont des gens qui n'ont point été à l'école, qui n'ont point lu leur code !

— Ouais, ouais... Ils l'ont bien lu ! Je me mis à rire : Ce serait un gros morceau que la Brière ! Seulement, le lendemain, même rapport, et, cette fois, par Prosper le raccommodeur de parapluies. Hennion le menuisier, qui s'en revenait de Penhouet, me signifie la même chose. Puis d'autres... toujours d'autres. Ça montait comme une marée, une rumeur qui s'étendait partout. Sans parler des têtes qui commençaient à s'échauffer ! Enfin ça prenait si bonne tournure, que le dimanche suivant, à la réunion des syndics, on décida d'écrire à la préfecture. On eut la réponse, disant que les communes avaient tort de s'émouvoir, qu'il y avait bien eu quelques pourparlers avec une société, on ne disait pas laquelle, au sujet d'une cession possible de la Brière, mais que ce projet n'avait pas abouti, qu'il n'était plus question de rien changer au régime actuel des marais... Cette explication qui mettait sous le boisseau la question de nos droits, ça ne nous fit pas l'effet d'une musique naturelle, et deux jours après, je fus désigné par le syndicat, avec le maire de Saint-Malo, pour prendre le train et aller causer un peu là-bas, dans les bureaux... On nous adresse à quelqu'un qui nous dit qu'en effet une puissante société avait un moment songé à se mettre en rapport avec les Eaux et forêts pour acquérir les marais de la Brière et y créer de grandes exploitations ; mais que beaucoup d'eau avait déjà passé sous ce pont-là. Je réponds : « C'est très bien ; mais nous, quand nous vendons nos anguilles en gros ou en détail, nous avons qualité pour offrir notre marchandise... Que vient donc faire ici l'administration des

eaux et forêts, qui n'a, sur nos marais, qu'un droit de haute surveillance et de contrôle? — Mais, monsieur le maire, qu'il me dit, est-ce que la Brière ne serait pas en France, par hasard? — Ah ! je lui réponds, non, elle n'y est pas ; du moins pas comme je vois que vous l'entendez. Les treize mille hectares de Brière sont la propriété des dix-sept communes riveraines. Elles le sont par des titres, — et vous le savez pour le sûr aussi bien que moi, — qui lui ont été accordés par le duché de Bretagne, exactement en l'an 1462. Ces titres, avec tous leurs articles, ont été confirmés par le roi Louis XVI. Cela est si vrai, que vous n'avez pas le droit, vous étranger, de mettre le pied sur les platières. Et ces titres, ces lettres patentes, ne sont pas seulement dans notre poche, mais cinq cents ans de jouissance les ont inscrits dans la caboche du Briéron, qui ne connaît que son droit de tourber pour lui, de couper ses roseaux, de pêcher son poisson et de vivre dans ses piardes sans y être troublé par personne !...

— Cordieu ! s'écria Aoustin, vous avez joliment bien parlé !

— Ah ! c'est que je n'allais point me dorer la langue !

Et le vieux maire, ranimé au souvenir de cet entretien, semblait avoir devant lui dans le fond de sa cheminée le personnage à qui il parlait.

— Voilà pourquoi, dis-je, nous nous étonnons que, dans l'affaire dont il est question, on ne nous ait pas consultés? — On vous aurait consultés. — Alors pourquoi n'a-t-il pas été donné suite à ces projets? — Ah ! vous me demandez là des choses ! L'État a ses vues (voilà qu'il nous parlait de l'État !), il n'éprouve pas le besoin de raconter ses affaires... Notre préfecture n'est pas le ministère de l'Intérieur... Et puis, qu'est-ce que vous voulez, monsieur le maire, vous avez des dettes !

Ah ! fis-je, à part moi, cette fois, je te vois venir !

— Oui, les communes n'ont jamais versé les 500 000 francs d'indemnités auxquels elles furent condamnées dans l'affaire de la destruction des travaux du Brivet... Ce sont de grosses charges pour elles, c'est entendu... Eh bien ! qu'elles vendent leur part de Brière... Ce sera pour elles un moyen de s'acquitter !...

— Ce sera pour elles un moyen de s'acquitter !... Comprends-tu, Aoustin, saisis-tu, mon ami, disait le maire en

tapotant le genou de son garde, comment ces paroles n'étaient que l'écho de l'idée qui guide tous ces spéculateurs ! Ah ! comme je voyais bien le maquignon taper la bourrique ! Je l'écoutais. Il disait : Les titres des Briérons, c'est possible... Mais les temps sont changés. Rien d'étonnant à ce qu'il se soit trouvé, ou se trouve demain, des esprits entreprenants armés de gros capitaux qui songent à tirer parti d'un pays qui, en somme, présentement, est plutôt perdu pour la société. Perdu pour la société? — Mais, est-ce que nous n'en sommes pas, nous, de la société avec nos quinze mille âmes ! Ah ! que je n'étais point à mon aise ! — Allons ! fis-je, je vois, à vos paroles, que l'affaire n'est pas aussi bien enterrée que vous le dites. — Pardon, pardon ! — Si fait, si fait... et qu'il y aura peut-être bien un jour dans ce pays plus d'un greffier sur les dents...

Alors nous nous en fûmes chez l'avocat du syndicat. Selon lui, c'était très sérieux. Il nous cita des noms... Le côté ennuyeux, nous dit-il, c'est le caractère exigible et exécutoire de la créance de l'État vis-à-vis de vous... Ce furent ses paroles... L'État fait les lois qu'il lui plaît, il pourrait avoir intérêt à saisir le prétexte de l'insolvabilité des communes... Le plus pressé serait que celles-ci puissent se libérer de leurs charges au plus tôt, de façon à assurer à la défense ses coudées franches. — C'est entendu, lui dis-je ; seulement ce que je n'ai point dit là-bas, c'est que les originaux ont été brûlés dans l'incendie des grandes Archives. — Mais vous en avez des copies authentiques? — Certainement, attendu que vers 1820 il en a été distribué un exemplaire par commune. — Eh bien ! l'une de ces copies suffira, je la mettrai au dossier, et avec cela, je l'espère, on pourra se défendre.

Là-dessus, nous sommes revenus. Ah ! ils étaient tous fous ici... ils avaient même failli tuer un individu rencontré sur les platières, un grand rouge qui y était venu on ne sait dans quel but... Je les ai un peu calmés en leur disant que, par le fait de leur écrit, on ne pouvait rien contre eux... Malheureusement, continua-t-il, en baissant la voix, tandis que Aoustin l'écoutait, l'œil mauvais, tellement immobile qu'il semblait faire partie des pierres noires du foyer...

— Malheureusement, il y a peut-être pis encore que ce que je viens de te dire !.. Nous avons fouillé nos archives, bouleversé toutes les liasses : pas plus de patentes que dans

mon bonnet !... Une pièce seulement qui nous a révélé que les lettres n'ont pas été remises aux mairies comme on le croyait, mais confiées en dépôt dans chaque commune à un notable de l'endroit... eh bien ! cette fois encore, impossible de mettre la main dessus !... J'ai fait chercher ici, on a interrogé les habitants... Rien !... Il n'en reste pas trace !... Crois-tu !... Il n'en reste pas trace !... Tout ça depuis longtemps a été compris dans les partages... s'en est allé à tous les vents des successions... a été mangé aux mites... En tout cas, ici, dans les îles, c'est perdu !

Aoustin était là, béant.

— Oui... Mais un espoir nous reste, reprit le maire, ce sont les autres communes !

Il n'y a pas à dire : les lettres sont là, quelque part. Il en reste une, la moitié d'une, que diable !... C'est ce que tout le monde se dit aux syndics. Il est impossible qu'un document dont dépend notre vie tout entière se soit évanoui comme la fumée du brûlot ! Il n'y aurait qu'à s'en aller mourir de l'autre côté de la Loire !... Il n'est donc plus que de chercher, de battre les marais, fouiller tous les villages... Entends-tu, Aoustin?... parce que c'est toi qui as été désigné comme le meilleur homme pour cette mission...

Aoustin écoutait, l'oreille droite...

— Tu vas filer... pousser tes perquisitions...

Tu commenceras par les marais de Montoir, de Trignac, tout le sud, à remonter par le Pintré, Saint-Malo, toutes les localités. Ne te fie pas aux déclarations des gens : la moitié sont ignorants comme la mouche sur le livre ; ceux qui savent lire tiennent leur page à l'envers ; retourne tous leurs bahuts, cure toutes leurs armoires. Je t'ai écrit un papier que tu mettras sous les yeux des intéressés, s'il en est besoin.

Il chercha dans sa poche.

« MM. les syndics de Brière, réunis en vue d'étudier les moyens de sauvegarder les droits des communes, ont élu pour mandataire de leurs décisions le garde Aoustin, de Fédrun. En foi de quoi, tout habitant, domicilié sur le territoire desdites communes, est tenu, sous peine de blâme public, de ne s'opposer en aucune façon aux recherches et enquêtes pour lesquelles se présentera ledit Aoustin, chargé de retrouver les lettres patentes devenues nécessaires pour la défense des franchises du pays. »

Voilà !...

Sur quoi, M. Moyon s'essuya le front d'un revers de sa manche.

Aoustin, d'un œil sombre, prit le papier. Lentement, il plia la feuille en quatre. Sous la peau de ses joues jouaient férocement les muscles de ses mâchoires.

Sur lui aussi, cela tombait comme la foudre ! Il regardait en lui et il la revoyait toute : le gibier dans les roseaux, le poisson dans les profondeurs, la grosse anguille que donne le déversement des rivières. Partout le jonc pour la litière, le rau pour la toiture, la landèche dont on bourre le matelas, la moutine dont on tresse la chaise. Inépuisables dons, ramassés comme la manne des cieux, depuis le berdin, fumure du courtil, jusqu'à ces mortas que tu interroges toujours, ces anciens arbres du cataclysme, dont tu fais les solives de ta maison...

— Ah ! fit-il en tendant enfin devers M. Moyon l'araignée de fer de sa grande main, et la voix lui remontait du plus creux de l'âme, si seulement on avait fait une caisse commune, au lieu de laisser l'argent s'en aller au gré de chaque conseil !

— Il y a beau temps, approuva M. Moyon, que les dettes seraient payées ! C'est bien ce que je ne cessais de dire..., mais c'est toujours l'ordre qui manque... Si l'on avait mis plus d'ordre dans l'exploitation de la Brière, elle ne serait pas comme un navire qui s'en va par le fond... Croirais-tu qu'il s'en trouve ici trois ou quatre qui s'imaginent que l'expropriation leur vaudrait des montagnes d'or !... Ah ! vois-tu, sur la terre ce n'est qu'un combat !

Et ils se turent encore.

Dans le sombre de la pièce, une blonde raie de lumière entrée par la porte entr'ouverte éclairait les briques du sol où des poules s'en venaient caqueter. De dehors leur arrivait le tapage des canards dans la chalandière, le grincement des oies, qui semble toujours un cri, monte des entrailles du marais, tous ces bruits auxquels se rattachait le plus profond de leur être à tous deux.

— Voilà... et il n'y a plus de temps à perdre...

Aoustin se secoua comme s'il sortait d'un mauvais rêve, et, se levant, d'une voix forte, assurée :

— Je les retrouverai, dit-il.

— Allons, tu es de la bonne espèce, toi, lui dit M. Moyon, tu ne perds pas la tête comme les autres !

— Quand l'âme est dans la tempête, il n'est que de lui passer son suroît, répondait-il, en se dirigeant vers la porte, tandis que le maire, en clopinant, l'accompagnait, la main sur l'épaule.

Dehors, par les chemins, sur les levées, se livrait un vacarme de voix aiguës. Dès la première annonce de la conférence d'Aoustin avec le maire, la rumeur avait couru que ce dernier était en train d'entretenir le garde d'une dépêche qui décidait du sort de la Brière. Le feu de cette nouvelle s'était communiqué à toute la paille du village, et tous voyaient déjà sur leur marais rouler les fumées des usines. On se les montrait presque à l'horizon. Les femmes, par groupes sur la prée, par tas sur les levées, défilant le chapelet de leurs langues, à perte d'haleine argumentaient du droit et de l'avoir ; tandis que des Briérons, debout sur leur bateau, attendaient dans l'anxiété, la tête passée entre les arbres.

Abordé, assailli de questions, Aoustin passait, haussant les épaules :

— Laisse la carpe remonter le courant...

Ou bien il criait aux femmes :

— Tas de bavardes ! Allez-vous-en donc à vos ménages !

Quant à l'Aoustine et à Théotiste, elles attendaient son retour en tremblant. Le voisin Richard leur avait tout rapporté de la visite de leur époux et père ; et réfugiées dans la petite pièce du fond, elles se préparaient à subir la scène qui ne pouvait manquer d'éclater. A chaque instant, elles avançaient leur tête pour voir s'il arrivait.

Or, quand il arriva, il ne les regarda pas même. Il se coupa un morceau de pain, avec une couenne de lard ; et quand il eut fini de manger, en tournant le dos, de sorte qu'on voyait ses oreilles bouger, il s'en fut.

Les riverains du Chat-Fourré le suivirent des yeux curieusement, tandis qu'il se rendait au bord de l'eau, qu'il débrouillait la chaîne de son chaland, puis s'embarquait à la perche. Il ne remonta pas vers le large, il descendait au sud, il s'en allait sans s'occuper de personne, il portait à son bras sa plaque de cuivre.

*
* *

Ce jour-là ne montre rien d'étrange dans ses signes : l'île s'enveloppe de la gaze bleue de ses fumées ; les enfants

aux tignasses d'or se roulent joyeusement contre la mousse des vieux murs ; le marais se berce dans la moisson dorée de ses roseaux : c'est la même buée s'exhalant au loin de la ligne noire des mottes, une bande d'oies agitant ses ailes, le faucon décrivant ses tours.

Mais en dépit de cet ordinaire de la vie, Fédrun paraît plus sombre et plus farouche ; Pendille gronde derrière ses portes closes ; Mazin, la verte, la silencieuse, la gaélique, n'a jamais rêvé si profondément.

Les femmes qui passent, traînant du taillis, allant remplir leurs cruches, portent sur le large un regard de soupçon, toutes prêtes à se saisir de la corne qui sert à beugler l'alarme aux hommes partis dans les roseaux.

A son habitude, le Briéron gratte son berdin, coupe la grinche, coule ses nasses à anguilles, s'en va, bardé de ses rapiécetures, le regard sous son buisson, le museau nourri de mottes ; car s'il est des hommes de granit, ceux-ci sont façonnés de tourbe, jusque dans le pleur de leurs yeux, — mais, sur son chaland, il n'avance qu'avec méfiance, comme dans la peur d'accrocher d'aventure le grand piège qu'on lui dit tendu tout par là.

On n'ignorait plus la vérité de la conversation du maire avec Aoustin ; chacun savait que ce dernier était aujourd'hui parti pour sa mission ; et l'espoir de voir intervenir ce document si important des lettres avait un peu calmé les esprits.

La réputation d'Aoustin n'embaumait guère ; il était redouté ; il n'avait point d'amis ; on lui souhaitait dans son jardin plus de chardon que de boursette ; mais une espèce de confiance s'attachait à ses entreprises. Dans une affaire comme la présente, il était l'homme nécessaire, celui qui n'est pas bonne bête, qui s'y connaît à doubler son fil, qui ne laisse pas les lentilles se former dans son chaland. Ce grand despote à l'œil de percette ne parlait que pour prédire ; mais ses prévisions se réalisaient toujours : c'était un fouilleur, un estudeur ; mais avec une volonté qui ramassait tout devant elle, comme les piraudiers quand ils raflent les troupeaux.

Il y avait pourtant, dans une maison du Chat-Fourré, deux femmes que ne préoccupait guère la grande question du jour, et qui étaient là, les bras coupés, ne sachant plus à quel travail se reprendre.

— Ah ! chuchotait l'Aoustine, en remettant d'aplomb

tant bien que mal son petit serre-tête, j'en tremble encore, ma fille !

— Moi... disait Théotiste, toute droite, ses grands yeux fixés au loin... Il sait tout, il devine tout... il me fait peur !

Cette peur n'était pas nouvelle ; elle l'avait toujours éprouvée. Toute petite, elle s'agitait dans son berceau, quand elle reconnaissait au bout du chemin les pas de son père. Plus d'une fois elle avait pris frayeur de ses vêtements pendus derrière la porte ; et quand il se montrait, elle se cachait de lui.

Aujourd'hui, elle avait de tout autres raisons pour fuir les singulières lucidités de ce regard ; ce qui ne l'empêchait de s'exposer avec force imprudence à cette divination redoutée, tant passionnée fille elle était, et la moins dispose à faire au danger persistant de cet œil fixé sur son âme le sacrifice qu'on exigeait d'elle, celui de l'exaltation qui l'ensorcelait. Cela, le premier cas semblable depuis des siècles, connu de tous maintenant, faisait scandale. Elle-même, tout d'abord, avait cru que son aventure relevait de folie. Comme à toutes les autres, en prenant son âge de jeune fille, l'orgueil ne lui avait point manqué de tout ce qui faisait d'elle une Théotiste Aoûstin, née au Chat-Fourré de Fédrun, et non en tel ou tel lieu de la tere. Tout ce qui n'était pas Briéron vieux sang, natif des îles, tout ce qui ressemblait au paysan des rivages, tout ce qui ne vivait pas sur le chaland comme la grèbe sur son nid de dérive, se trouvait à l'avance évincé de toute possibilité d'union. Le type le plus accompli de ces garçons dont une fille de Fédrun n'aurait pu vouloir sans se coiffer de ridicule, florissait à Mayun, un village situé sur les confins nord du marais. C'étaient ceux-là les pires, ils l'étaient légendairement. De pauvres « ôte-toi de là » ! Jamais, disait-on, ils n'avaient pu se dénombrer entre eux ; si bien que le saulnier dut s'en venir, un jour qu'ils s'y essayaient, les faire passer un à un, à grands coups de fouet, d'un côté à l'autre de la route. Il leur manquait tout un côté de cette chose qui s'appelle l'esprit ; il y a des vaches comme cela qui n'ont qu'une corne !... On les méprisait. Et ce n'était pas seulement dans les têtes que cette répugnance trouvait sa formule impitoyable, elle s'exprimait des choses mêmes, de la mine des maisons, de la couleur de la terre, de la forme des arbres ; l'incompatibilité était entière, absolue, à tous les degrés, dans tous les règnes !

Et c'était un jeune homme de ce village que Théotiste aimait !

Un incroyable destin avait abouté ces deux fils, le blanc avec le noir, et voilà qu'il ne restait plus trace entre eux du nœud qui les avait joints.

C'est à la chapelle des Marais, il y a un an, le dimanche de la Saint-Corneille, patron et guérisseur du bétail, et le jour de la fête, elle y est allée avec sa mère ; elles conduisent la jeune vache, atteinte d'une grosse tumeur à la suite de son séjour de printemps sur les buttes... C'est une belle cérémonie ; tous les environs sont là pour les grandes vêpres, pour la procession de la statue — sur un char attelé de douze bœufs aux cornes d'or.

La mère suit l'office ; elle, elle est restée sur la place à garder la bête. On se croirait un jour de foire, n'étaient le fenouil et le buis qui jonchent le sol. Le fenouil a une bonne odeur dans le gai jour radieux dont s'entoure l'église. Mais sa vache se tourmente ; et voici qu'à l'ouverture des portails, à la vue des cierges brillants au milieu des voix de chantres, elle rompt son rang et bondit. Elle veut la retenir. Malheur ! elle a attaché la longe à son poignet... Elle est entraînée... La voilà partie... elle bute contre un talus... elle ne voit plus rien... que de la poussière, un chien qui arrive en aboyant... C'est fini !... ils sont dans un pré de cerisiers... elle va être serrée le long d'un arbre... peut-être mortellement, lorsqu'un homme de haute taille se jette aux cornes, lutte contre la vache, lui tord l'échine, et, d'un grand coup de genou, la couche sur l'herbe. Toute haletante et brisée, elle lui avait dit grand merci.

Il la soutient, il la regarde, du fond de ses grands yeux bruns, d'un air un peu timide et gêné.

Les gens sont accourus, les entourent.

— Ces services-là, ça ne s'oublie pas, lui avait-elle dit encore.

Ni l'un ni l'autre n'avait oublié. Ils s'étaient revus. Le garçon avait trouvé moyen de plonger jusqu'à Fédrun ; puis il y avait pris goût ; elle lui soufflait l'audace. Il serait venu sur l'oiseau. Les yeux tranquilles et doux de ce grand gars de Mayun lui avaient appris qu'il n'y avait pas que ceux des îles, qu'il existait là-bas d'autres gens, d'autres âmes ; et, s'étant mise à détester la rudesse des hommes de son sang, elle ne savait plus que maudire l'injustice commise par leur orgueil. Et c'était maintenant un

amour extraordinaire, la remplissant d'une tendresse que n'avait jamais soupçonnée son cœur. En ce seul amour tenaient tous ceux-là qu'avaient méprisés les générations. Il l'avait demandée en mariage. Le père, en son cœur intraitable, avait jeté feu et flammes : « Quelle espèce de poulet d'Inde es-tu donc pour courir après les sarcelles ! » Tout Fédrun s'était tenu les côtes et le parler courant s'était enrichi d'une locution : « Laisse l'âne de Mayun braire à la fille. »

Théotiste ne répondait à ces quolibets que par des airs de fierté ; mais, la nuit, elle pleurait de rage et mordait dans ses cheveux.

Sa mère ne se montrait point contredisante ; non que cette alliance ne lui parût pas sujet à répréhension, mais elle se tenait toujours à distance de faire opposition aux volontés de sa fille. A sa personne, elle portait une manière de respect ; elle se sentait devant elle petite créature. Théotiste était née le jour de la Fête-Dieu, coïncidence qui lui avait inspiré la foi en une prédilection céleste. Et sa croyance se fortifiait encore d'un autre événement : Théotiste avait à peine quatre ans, qu'elle avait disparu un soir de la maison sans qu'il fût possible de la retrouver, ni sur les levées ni dans les villages. Nathalie éperdue, après deux jours de recherches s'était rendue au calvaire de Pontchâteau, et là demandé au prêtre qui se disposait à célébrer la messe d'offrir le saint sacrifice en vue de lui obtenir la grâce de retrouver son enfant. Et, au même instant, ainsi qu'on le sut plus tard, un homme qui traversait le marais de Camérun entendit un cri partir du milieu des roseaux. Il sauta dans la douve et reçut dans ses bras une petite fille ; c'était Théotiste. Elle ne paraissait nullement effrayée ; ses vêtements étaient parfaitement secs. Quand on lui demanda : « Qui t'a donc entraînée si loin? » Elle répondit : « Un petit garçon. — Et comment as-tu mangé? — Le petit garçon me donnait de la bonne miche blanche. »

« Jésus l'a nourrie, Jésus la mariera », déclarait à ce souvenir l'Aoustine.

Mais elles avaient l'une et l'autre, dans le père et dans l'époux, un maître qui n'entendait point ce beau *Magnificat*.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait la vieille, pourquoi a-t-il fallu que ce gars-là vienne ici hier soir !

— Il vous l'a dit, ma mère... Il avait vu mon frère à Nantes, il est venu vous donner de ses nouvelles, et de sa femme aussi qui est si malade...

— Bien sûr, je comprends cela, ma fille. Ah! bonne femme, bonne femme, à quelle herbe as-tu lié ton doigt! Que ne m'avez-vous permis, mon Dieu, de prendre le voile de religion, quand j'avais tant à cœur d'être votre servante! Mais là n'est point ta destinée, me disiez-vous, tu feras ton salut dans les épines du mariage... Et se tournant vers sa fille :

— Défie-toi, crains-le. Il m'a souvent parlé la main haute; il a commis le grand péché de maudire son fils. Ce n'est pas un cœur rouge qu'il a dans le sein, mais un noir cœur de mortas de Brière... Défie-toi!

Et elle s'en alla trottinant, faisant ballocher ses courtes cottes, la figure toute plissée des sentiments qui s'agitaient dans sa vieille âme.

Fille d'un Buffetrille Barbenavant, et d'une Tristine Mahé, morte en se disputant avec une voisine, elle n'était point guère une richaude; un petit pré de marais, la chaumière de ses parents, qu'elle louait à un charpentier de chalands, constituaient tout son bien, auquel elle tenait comme à la prunelle de l'œil. Il y avait trente-cinq ans qu'elle était unie à Aoustin, trente-cinq ans qu'elle lui en voulait pour tous les péchés que le mariage lui avait fait commettre. Peut-être aussi n'avait-il pas su contenter le besoin d'effusion qu'elle avait, n'ouvrant jamais la bouche quand il revenait de ses tournées, au lieu de raconter ce qu'il avait vu, et ce qu'on lui avait dit...

Cette fois pourtant, elle craignait qu'il n'en dît plus long qu'elle ne le souhaitait... Le silence du matin ne l'abusait guère; sans compter que la plus mauvaise colère est encore celle du soir!

De toute la journée pour ainsi dire, elle ne mangea point; que d'une dent, un reste d'anguillade froide; ni ne travailla non plus de grande haleine; mais vira, tourna, sans trop savoir, prenant le moulin à café pour sa boîte à laine, priant, implorant un rayon de paradis, soupirant à la mort comme le bûcheron...

Théotiste ne prit même pas la peine de se coiffer. Le soir, elle se retira dans la petite pièce qui donnait sur les vergers, débarras remplis d'engins de pêche, d'outils de tourbage,

de vieux vêtements aux murs, avec l'armoire où l'Aoustine serrait sous clé ce qui n'était pas du service de chaque jour, comme ses coiffes, et le linge auquel il n'est jamais touché.

C'était là sa place, près de la fenêtre, tous les soirs depuis un an.

Au delà du courtil, la vue entre les ormes découvrait une partie de marais, ainsi qu'un tronçon de la grande curée qui descend des tourbières du nord.

C'était l'heure du couchant ; les îlots de roseaux formaient des échelons de feu à la surface des eaux mortes, la noire silhouette des arbres de l'île de Camert fermait l'horizon sur le ciel enflammé. Elle ne travaillait pas ; son regard errait. Huit heures sonnèrent, puis neuf heures, puis la nuit. Les peupliers, monotonement chantaient leur chanson de feuilles, tour à tour découvrant et cachant la blanche lune dans le mouvement de leurs branchages, et elle fixait là-bas le frémissement argenté de la curée, où le chaland de son rêve, les soirs où elle le voyait venir, apparaissait au loin tout petit, comme le point noir d'un canard sauvage.

Un moment elle se retourna vers l'autre pièce, où sa mère, à pas de loup, s'avançait vers la porte de la rue.

— Est-ce que vous l'entendez, ma mère?

Mais l'Aoustine lui fit signe de se taire. Elle écoutait, craintivement. La tête penchée, elle ne bougeait plus, l'oreille tout près de la serrure...

Mais rien ne venait. Rien ne vint : ce soir-là Aoustin ne rentra pas chez lui.

Alphonse de Chateaubriant.

(A suivre.)

Luther
ou l'avènement du Moi

I

Les problèmes qui dominent le monde contemporain, à vrai dire, ne sont pas nés d'hier ; nous sommes solidaires du passé dans l'ordre intellectuel comme dans tous les autres, et si l'on oubliait que nous sommes des animaux *politiques* en raison de notre différence spécifique elle-même, on s'étonnerait de constater à quel point nous pensons *historiquement*, je veux dire en fonction des idées des générations précédentes (soit pour les continuer, soit pour réagir contre elles), à quel point nous sommes traditionnels, même quand nous prétendons faire toutes choses nouvelles. Il convient donc de considérer d'une manière historique les idées directrices de la pensée moderne, et d'aller chercher assez loin dans le passé leurs racines et leur première vertu germinative. C'est au moment où une idée sort de terre, où elle est toute gonflée d'avenir, qu'elle est le plus intéressante pour nous, et que nous pouvons le mieux saisir sa plus authentique signification.

L'étude que je me propose de faire de quelques problèmes contemporains ne ressortira pourtant pas à l'histoire de la philosophie, entendue comme une branche spéciale des disciplines historiques ; j'avoue même, à ma confusion, que je ne sais pas si une histoire de la philosophie ainsi entendue

peut seulement exister comme science autonome, car enfin les doctrines et les idées sont autre chose que des événements. Non, une telle étude doit rester philosophique, et n'utiliser l'information historique que pour mieux mettre en lumière et mieux discriminer l'erreur et la vérité.

*
* *

A des titres bien différents, trois hommes, me semble-t-il, dominent le monde moderne, et commandent tous les problèmes qui le tourmentent : un réformateur religieux, un réformateur philosophique, un réformateur de la moralité : Luther, Descartes, Rousseau. Ils sont vraiment les pères de ce qu'on appelle à la Sorbonne la conscience moderne. Je ne parle pas de Kant qui est au confluent des courants spirituels issus de ces trois hommes, et qui a créé, si je puis dire, comme l'armature scolastique de la pensée dite moderne.

Aujourd'hui, je considérerai Martin Luther, non pas certes pour l'étudier d'une façon complète, et comme fondateur du protestantisme, mais pour dégager de la physionomie de cet ennemi de la philosophie certains traits qui intéressent nos conflits philosophiques. Il serait du reste étonnant que l'extraordinaire déséquilibre introduit dans la conscience chrétienne par l'hérésie n'ait pas eu dans tous les domaines, en particulier dans le domaine de la raison spéculative et pratique, les plus importantes répercussions. La révolution luthérienne, par là même qu'elle portait sur la religion, sur ce qui domine toute l'activité de l'homme, devait changer de la manière la plus profonde l'attitude de l'âme humaine et de la pensée spéculative en face de la réalité.

II

On sait que Luther avait une nature impulsive, puissante, sentimentale, nullement dépourvue de bonté et de générosité spontanée. Avec cela, un orgueil indompté, une vanité pétulante. La part de la raison chez lui était très faible. Si l'on entend par intelligence l'aptitude à saisir l'universel, à discerner l'essence des choses, à suivre docilement les détours et les délicatesses du réel, il n'était pas intelligent, mais plutôt borné, — obstiné surtout. Mais il avait à un

degré étonnant l'intelligence du particulier et du pratique, l'aptitude à percevoir le mal chez autrui, l'art de trouver mille ressources pour se tirer d'embarras et pour accabler l'adversaire, bref tout ce qui tient à ce que les philosophes appellent la *cogitative*, la « raison particulière ».

Entré en religion, si on l'en croit lui-même, à la suite d'une impression de terreur causée d'abord par la mort d'un ami tué en duel, ensuite par un violent orage où il faillit périr, il semble avoir été, dans les débuts de sa vie religieuse, régulier et peut-être fervent. A une époque où la moyenne du clergé, en Allemagne notamment, était tombée à un niveau fort misérable, il avait pris nettement parti pour le courant réformateur, et ne se laissait pas, comme il dit, pousser une toile d'araignée sur le museau quand il s'agissait de tempêter contre les abus.

Il ne faudrait pas que ce qu'il est devenu plus tard nous empêchât de nous imaginer ce qu'il a pu être d'abord comme catholique, comme jeune religieux mettant sincèrement toute sa fougue naturelle dans cette recherche de la perfection qu'il avait vouée. Au contraire, rien n'est plus instructif que d'essayer de nous représenter ce qu'a pu être ce jeune religieux. A ce point de vue, je remarque deux choses dans la vie intérieure de frère Martin, d'après ses propres témoignages, et d'après les études de Denifle et de Grisar.

D'abord, il semble avoir cherché avant tout, dans la vie spirituelle, ce que les auteurs appellent les consolations sensibles, et s'être attaché éperdument à ce goût expérimental de la piété, à ces assurances senties que Dieu envoie aux âmes pour les attirer à lui, mais dont il les prive aussi quand il veut, et qui ne sont que des moyens. Pour Luther, au contraire, toute la question était de *se sentir* en état de grâce, — comme si la grâce était en elle-même objet de sensation. Luther a goûté aux fruits cachés de la grâce du Christ, il est entré dans le jardin spirituel de l'Église, je serais même porté à croire qu'il s'y est avancé assez loin, mais dès l'origine sa vie intérieure se désaxait, le moi, dans l'ordre le plus élevé et le plus subtil, devenait pratiquement pour lui plus intéressant que Dieu.

On peut remarquer ensuite que par l'effet de la même disposition vicieuse, il s'appuyait, pour parvenir aux vertus et à la perfection chrétienne, sur ses seules forces, se fiant à ses propres efforts et aux œuvres de sa volonté beaucoup

plus qu'à la grâce. Il pratiquait ainsi, en fait, ce pélagianisme dont il accusera les catholiques, et dont lui-même en réalité ne s'affranchira jamais. Pratiquement, il était, dans sa vie spirituelle, un pharisien comptant sur ses œuvres, comme en témoigne sa crispation de scrupuleux, car il y a chez lui à cette époque bien des traits du scrupuleux : il se reprochait comme des péchés toutes les premières impressions involontaires de la sensibilité, et s'étudiait à acquérir une sainteté d'où fût exclue la moindre trace de faiblesse humaine...

Arrive la nuit, cette *nuit du sens* qui est d'autant plus ténébreuse que l'âme a un besoin plus grand d'être vidée de soi. Martin Luther a perdu toute consolation sensible, il est plongé dans un océan d'angoisses, il voit, avec cette clarté impitoyable que Dieu donne en pareil cas, la vanité et la perversité qui habitent son cœur d'homme ; tout l'édifice de perfection qu'il a essayé d'élever de ses mains semble chavirer sur lui, se retourner sur lui pour l'accuser. Ce pourrait être la nuit purificatrice, et c'est peut-être le moment de choisir son destin pour l'éternité. Que fait-il? Se quitte-t-il lui-même, se jette-t-il en Dieu? Dit-il à son cœur troublé le grand mot d'Augustin : *vis fugere a Deo, fuge in Deum?* Il quitte la prière, il se jette et s'enfuit dans l'action. Il s'étourdit dans une activité fiévreuse :

« J'aurais presque besoin de deux secrétaires, écrit-il en 1516 à Lang, prieur à Erfurt : tout le jour durant, je ne suis guère occupé qu'à écrire des lettres... Je suis prédicateur du couvent et au réfectoire ; chaque jour on m'appelle à la paroisse pour y prêcher ; je suis régent des études, vicaire du district et par là même onze fois prieur ; je suis questeur des poissons à Leitzkau ; mandataire à Torgau dans le procès pour l'église paroissiale de Herzberg ; je suis lecteur sur saint Paul, je rassemble des notes sur le Psautier. Il me reste rarement le temps de réciter mes heures et de dire la messe. »

Devant les mauvaises fièvres de la nature il n'y a plus guère, maintenant, de force en lui. « Je ne suis, écrit-il en 1519 à Staupitz, qu'un homme sujet à me laisser entraîner par la société, l'ivrognerie, les mouvements de la chair... Je n'ai pas en moi ce qui est nécessaire pour vivre dans la continence. » Tombe-t-il, dès ce moment, dans quelque lourde faute extérieure? Il ne semble pas. Mais il tombe

intérieurement, il désespère de la grâce. Quand un homme commence à connaître les blessures et la misère des fils d'Adam, le serpent lui souffle à l'oreille : « Consens donc à ce que tu es, ange manqué, créature avortée ; ton devoir est de mal faire, puisque ton être est mauvais. » Tentation d'esprit, avant toute autre. Luther fait cet acte de résignation perverse, il renonce à lutter, il déclare que la lutte est impossible. Submergé de toutes parts par le péché, ou ce qu'il croit tel, il se laisse emporter par le flot. Et il en vient à cette conclusion pratique : *la concupiscence est invincible.*

Il n'y a là qu'une histoire classique, si j'ose dire, de moine déchu. Sans doute, mais faites attention. Vous le croyez accablé? Il est sur le point de s'affranchir, et d'entrer à pleines voiles dans la sainteté. C'est le moment où Luther le réformateur apparaît, où il découvre l'Évangile, où l'Évangile le libère, où la liberté chrétienne se révèle à lui. Que voit-il dans l'Évangile et dans saint Paul? Précisément ce que nous prenions à l'instant pour un aveu désespéré : *la concupiscence est invincible.* Démission de l'homme, abandon pessimiste à l'animalité, préface de l'abandon optimiste de Jean-Jacques, et de l'abjecte lâcheté morale du naturalisme moderne. La concupiscence, Luther l'identifie au péché originel. Le péché originel est toujours en nous, ineffaçable, il nous a rendus radicalement mauvais, corrompus dans l'essence même de notre nature. Dieu, en nous donnant sa Loi, nous a commandé l'impossible. Mais voici que le Christ a payé pour nous, et que sa justice nous recouvre. Il est juste *à notre place.* La justification est entièrement extérieure à nous, qui restons *péché* dans les moelles ; elle n'infuse en nous aucune vie nouvelle, elle nous couvre seulement comme d'un manteau. Pour être sauvés, nous n'avons rien à faire. Au contraire, vouloir coopérer à l'action divine, c'est manquer de foi, renier le sang du Christ et se damner.

Dès lors, « le ciel s'ouvre ». Adieu les tourments et les remords ! *Inutilité absolue des œuvres, salut par la foi seule,* c'est-à-dire par un élan de confiance. *Pecca fortiter, et crede firmius.* Tant plus tu pécheras, tant plus tu croiras, tant plus tu seras sauvé.

Maintenant, Luther a une doctrine ; maintenant, il est chef d'école, maître et prophète, et il peut attirer à sa théo-

logie tout ce qu'il y a, dans l'Allemagne de son temps, d'avidités, de sensualités impatientes, de fermentations putrides, mêlées à des espérances de réforme nourries par l'humanisme et l'érudition plus que par la foi surnaturelle. Cette doctrine, on le voit assez, est née avant tout de son expérience intérieure. Sans doute faut-il tenir compte de la lecture mal comprise de saint Augustin et de l'influence, signalée par Grisar, du conflit entre Augustins conventuels et Augustins observants. Mais tout cela reste secondaire. Ce que la doctrine de Luther exprime essentiellement, ce sont les états intérieurs, les aventures spirituelles et l'histoire individuelle de Luther. Impuissant à se vaincre lui-même, il transforme ses besoins en vérités théologiques, et son propre état de fait en loi universelle de la nature humaine. Aspirant avec cela à la sécurité et à la satisfaction intérieure, il se délivre — il croit se délivrer — de tous ses tourments de conscience en désespérant une fois pour toutes de toutes les œuvres, et en se jetant, mais sans se convertir, dans la confiance en le Christ. Il n'est qu'un pharisien retourné, un scrupuleux débridé.

Le malheureux croit ne plus se fier en lui-même et se fier en Dieu seul. Mais en refusant d'admettre que l'homme puisse participer à la justice et à la vie de Jésus-Christ, qui lui reste toujours extérieure, qui ne peut pas produire en lui d'acte vital, il s'enferme à tout jamais dans son moi, il se retire tout autre point d'appui que son moi, il érige en doctrine ce qui n'avait d'abord été qu'un péché personnel, il place le centre de sa vie religieuse non en Dieu, mais dans le moi. Au moment où, après les orages déchaînés par l'affaire des Indulgences, il élève dans le monde son moi contre le Pape et contre l'Église, en lui-même sa vie intérieure a achevé de se retourner.

La suite est connue, et elle était fatale. Au milieu des sursauts et des tempêtes d'une vie dévorée d'activité, qui connaît ce succès inouï de résister à la puissance de l'Église, et de bouleverser complètement l'Allemagne et la chrétienté, et qui garde avec cela je ne sais quelle nostalgie d'un sort meilleur, Luther cède aux puissances de l'instinct, il subit la loi de la chair, suivant une progression qu'il est loisible de constater sur la série de ses portraits, dont les derniers sont d'une bestialité surprenante. Colère, calomnie, haine et mensonge, amour de la bière et du vin, obsession de l'ordure

et de l'obscénité, tout s'épanche librement, et toujours dans l' « esprit » et dans la « vérité », dans la vie, dans la sainteté évangélique, dans la bonne odeur de la liberté chrétienne.

Mais, ce qu'il importe de noter ici, ce ne sont pas les résultats, c'est le principe : ce principe est caché dans la vie spirituelle de Luther, et l'on pourrait dire que l'immense désastre que la Réforme protestante fut pour l'humanité n'est que l'effet d'une épreuve intérieure qui a tourné mal chez un religieux sans humilité. C'est dans les hauteurs de l'esprit qu'il est tombé d'abord, qu'il a livré combat et qu'il a été vaincu. C'est *in acie mentis*, à la suprême pointe de l'âme que le drame s'est noué. Luther raconte qu'il a vu et défié une quantité innombrable de démons, qui le menaçaient et argumentaient contre lui. Dans ses origines et dans son principe, le drame de la Réforme a été un drame spirituel, un combat d'esprit.

Il convenait qu'il en fût ainsi, et que le germe de la révolution antichrétienne s'introduisît dans le monde par un homme voué à la perfection, consacré à Dieu, marqué pour l'éternité du caractère du sacerdoce, et qui pervertirait l'Évangile. C'est par la tête que le poisson pourrit, dit un proverbe finlandais que Maurras aime à citer. Si l'on peut dire avec M. Seillière, à propos de Jean-Jacques Rousseau, que le monde moderne dérive d'une *hérésie mystique*, combien cela est plus vrai de Luther que de Jean-Jacques ! C'est par l'esprit que tout commence ; et c'est au fond de l'âme de quelques hommes, dans la vie de ce νοῦς qui, comme dit Aristote, n'est rien du tout quant au volume et quant à la masse, que tous les grands événements de l'histoire moderne se sont formés. La cellule où Luther a discuté avec le diable, le poêle où Descartes a eu son fameux songe, l'endroit du bois de Vincennes où Jean-Jacques, au pied d'un chêne, a trempé son gilet de pleurs en découvrant la bonté de l'Homme naturel, voilà les lieux où le monde moderne a pris naissance.

III

Ce qui frappe, tout d'abord, dans la physionomie de Luther, c'est l'*égocentrisme :* quelque chose de beaucoup plus subtil, beaucoup plus profond et beaucoup plus grave

que l'égoïsme ; un *égoïsme métaphysique.* Le moi de Luther devient pratiquement le centre de gravitation de toutes choses, et avant tout dans l'ordre spirituel : et le moi de Luther, ce n'est pas seulement ses querelles et ses passions d'un jour ; il a une valeur représentative, c'est le moi de la créature, le fond incommunicable de l'individu humain. La Réforme a débridé le moi humain dans l'ordre spirituel et religieux, comme la Renaissance (je veux dire l'esprit secret qui travaillait la Renaissance), comme la Renaissance a débridé le moi humain dans l'ordre des activités naturelles et sensibles.

Après que Luther a pris le parti de refuser l'obéissance au Pape et de rompre avec la communion de l'Église, son moi, malgré ses angoisses intérieures qui ne firent qu'augmenter jusqu'à la fin, est désormais au-dessus de tout. Toute règle « extérieure », toute « hétéronomie », comme dira Kant, devient dès lors une offense insupportable à sa « liberté chrétienne ».

« Je n'admets pas, écrit-il en juin 1522, que ma doctrine puisse être jugée par personne, même par les anges. Celui qui ne reçoit pas ma doctrine ne peut parvenir au salut. » — « Le moi de Luther, écrivait Moehler, était à son avis le centre autour duquel devait graviter toute l'humanité ; il se fit l'homme universel, en qui tous devaient trouver leur modèle. Tranchons le mot, il se mit à la place de Jésus-Christ. »

D'un autre côté, nous l'avons déjà remarqué, la doctrine de Luther n'est elle-même qu'une universalisation de son moi, une projection de son moi dans le monde des vérités éternelles. A ce point de vue, ce qui distingue le père du protestantisme des autres grands hérésiarques, c'est que ces derniers partaient avant tout d'une erreur dogmatique, d'une vue doctrinale fausse ; quelles qu'en soient les origines psychologiques, c'est une déviation de l'intelligence qui est la cause de leurs hérésies, et leurs aventures personnelles n'importent que dans la mesure où elles ont conditionné cette déviation. Avec Luther, il en va tout différemment. C'est sa vie, son histoire qui importe. La doctrine vient par surcroît. Le luthéranisme n'est pas un système élaboré par Luther ; c'est le débordement de l'individualité de Luther. Il en sera de même avec Rousseau, c'est un procédé essentiellement romantique. C'est ce qui explique l'im-

mense influence du « Réformateur » sur le peuple allemand. C'est pourquoi un luthérien comme Seeberg ne peut pas se contenir d'admiration devant cet homme vraiment *démoniaque*, comme il dit, devant cette figure colossale de la surhumanité, qu'il est blasphématoire de prétendre juger. La question est de savoir si tout débordement est beau et bon par lui-même, et s'il suffit qu'un fleuve se répande sur les campagnes pour qu'il mérite notre reconnaissance.

Mais quoi, l'exemple de Luther ne nous montre-t-il pas ainsi sur le vif un des problèmes contre lesquels se débat en vain l'homme moderne? C'est le problème *de l'individualisme et de la personnalité*. Voyez ce kantien crispé sur son autonomie, ce protestant tourmenté du souci de sa liberté intérieure, ce nietzschéen qui se donne des courbatures pour bondir par delà le bien et le mal, ce freudien qui refoule sa libido, à moins qu'il ne l'épanche, ce penseur qui prépare pour le prochain congrès de philosophie une conception du monde inédite, ce poète dadaïste qui éperonne avec méthode et persévérance son cheval de bois, ce disciple de M. Gide qui se contemple avec une douloureuse ferveur dans le miroir de sa gratuité : tout ce pauvre monde est à la recherche de sa personnalité ; et contrairement à la parole de l'Évangile, ils frappent, et nul ne leur ouvre ; ils cherchent et ils ne trouvent pas ; plus ils cherchent, moins ils trouvent.

Voyez avec quelle solennité religieuse le monde moderne a proclamé les droits sacrés de l'individu, et de quel prix il a payé cette proclamation. Et cependant l'individu a-t-il jamais été plus complètement dominé, plus facilement façonné par les grandes puissances anonymes de l'État, de l'Argent, de l'Opinion? Quel est donc ce mystère?

Il n'y a là aucun mystère. Le monde moderne confond simplement deux choses que saint Thomas avait distinguées : il confond l'*individualité* et la *personnalité*.

Que nous dit la philosophie chrétienne? Elle nous dit que la *personne* est « une substance individuelle complète, de nature intellectuelle et maîtresse de ses actions », *sui juris*, *autonome*, au sens authentique de ce mot. Ainsi le nom de *personne* est réservé aux substances qui possèdent cette chose divine, l'esprit, et qui, par là, sont chacune, à elle seule, un monde supérieur à tout l'ordre des corps, un monde spirituel et moral qui, à proprement parler, n'est pas *une*

partie de cet univers, et dont le secret est inviolable même au regard naturel des anges ; le nom de personne est réservé aux substances qui, choisissant leur fin, sont capables de se déterminer elles-mêmes aux moyens, et d'introduire dans l'univers, par leur liberté, des séries d'événements nouveaux, aux substances qui peuvent dire à leur manière : *fiat*, et cela est fait. Et ce qui fait leur dignité, ce qui fait leur personnalité, c'est proprement et précisément la subsistence de l'âme spirituelle et immortelle, et son indépendance dominatrice à l'égard de toute l'imagerie fugace et de toute la machinerie des phénomènes sensibles. Aussi bien saint Thomas enseigne-t-il que le nom de personne signifie la plus noble et la plus élevée des choses qui sont dans la nature tout entière : *Persona significat id quod est perfectissimum in tota natura.*

Le nom d'*individu*, au contraire, est commun à l'homme et à la bête, et à la plante, et au microbe, et à l'atome. Et tandis que la personnalité repose sur la subsistence de l'âme humaine (subsistence indépendante du corps et communiquée au corps, lequel est soutenu dans l'être par la subsistence même de l'âme), la philosophie thomiste nous dit que l'individualité est fondée comme telle sur les exigences propres de la matière, *principe d'individuation* parce qu'elle est principe de division, parce qu'elle demande à occuper une position et à avoir une quantité, par où ce qui est *ici* différera de ce qui est *là.* De sorte qu'en tant qu'individus, nous ne sommes qu'un fragment de matière, une partie de cet univers, distincte sans doute, mais une partie, un point de cet immense réseau de forces et d'influences, physiques et cosmiques, végétatives et animales, ethniques, ataviques, héréditaires, économiques et historiques, dont nous subissons les lois. En tant qu'individus, nous sommes soumis aux astres. En tant que personnes, nous les dominons.

Qu'est-ce que l'individualisme moderne? Une méprise, un quiproquo : l'exaltation de l'individualité camouflée en personnalité, et l'avilissement corrélatif de la personnalité véritable.

Dans l'ordre social, la cité moderne sacrifie la *personne* à l'*individu;* elle donne à l'*individu* le suffrage universel, l'égalité des droits, la liberté d'opinion, et elle livre la *personne*, isolée, nue, sans aucune armature sociale qui la soutienne

et la protège, à toutes les puissances dévoratrices qui menacent la vie de l'âme, aux actions et réactions impitoyables des intérêts et des appétits en conflit, aux exigences infinies de la matière à fabriquer et à utiliser. A toutes les avidités et à toutes les blessures que chaque homme porte naturellement en soi, elle ajoute des excitations sensuelles incessantes, et l'innombrable ruée des erreurs de toute sorte, étincelantes et aiguisées, auxquelles elle donne libre circulation dans le ciel de l'intelligence. Et elle dit à chacun des pauvres enfants des hommes, placé au milieu de ce tourbillon : « Tu es un individu libre, défends-toi, sauve-toi tout seul. » C'est une civilisation homicide.

Si, d'ailleurs, avec cette poussière d'individus un État doit se construire, alors, et très logiquement, l'individu comme tel n'étant, comme je l'ai dit, qu'une partie, l'individu sera entièrement annexé au tout social, n'existera plus que pour la cité, et l'on verra tout naturellement l'individualisme aboutir au despotisme monarchique d'un Hobbes, ou au despotisme démocratique d'un Rousseau, ou au despotisme de l'État-Providence et de l'État-Dieu de Hegel et de ses disciples.

Selon l'enseignement de saint Thomas, au contraire, l'*individu* comme tel est bien *ut pars* dans la cité, et il est ordonné au bien de la cité comme la partie est ordonnée au bien du tout, au bien commun, qui est *plus divin*. Mais s'il s'agit de la *personne* comme telle, le rapport est inverse, et c'est la cité humaine qui est ordonnée au bien de la personne, lequel est, en fin de compte, le « Bien commun séparé » de l'univers tout entier, je veux dire Dieu lui-même ; car toute personne humaine est ordonnée directement à Dieu comme à sa Fin ultime. Ainsi en chacun de nous l'individu est pour la cité, et doit au besoin se sacrifier pour elle, comme il arrive dans une juste guerre. Mais la personne est pour Dieu : et la cité est pour la personne, et elle a le devoir, tout en lui assurant des conditions de vie terrestre proprement *humaines*, de lui faciliter indirectement l'obtention de sa fin éternelle. Ainsi le christianisme maintient et renforce l'armature sociale et les hiérarchies de la cité, il n'a pas dénoncé l'esclavage comme contraire de soi au droit naturel. Mais il appelle l'esclave comme le maître à la même destinée surnaturelle et à la même communion des saints, il fait de tout baptisé la résidence du Dieu vivant, il nous

enseigne que les lois injustes ne sont pas des lois, et qu'il faut désobéir à l'ordre du prince quand il est contraire à l'ordre de Dieu. Disons que la Cité chrétienne est aussi foncièrement *anti-individualiste* que foncièrement *personnaliste.* Je crois que cette distinction de l'individu et de la personne, appliquée aux rapports de l'homme et de la cité, contient, dans le domaine des principes métaphysiques, la solution de bien des problèmes sociaux.

Dans l'ordre spirituel, cette distinction n'est pas moins féconde.

« Développer son *individualité*, c'est vivre de la vie égoïste des passions, se faire le centre de tout, et aboutir finalement à être esclave des mille biens passagers qui nous apportent une misérable joie d'un moment.

« La *personnalité*, au contraire, grandit dans la mesure où l'âme, s'élevant au-dessus du monde sensible, s'attache plus étroitement par l'intelligence et la volonté à ce qui fait la vie de l'esprit (1) » et adhère davantage à Celui qui seul possède la personnalité au sens parfait de ce mot, étant seul *absolument* indépendant dans son être et dans son action.

L'histoire de Luther, comme celle de Jean-Jacques, est une merveilleuse illustration de cette doctrine. Il n'a pas affranchi la personnalité humaine, il l'a dévoyée. Ce qu'il a affranchi, c'est l'individualité matérielle que nous définissions tout à l'heure, c'est l'homme animal. Ne le constate-t-on pas dans sa propre vie? Tandis qu'il avance en âge, son énergie devient de moins en moins l'énergie d'une âme, de plus en plus l'énergie d'un tempérament. Agité de grands désirs et d'aspirations véhémentes qui se nourrissent d'instinct et de sentiment, non d'intelligence, possédé par les passions, déchaînant la tempête autour de lui, brisant tout obstacle et toute discipline « extérieure », mais portant au dedans de lui un cœur plein de contradictions et de clameurs discordantes, regardant, avant Nietzsche, la vie comme essentiellement *tragique*, Luther est bien le type de l'individualisme moderne (le prototype des âges modernes, dira Fichte). Mais en réalité sa personnalité s'est désagrégée, perdue. Il y a beaucoup de faiblesse d'âme derrière tout son tapage. Les protestants allemands nous demandent de recon-

(1) R. Garrigou-Lagrange, *le Sens commun* 3e édition (Nouvelle Librairie nationale).

naître la *grandeur* de Luther. Grandeur matérielle, grandeur de quantité, grandeur animale, oui, nous la reconnaissons, et, si on veut, nous l'admirons : grandeur vraiment humaine, non. La confusion entre ces deux ordres de grandeurs, ou de forces, la confusion entre l'individu et la personne est au fond du germanisme, elle nous fait comprendre pourquoi les Allemands s'imaginent la personnalité comme un ouragan, un buffle, ou un éléphant. Elle nous explique aussi pourquoi, dans tous les grands animateurs de l'Allemagne protestante, un Lessing, un Fichte, on voit rejaillir la vieille source de l'esprit de Luther, pourquoi Luther est, suivant un autre mot de Fichte, *l'homme allemand* par excellence.

Heureuse la nation qui pour suprême incarnation de son génie a non pas une individualité de chair, mais une personnalité rayonnante de l'esprit de Dieu ! Si nous voulons opposer à l'égocentrisme de Luther un exemplaire de personnalité véritable, songeons à ce miracle de simplicité et de droiture, de candeur et de sagesse, d'humilité et de magnanimité, de perte de soi en Dieu, qu'a été Jeanne d'Arc.

IV

Il y a un autre trait frappant dans la physionomie de Luther. Luther est un homme entièrement et systématiquement dominé par ses facultés affectives et appétitives ; c'est un pur Volontaire, caractérisé avant tout par la puissance dans l'action.

Tous les historiens insistent sur son âpre énergie ; Carlyle l'appelle *un Odin chrétien, un vrai Thor.*

Ah ! sans doute, il ne s'agit guère ici de la volonté prise dans ce qu'elle a de plus proprement humain, et qui est d'autant plus vivace qu'elle s'enracine plus profondément dans la spiritualité de l'intelligence ; il s'agit de la volonté prise en général, il s'agit de ce que les anciens appelaient en général l'Appétit, l'appétit concupiscible, et surtout l'appétit irascible.

« Ses paroles sont des demi-batailles », a-t-on dit de lui. Lorsqu'il est déchaîné, rien ne peut l'arrêter. On connaît le magnifique emportement de ses défis. « Y eût-il autant de diables à Worms que de tuiles aux toits, j'irais. » — « J'ai vu

et défié d'innombrables démons. Le duc George n'est pas égal à un démon. Si j'avais affaire à Leipzig, j'entrerais à cheval dans Leipzig, quand il pleuvrait des ducs George neuf jours de suite. »

Avec sa puissance imaginative et verbale extraordinaire, il devait être un causeur fascinant, un orateur truculent, souvent grossier et ignoble sans doute, mais irrésistible. En même temps, il était pourvu à un degré exceptionnel de cette sensibilité richement orchestrée, où vibre la profonde symphonie des forces inconsciences, et qui fait le charme poétique et cordial du *Gemüth*. On a de lui une foule de traits de familiarité, de bonhomie, de douceur. Comme Jean-Jacques, et bien plus sans doute que Jean-Jacques, il était doué d'une puissante religiosité naturelle ; il était pris d'attendrissement devant les moissons, devant la voûte du ciel, devant un petit oiseau qu'il regardait dans son jardin. Habité par une mélancolie profonde, qui est sans doute ce qu'il y a de plus grand et de plus humain chez lui, — par cette mélancolie de Saül qui est si terrible à contempler, parce que, si l'on ne savait pas que le sort éternel de Saül comme celui de Luther est réservé à l'inscrutable jugement de Dieu, on serait tenté d'y voir la mélancolie de ceux *pour qui il eût mieux valu ne pas naître*, — cet homme qui a déchaîné la Révolution sur le monde était apaisé par la musique, il se consolait en jouant de la flûte. Les démons, nous dit-il, fuyaient loin de sa flûte.

Eh bien, tout cela relève de la même note fondamentale : prédominance absolue du Sentiment et de l'Appétit. Si la pression de l'instinct et des puissances du sentiment reste dominée par l'esprit, alors elle donne à l'être humain des richesses matérielles et affectives incomparables, utilisées elles-mêmes pour la vie de l'esprit. A ce compte-là, on trouve déjà un certain romantisme, si on veut, chez un Suso, — mais dans une conception de la vie qui reste foncièrement rationnelle, ordonnée, catholique. Chez Luther il en va autrement ; la volonté a vraiment et absolument le primat, c'est la conception même de la vie qui est atteinte, on peut dire qu'il est le premier grand Romantique.

Cette attitude d'âme devait tout naturellement s'accompagner d'un profond anti-intellectualisme, favorisé d'ailleurs par la formation occamiste et nominaliste que Luther avait

reçue en philosophie. Qu'on me permette de citer ici quelques textes caractéristiques.

Écoutons-le d'abord parler d'Aristote et de saint Thomas.

« Aristote est le rempart impie des papistes. Il est à la théologie ce que les ténèbres sont à la lumière. Son éthique est la pire ennemie de la grâce, c'est un philosophe rance, un gamin qu'il faut mettre dans la porcherie ou dans l'écurie aux ânes. »

Quant à saint Thomas, « il n'a jamais compris un chapitre de l'Évangile ou d'Aristote ». Luther, « de son plein droit, c'est-à-dire avec la liberté d'un chrétien, le repousse et le renie ». — « Bref, il est impossible de réformer l'Église si la théologie et la philosophie scolastiques ne sont pas arrachées jusqu'à la racine avec le droit canon. »

« La Sorbonne, cette mère de toutes les erreurs, dit-il en 1539. a on ne peut plus mal défini que si une chose est vraie, elle l'est pour la philosophie et pour la théologie ; c'est une impiété de sa part d'avoir condamné ceux qui soutenaient le contraire. » Aussi bien la faculté de Paris est-elle « la synagogue damnée du diable, la plus abominable gourgandine intellectuelle qui ait paru sous le soleil, la vraie porte de l'enfer », etc. ; les théologiens de Louvain ne sont pas mieux traités.

Est-ce à un système particulier qu'il en veut? Non. C'est à la philosophie elle-même. « C'est un hommage qu'il croit rendre à Dieu que d'aboyer contre la philosophie. On ne doit apprendre la philosophie que comme on apprend les arts mauvais, c'est-à-dire pour les détruire, comme on se renseigne sur les erreurs, c'est-à-dire pour les réfuter. »

C'est de lui que Carlstadt, dès 1518, avait emprunté cette belle pensée, que *la logique n'est nulle part nécessaire en théologie, parce que le Christ n'a pas besoin des inventions humaines*. Enfin, ce n'est pas seulement à la philosophie, c'est essentiellement à la raison que le Réformateur déclare la guerre :

« La raison est la p... du diable. Elle ne peut que blasphémer et déshonorer tout ce que Dieu a dit ou fait. » « Les anabaptistes disent que la raison est un flambeau... La raison répandre la lumière? Oui, comme celle que répandrait une immondice mise dans une lanterne. » Et dans un sermon prêché à Wittenberg, vers la fin de sa vie : « La raison, c'est la plus grande p... du diable ; c'est une pros-

tituée, la prostituée en titre du diable, une p... mangée par la gale et la lèpre, qu'on devrait fouler aux pieds et détruire, elle et sa sagesse... Jette-lui de l'ordure au visage, pour la rendre laide. Elle mériterait, l'abominable, qu'on la reléguât dans le plus sale lieu de la maison, aux cabinets. »

Le mépris de Luther à l'égard de la raison est conforme, d'ailleurs, à sa doctrine générale sur la nature humaine et sur le péché originel. Selon Luther, le péché a vicié l'essence même de notre nature, et ce mal est définitif, la grâce et le baptême recouvrent mais n'effacent pas le péché originel. On pourra donc tout au plus accorder à la raison un rôle tout pratique dans la vie et dans les transactions humaines. Mais elle est incapable de connaître les vérités premières, toute science spéculative, toute métaphysique est un leurre : *omnes scientiæ speculativæ non sunt veræ... scientiæ, sed errores*, — et l'usage de la raison dans les matières de la foi, la prétention de constituer, grâce au raisonnement et en se servant de la philosophie, une science cohérente du dogme et du donné révélé, bref la théologie telle que l'entendaient les scolastiques est un abominable scandale.

En un mot, prenant d'une manière grossièrement littérale et complètement à contresens les passages où les auteurs spirituels parlent de l'anéantissement des facultés naturelles, dépravant la pensée de Tauler et des mystiques allemands comme les textes de saint Paul et de l'Évangile, ce chrétien pourri déclare que la foi est *contre* la raison. « La raison est contraire à la foi », écrivait-il en 1536. Et un peu plus tard : « La raison est directement opposée à la foi, aussi on doit la laisser aller ; chez les croyants, elle doit être tuée et enterrée... »

J'ai cité ces textes, parce qu'il est instructif de saisir, dès son origine, dans son ton et sa qualité authentiques, le faux mysticisme anti-intellectualiste qui allait au dix-neuvième siècle, sous des formes plus raffinées et moins franches, empoisonner tant d'esprits.

Luther, en somme, apportait à l'humanité, cent cinquante ans avant Jean-Jacques, une délivrance, un immense soulagement. Il délivrait l'homme de l'intelligence, de cette fatigante et obsédante contrainte de penser toujours, et de penser logiquement. Libération qui cependant est toujours à recommencer. Car, « hélas, comme il l'écrivait dans son

commentaire sur l'épître aux Galates, hélas, la raison n'est jamais complètement détruite en cette vie ».

* * *

Le problème devant lequel Luther nous place ici, nous le connaissons bien, il est classique, il est actuel, nous en sommes saturés : c'est le problème de l'intellectualisme et du volontarisme. Luther est à la source du volontarisme moderne. Pour le prouver en détail, il faudrait insister sur les conséquences du pessimisme anti-intellectualiste dont je viens de parler. La raison étant reléguée dans le plus sale lieu de la maison, sinon tuée et enterrée, il faut bien, car la brute pure et simple ne sera jamais un idéal pour l'homme, que l'autre faculté spirituelle, la volonté, se trouve exaltée d'autant, sinon en théorie, au moins en pratique : aussi bien, chez Luther, le sentiment hypertrophié du moi est-il essentiellement un sentiment de volonté, de *réalisation de la liberté*, comme dira plus tard la philosophie allemande. Il faudrait insister aussi sur son égocentrisme, et montrer comment, chez lui, le moi est centre, non pas certes, comme chez Kant, par l'effet d'une prétention de l'intelligence humaine à être la mesure des choses intelligibles, mais par l'effet d'une prétention de la volonté individuelle, scindée du corps universel de l'Église, à se poser toute seule et toute nue en face de Dieu et du Christ pour assurer par sa confiance sa justification et son salut.

Qu'il me suffise d'indiquer la manière dont la mystique du moi et de la volonté s'introduit par Luther. Sa doctrine du néant des œuvres n'est pas le fait d'une erreur quiétiste. Loin d'exagérer la primauté que la théologie catholique reconnaît à la contemplation, il a horreur de la vie contemplative, et dans sa doctrine, l'union à Dieu par la charité étant bien impossible, la religion tend déjà en fait à se réduire au service du prochain (1). Bref, les actions et les œuvres ne valent rien pour le salut, elles sont mauvaises et corrompues sous ce rapport. Mais elles sont bonnes, diablement bonnes, c'est le cas de le dire, pour la vie présente. Et ne pouvant plus être ordonnées à Dieu, à quoi pourraient-

(1) Cf. Denifle, *Luther et le luthéranisme*, trad. J. Paquier, t. III, p. 325, 413.

elles être ordonnées désormais, sinon à la réalisation de la volonté humaine? Rousseau est un rêveur. Luther est un actif. Il ne dit pas comme Jean-Jacques : Je ne peux pas résister à mes penchants, mais je ne suis pas méchant, je suis bon devant toi, mon Dieu, je suis essentiellement bon, il dit : Le péché d'Adam m'a corrompu dans mon essence, je suis immonde, je pèche fortement, mais j'ai confiance en toi, mon Dieu, et tel quel, tu me prends et tu me sauves, en me couvrant du manteau de ton Fils. Écoutons-le lui-même :

Avons-nous péché? « Jésus-Christ se courbe, dit Luther, et laisse le pécheur lui *sauter* sur le dos, et il le sauve ainsi de la mort et du geôlier », voilà à quoi sert le Christ. « Lorsque tu verras que tes péchés adhèrent à lui, tu seras alors à l'abri des péchés, de la mort et de l'enfer. — Le christianisme n'est pas autre chose qu'un exercice continuel à *sentir que tu n'as pas de péché, quoique tu pêches*, mais que tes péchés sont rejetés sur le Christ. — Si nous reconnaissons l'agneau qui *porte* les péchés du monde, le péché ne pourra nous détacher de lui, ferions-nous mille paillardises en un jour, ou y commettrions-nous autant d'homicides. Aie confiance et crois. Ce registre tiré, les péchés sont déjà remis. Dès l'instant où tu reconnais que le Christ porte tes péchés, il devient pécheur à ta place. Et toi, tu deviens l'enfant chéri, et tout va tout seul, et tout ce que tu fais est bien. » Allons ! il est vraiment *pratique* d'avoir un Christ. « Je suis au milieu de vous comme un serviteur », avait dit le Seigneur, *ego in medio vestrum sum sicut qui ministrat.* — Ah ! tu dis vrai, Sauveur des hommes, répond Luther, je te prends à mon service. Derrière les appels de Luther à l'Agneau qui sauve, derrière ses élans de confiance et sa foi au pardon des péchés, il y a une créature humaine qui lève la crête et qui fait très bien ses affaires dans la fange où elle est plongée par la faute d'Adam. Elle se débrouillera dans le monde, elle suivra la volonté de puissance, l'instinct impérialiste, la loi de ce monde qui est son monde, elle fera *sa volonté* dans le monde. Dieu ne sera qu'un allié, un coopérateur, un puissant compagnon. Au terme, nous aurons les formes vraiment folles du volontarisme tel qu'il se manifeste de nos jours chez certains pluralistes anglo-saxons, ou chez M. Wincenty Lutoslawski, qui s'écrie (tant il s'admire) : *Je ne peux pas avoir été créé*, et qui regarde Dieu comme une simple

puissance alliée et associée de son vouloir : « Nous avons presque le même but, écrit-il, et par conséquent de nombreux ennemis communs. »

On est donc bien justifié à chercher chez Luther la source de ces deux grandes idées, qui semblent rivées l'une à l'autre dans l'histoire de la philosophie : l'idée du *mal radical*, qui passera dans la philosophie allemande avec Bœhme, avec Kant lui-même, avec Schelling, avec Schopenhauer, et l'idée du *primat de la volonté*, qui s'imposera à cette même philosophie, surtout avec Kant, Fichte, Schopenhauer, — comme si le Pessimisme et le Volontarisme étaient métaphysiquement les deux faces complémentaires d'une même pensée.

D'un autre côté, tout un vaste courant de la pensée moderne, courant plutôt français celui-là, et qui s'origine à la Renaissance et à Descartes, non à Luther, ira dans un sens tout opposé, vers le *rationalisme* et vers l'*optimisme*, avec Malebranche, Leibniz, la philosophie des lumières ; Jean-Jacques, que la métaphysique ne gêne pas, trouvera moyen de conjoindre l'optimisme et l'anti-intellectualisme ; mais jamais dans la philosophie moderne l'Intelligence et la Volonté n'arriveront à se réconcilier ; et le conflit de ces deux facultés spirituelles déchirera cruellement la conscience des hommes de ce temps.

La solution du problème, les anciens le savaient bien, intéresse toute la vie humaine. C'est pourquoi ils lui réservaient leurs plus subtiles élucidations métaphysiques. Dans l'espoir qu'il se trouvera quelque courageux lecteur, prêt à supporter deux ou trois pages un peu techniques, j'essaierai de résumer, en une rapide synthèse, l'enseignement de saint Thomas sur cette question.

Absolument parlant, en soi, dans l'ordre des pures hiérarchies métaphysiques, l'intelligence est plus noble et plus élevée que la volonté : *intellectus est altior et nobilior voluntate*, parce que l'une et l'autre envisageant immatériellement l'être et le bien, mais l'envisageant sous des aspects différents, l'objet de l'intelligence, qui est la seule essence du bien dans sa constitution intelligible et dans sa vérité, est comme tel et dans sa pure ligne formelle plus simple et plus abstrait, plus épuré et plus décanté si j'ose dire, plus parfaitement spirituel que l'objet de la volonté, qui est le bien désirable lui-même pris dans son existence concrète,

et non plus seulement dans sa *raison* intelligible, dans son λόγος.

Le signe en est que si notre intelligence doit nécessairement user des sens, cependant dans son mouvement vers l'intelligible, elle laisse autant que possible derrière soi les images, tandis que notre volonté emporte naturellement avec soi, dans son mouvement vers ce qu'elle aime, les affections de l'appétit sensitif.

Aussi bien tout ordre, et toute ordination, vient-il de l'intelligence, et le Verbe est-il au commencement des voies de Dieu, et l'Esprit d'Amour, en Dieu, procède-t-il du Verbe, comme en nous le vouloir de l'intellection. Aussi bien notre béatitude, dans ce qui la constitue essentiellement, consistera-t-elle à *voir*, à posséder Dieu dans une vision déifiante, où l'être même de Dieu ne fera qu'un avec notre intelligence dans l'ordre cognoscitif, et dont l'amour et la délectation dans la volonté ne seront que la conséquence : en sorte qu'au terme ultime, l'Intelligence jouira pleinement chez nous de sa primauté métaphysique sur la Volonté.

Non seulement donc dans l'ordre des vérités spéculatives et de la pure connaissance, l'intelligence est reine absolue, en sorte que la science n'est parfaite que si elle fait pleinement abstraction de tout attrait subjectif, pour se laisser entièrement et purement dominer par l'objet. Mais encore dans l'ordre pratique, la droiture de l'action suppose la droite connaissance, la raison est la règle prochaine de notre agir, et tout acte intérieur de l'âme impliquant ordre et gouvernement appartient à la raison.

Et toutefois, à considérer l'intelligence et la volonté non plus en elles-mêmes, mais *sous un certain rapport*, par rapport à autre chose qu'elles, alors il arrive que l'ordre de supériorité se renverse, et que la volonté peut devenir plus haute que l'intellect. Il en est ainsi parce que, selon le grand mot d'Aristote : *bonum et malum sunt in rebus, verum et falsum in mente*, la volonté tend à son objet tel qu'il est en lui-même, dans son existence et dans son mode d'être à lui, au lieu que l'intelligence tend à son objet tel qu'il est en elle, sous le mode d'être qu'elle lui donne en l'attirant et l'ébibant en elle pour le devenir immatériellement. Dès lors, par rapport aux choses plus élevées que nous, la volonté, qui nous porte en ces choses, est plus noble que l'in-

telligence, qui les tire en nous ; et s'il est meilleur de connaître que d'aimer les choses corporelles, qui sont au-dessous de l'âme, et que l'intelligence spiritualise pour les connaître, il est meilleur d'aimer Dieu que de le connaître, dans cet état de la vie présente où nous ne le connaissons que selon la multiplicité et la matérialité de nos conceptions. C'est pourquoi il y a une sagesse du Saint-Esprit, plus élevée au-dessus de la sagesse philosophique que le ciel au-dessus de la terre, et dans laquelle Dieu est connu et goûté, non par des idées distinctes, mais par la connaturalité de l'amour, en vertu même de l'union procurée par la charité.

D'un autre côté, si dans l'ordre pratique nous considérons non pas les vérités universelles qui dominent l'agir, mais l'usage concret lui-même que nous faisons de notre action, alors saint Thomas assigne au rôle de la volonté une telle prépondérance que la Partie morale de la Somme nous paraît tout aimantée par la Volonté, autant que la Partie métaphysique par l'Intelligence. Plus intellectualiste que Scot pour la connaissance, il est beaucoup moins intellectualiste que lui pour l'action. C'est de la volonté que dépend l'*usage* de notre activité et tout notre mouvement vers notre Fin dernière, en sorte que c'est par elle, non par notre intelligence, que nous sommes dits *bons* ou *mauvais* purement et simplement : vérité chrétienne élémentaire que Kant devait découvrir (fort altérée) dans Jean-Jacques Rousseau, et dont il devait rester émerveillé. C'est la Volonté qui, par sa liberté, par son indifférence dominatrice à l'égard de tout bien créé, fait de notre âme un ciel fermé que Dieu seul peut mouvoir, et où pénètrent seuls le regard de Dieu et le regard sacerdotal du Christ. Enfin c'est d'elle et de sa rectitude générale présupposée, que dépend la vérité de la connaissance pratique elle-même qui la règle en chaque cas concret et singulier : car l'intelligence n'ayant pour objet direct que l'universel, pur objet de spéculation, elle ne peut bien juger de ce qui est *à faire*, du singulier et du contingent, que par ordre à la droite inclination de la volonté ; la vérité de l'intellect pratique, qui consiste à *diriger* et non plus à *connaître*, s'entend donc, non plus par conformité à la chose, *per conformitatem ad rem*, mais par conformité à l'appétit droit, *per conformitatem ad appetitum rectum :* en sorte que dans l'ordre de l'agir et de la connaissance du singulier *opérable*, la volonté, selon

le mot de Cajetan, plie l'intelligence à son gré, et que le jugement pratique et le commandement de l'intelligence ne peuvent être bons de façon stable que si l'appétit est foncièrement rectifié par les vertus morales.

En définitive, saint Thomas nous montre en tout esprit deux activités complémentaires essentiellement différentes, aussi exigeantes et dévorantes l'une que l'autre : une activité entièrement tournée vers l'être de l'objet, vers l'autre en tant qu'autre, et qui d'elle-même ne s'intéresse qu'à lui, ne vit que pour lui, — l'intelligence ; et une activité entièrement occupée du bien du sujet ou des choses avec lesquelles le sujet ne fait qu'un, et qui d'elle-même ne s'intéresse qu'à ce bien, ne vit que pour lui, — la volonté. Chacune dans son ordre a la prépondérance, l'une absolument parlant et pour connaître, l'autre sous un certain rapport et pour agir. Malheur à l'humanité si l'une accapare toute la sève aux dépens de l'autre ! Une humanité purement et exclusivement volontaire méprise la vérité et la beauté, et devient cette sorte de monstre moraliste et fétichiste dont un Rousseau, un Tolstoï, un William James et certains de ses confrères américains nous donnent quelque idée. Une humanité purement et exclusivement intellectuelle méprise ses intérêts éternels ; et que lui importe son propre être? Elle s'enivre du spectacle, elle devient une sorte de monstre métaphysicien ou esthète. Et sans doute, plus fortement un homme est tiré dans une direction par ses dons, plus de peine a-t-il à maintenir en lui l'équilibre. Pour équilibrer le génie d'un saint Thomas, pour qu'une intelligence aussi fortement attirée par la joie du pur connaître ait grandi tout entière dans la droite ligne de la sainteté, il nous faut supposer une rectification extraordinairement puissante de la volonté chez le très prudent frère Thomas...

Cette doctrine explique les excès en sens contraire de l'intellectualisme absolu et du moralisme absolu, et en même temps elle concilie dans son éminence tout ce qu'a pu toucher de vrai la pensée d'un Gœthe ou d'un Spinoza, d'un Tolstoï ou d'un Rousseau. Il en est ainsi parce qu'elle respecte, — et elle seule, — la *nature* et les lois propres de l'intelligence et de la volonté, sans faire des mouvements de l'appétit des idées confuses, comme le prétend le rationalisme, ni des opérations de l'intelligence une

déformation du réel, comme le prétendent les philosophies du sentiment.

Cette doctrine explique en particulier une double constatation expérimentale, fort remarquable en raison de son importance pratique : d'une part on constate que la privation de vérité, s'il s'agit surtout des grandes vérités métaphysiques et religieuses, entraîne normalement, pour l'état moyen d'une civilisation, le désordre moral et la déchéance des volontés, et de grandes catastrophes, et que l'exposé des hautes doctrines spéculatives a souvent plus d'efficacité pour la réforme des mœurs que les exhortations à la vertu les mieux senties, les plus hygiéniques et les plus sociales. Mais d'autre part, et toutes choses égales d'ailleurs, comment ne pas constater aussi que la puissance intellectuelle et la vertu ne vont pas toujours ensemble? Ne nous scandalisons pas que tant d'âmes généreuses et sensibles soient de si faible jugement, et que tant d'intelligences lucides et savantes soient de si faible moralité, qu'il y ait tant de gens vertueux pas assez malins, et tant de gens malins pas vertueux du tout. Une fois supposées connues les grandes vérités spéculatives qui commandent notre agir, la droiture de notre jugement pratique, en ce qui concerne l'*usage* moral de notre propre activité, dépend non pas de la perspicacité de notre raison spéculative et de la profondeur de notre savoir, mais de la rectification de notre vouloir par rapport à nos fins personnelles, qui sont les principes particuliers de nos actions ; et cette rectification peut être parfaite chez un homme qui juge très mal du rôle de l'autorité dans l'État, ou de la distinction de l'essence et de l'existence, ou de la validité du syllogisme en *darapti* ou en *baralipton*, ou de la purgation des passions par la tragédie, toutes questions qu'en elles-mêmes on doit regarder cependant comme capitales. C'est pourquoi saint Thomas enseigne que les vertus morales peuvent exister sans les vertus intellectuelles, telles que la sagesse, la science et l'art, bien qu'elles ne puissent exister sans l'intelligence des premiers principes et sans la prudence, laquelle est d'ailleurs connexe avec elles ; en sorte que l'usage de la raison est nécessairement en vigueur chez tous les vertueux, *usus rationis viget in omnibus virtuosis*, mais seulement *quantum ad ea, quæ sunt agenda secundum virtutem*, quant aux choses qui sont à faire dans la ligne de la moralité. — Il peut y avoir de solides vertus chez les songe-creux

et les philistins. C'est là une consolation philosophique appréciable dans un temps comme le nôtre.

Enfin, la doctrine de saint Thomas sur l'intelligence et la volonté nous montre pourquoi toute philosophie fondée sur la précellence absolue de la volonté ou du sentiment, c'est-à-dire, d'une faculté par essence occupée exclusivement de ce qui touche le sujet, penchera naturellement vers le subjectivisme ; pourquoi en même temps elle fera déchoir la volonté de son ordre propre, et passera fatalement au service des puissances affectives inférieures et de l'instinct, car la volonté ne tient sa noblesse métaphysique et sa spiritualité que du fait qu'elle est un appétit enraciné dans l'intelligence ; pourquoi en dernier lieu, par cela seul qu'elle demande la lumière et la direction à une puissance aveugle de soi, une telle philosophie, si elle s'impose à une partie de l'humanité, équivaut pour celle-ci à une série de désastres. *Au commencement était l'Action :* cette devise dont le Faust germanique est si fier est inscrite sur l'étendard de la mort.

V

Si une erreur s'introduit dans les esprits, c'est grâce toujours à quelque vérité qu'elle déforme. Il doit y avoir au cœur de la Réforme luthérienne quelque illusion foncière qu'il importe de rechercher. Pour cela, il n'est pas de meilleure méthode que d'interroger les réformés eux-mêmes.

Que nous disent-ils? Ils nous disent que l'essence de la Réforme, c'est de dresser l'Esprit contre l'Autorité, l'énergie intérieure de l'homme maître de son jugement contre des idées mortes et des conventions mensongères imposées du dehors. Ce que Carlyle voit en Luther, c'est « un homme subsistant par lui-même, vrai, original, *sincère* ». « Avec des Papes apocryphes, écrit cet hégélien naïf, avec des Papes apocryphes et avec des croyants n'ayant aucun jugement privé, — des charlatans prétendant commander à des dupes, — que pouvez-vous faire? Misère et malheur seulement... Dans toute cette œuvre révolutionnaire sauvage, à partir du protestantisme en descendant jusqu'à nos jours, je vois se préparer le plus béni des résultats : non l'abolition du culte des héros, mais plutôt ce que j'appellerais tout un monde de héros. Si héros signifie *homme sincère*, pourquoi

chacun de nous ne peut-il être un héros? » Pourquoi, en effet, pourquoi tous les sincères lecteurs de Carlyle ne sont-ils pas des héros? Pourquoi la *sincérité* d'un pleutre n'en fait-elle pas un martyr? Le passage que je viens de citer est un bon comprimé de sottise anglo-moderne, mais j'en retiens seulement les indications dont nous avons présentement besoin : les grandes idées que l'erreur luthérienne a tournées en illusions, ce sont les idées de *liberté*, d'*intériorité*, d'*esprit*.

Nous touchons ici au fond de l'erreur *immanentiste*. Celle-ci consiste à croire que la liberté, l'intériorité, l'esprit, résident essentiellement dans une opposition au non-moi, dans une rupture du *dedans* avec le *dehors :* vérité et vie doivent donc être uniquement cherchées au dedans du sujet humain, tout ce qui provient en nous de ce qui n'est pas nous, disons de l'*autre*, est un attentat contre l'esprit et contre la *sincérité*. Et ainsi tout ce qui est *extrinsèque* à nous est la destruction et la mort de notre intérieur. Et tout *moyen*, que le sens commun regarde comme unissant le dedans et le dehors et les faisant communiquer est, en réalité, un « intermédiaire » qui les sépare : ainsi, pour l'individualisme protestant moderne, l'Église et les sacrements nous séparent de Dieu ; ainsi, pour le subjectivisme philosophique moderne, la sensation et l'idée nous séparent du réel. Je ne dis pas que Luther a formulé un tel principe, loin de là ! Il avait personnellement, au contraire, une conception de la vie outrancièrement dogmatique et autoritaire, et n'avait rien d'un libéral. Mais je dis que c'est lui qui, pratiquement, a fait passer ce principe dans la pensée moderne, sous une forme très particulière et encore toute théologique, en dressant la Foi contre les œuvres, l'Évangile contre la Loi, et en faussant de fait cette même foi de laquelle seule il attendait le salut, pseudo-foi hérétique qui devait fatalement se réduire peu à peu à ce qu'elle est devenue chez bien des protestants de nos jours, à un élan de détresse et de confiance vers on ne sait quoi, sorti des profondeurs du moi.

Eh bien, ce qu'il y a ici d'admirable, et que saint Thomas nous fait voir très clairement, c'est que ce mythe de l'Immanence moderne, avec son exaltation de la dignité de l'esprit, est fondé précisément sur une méconnaissance radicale de la vraie nature de l'esprit. Dans le monde des corps, oui, dans le monde de l'action transitive, recevoir d'autrui, recevoir du dehors, c'est purement subir, et c'est bien sûre-

ment contraire à la spontanéité vivante, puisqu'il s'agit précisément de choses qui n'ont pas la vie, qui, incapables de se parfaire soi-même, ne sont que des lieux de passage et de transformation pour les énergies de l'univers. Mais dans le monde spirituel, recevoir d'autrui, c'est d'abord subir sans doute, mais à titre de condition présupposée, et c'est essentiellement agir, se parfaire intérieurement et manifester l'autonomie de ce qui est vraiment vivant. Car le propre des choses spirituelles est de n'être pas murées dans leur être particulier, et de pouvoir s'augmenter intrinsèquement de l'être même de ce qui n'est pas elles. Si la loi de l'objet, la loi de l'être, s'impose à l'intelligence, c'est pour que l'intelligence s'achève soi-même vitalement, en une action qui est une pure qualité immatérielle, et où cela même qui constitue l'*autre* comme tel, devient sa propre perfection. Et si la loi de la Fin dernière, la loi du bien s'impose à la volonté, c'est pour que l'amour nous faisant un avec l'Auteur de tout bien, ce soit encore, — en suivant sa Loi, une Loi devenue nôtre, — notre plus profond et plus intime attrait que nous suivions. C'est là le mystère propre de l'activité immanente, *intériorisation* parfaite, par la connaissance et par l'amour, de ce qui est *autre* ou de ce qui vient d'un *autre* que nous.

Il y aurait encore bien des aspects à relever dans la doctrine de Luther, si l'on voulait passer en revue tous les grands problèmes qui, résolus par le Christ et ses Docteurs pour l'humanité rachetée, tant qu'elle fut fidèle au baptême, ont recommencé à partir de Luther à mettre à la question le cœur humain, comme des instruments de torture angéliques. Qu'il me suffise d'avoir indiqué comment sur ce problème capital de l'autonomie de la nature spirituelle, comme sur le problème de la précellence de l'intelligence ou de la volonté, et sur celui de l'individualisme et de la personnalité, — trois problèmes qui s'originent très loin dans le passé du monde moderne, mais qui tourmentent plus que jamais la pensée, — saint Thomas nous apporte la lumière.

JACQUES MARITAIN.

Une amie dévote de Madame Récamier

La duchesse Mathieu de Montmorency

« On peut dire, écrivait Sainte-Beuve à propos de Mme Récamier, qu'elle perfectionna l'art de l'amitié et lui fit faire un progrès nouveau... Elle désarmait les colères, elle adoucissait les aspérités, elle n'avait point de repos qu'elle n'eût fait se rencontrer chez elle des amis de bord opposé, qu'elle ne les eût réconciliés sous une médiation charmante. »

Par quel don secret réussissait-elle à réunir autour d'elle tant d'amis opposés, tant d'anciens amoureux dont aucun ne lui fut vraiment ennemi? Les femmes lui pardonnaient ses triomphes. On sait tout ce qu'elle dut dans sa jeunesse à Mme de Staël. Jusqu'à sa mort, Mme de Boigne lui fut une amie véritable. La charmante et malheureuse duchesse de Chevreuse lui témoigna toujours une affection très vive. Mme de Genlis elle-même, qui disait du mal de tout le monde, ne parle d'elle dans ses *Mémoires* qu'avec la plus grande discrétion.

Ses familiers ne laissaient pas d'être parfois surpris de la voir témoigner la même bienveillance aux personnes dont on aurait cru que leur caractère ou leurs manies eussent dû l'éloigner. C'est ainsi que le duc Adrien de Montmorency s'étonnait de la voir si intime avec la veuve de son cousin,

la duchesse Mathieu de Montmorency. « Vous ne me dites pas, lui écrivait-il, si vos rendez-vous à l'hôtel de Luynes continuent avec la même vivacité. Cela n'a pu s'accommoder qu'en raison de la flexibilité de votre caractère. Car, certes, il n'y a pas de qualités semblables et sympathiques entre cette malheureuse veuve et vous. » Nous ne connaissons pas la réponse de Mme Récamier. Mais l'étonnement du duc était largement justifié. Parmi les fidèles de l'Abbaye-aux-Bois, sa cousine était l'une des plus singulières. Mariée très jeune, séparée de son mari pendant plus de quinze ans, pour lui revenir plus tard, follement amoureuse autant que dévote, passé la quarantaine, elle n'avait ni charme ni aucune de ces qualités qui rendent la vie de société agréable et vous y font aimer. Il semblerait qu'on ne pouvait se plaire à son commerce. Elle fut pourtant l'amie de Mme Récamier, et amie très attentive, on en jugera. Au demeurant, son histoire est assez curieuse pour mériter d'être elle-même étudiée.

*
* *

Mme Récamier avait été liée, dès sa jeunesse, avec les Montmorency. Lorsque, sous le Directoire, la toute jeune Juliette, qui n'était encore pour le public que la femme du riche banquier Récamier, parut dans le monde et remporta ses premiers succès, les deux cousins Adrien et Mathieu de Montmorency la distinguèrent aussitôt.

Adrien l'aima. Il l'accompagnait au bal, se plaignait de ses froideurs, faisait mille folies et, bientôt résigné, prit le premier auprès d'elle ce rôle que tant d'autres ensuite devaient accepter, d'ami fidèle, dévoué et reconnaissant des moindres faveurs.

Peu après, son cousin Mathieu, un peu plus âgé (il était né en 1767), entrait lui aussi dans l'intimité de Juliette et, comme Adrien, se dévouait à son service. Après avoir été député aux États généraux en 1789, il s'était retiré de la vie active et ne s'occupa de nouveau de politique que sous la Restauration, pendant laquelle il siégea à la Chambre des pairs et fut un moment ministre des Affaires étrangères. Durant toute sa vie, il se consacra surtout aux œuvres de charité. « D'une charmante et noble figure, dit de lui Mme de Boigne, aimable, spirituel, il était fait pour plaire. Il par-

tageait son cœur entre Dieu et l'amitié et portait ses sentiments jusqu'à l'exaltation. » Et Mme Necker de Saussure, qui le vit sous le Consulat, admire « sa belle figure un peu pâle, émaciée par les austérités, ses manières nobles, obligeantes, affables. Il était, ajoute-t-elle, tout à ses amis et à la religion et ne laissait rien voir de ses souffrances intimes ».

Les premières lettres qu'il adressa à Mme Récamier se rapportent à des œuvres de charité. Mais très vite sa correspondance prit un autre accent et l'on devine qu'il voile du nom d'amitié un sentiment plus tendre. Sans parler jamais à Juliette que de son salut et de son bonheur, il guette, il devine, il redoute avec une inquiétude et une subtilité d'amoureux tous ceux dont l'influence pouvait détacher de lui son amie. Rien ne le rebute ni ne le lasse. Mentor grognon, comme il se qualifiait lui-même, il reprend sous toutes les formes le même sermon. Il a vu tour à tour Auguste de Prusse, M. de Barante, Auguste de Staël amoureux de Juliette, distingués par elle, puis peu à peu écartés, mais rien ne le rassure. Un jour, il apprend qu'à Lyon, Mme Récamier se dévoue à des amis malheureux. Ce lui est un nouveau sujet d'inquiétude. « Je voudrais surtout, lui écrit-il, que vous ayez échappé au danger particulier qu'a pour vous le besoin de se dévouer à des amis malheureux. Certes, je suis moins disposé que personne, dans l'occupation commune que j'ai d'eux, à leur disputer la consolation de recevoir de vous des preuves d'une amitié généreuse, mais je vous supplie de ne pas passer cette extrême limite. »

Aussi bien, quand se produisit dans la vie de Mme Récamier le grand événement qui déconcerta tous ses amis, quand en 1819 elle se lia avec Chateaubriand et pour un temps ne songea plus qu'à lui, on ne s'étonnera pas de trouver Mathieu parmi les plus tenaces et les plus émus à le lui reprocher, et naturellement sous couleur de vertu : « Ah ! madame, écrit-il, quel progrès a fait en quelques semaines ce mal qui vous fait craindre vos plus fidèles amis ! Cette pensée ne vous fait-elle pas frémir? Oh ! revenez recourez, il en est toujours temps, à Celui qui donne la force, quand on le veut bien, de tout guérir, de tout réparer : Dieu et un cœur généreux peuvent tout ensemble. »

Pourtant, pas plus à ce moment qu'à un autre, l'intimité de Mathieu et de Juliette ne se relâcha. Cette même année 1819, il la reçoit dans sa propriété de la Vallée-aux-Loups qu'il venait d'acquérir, il passe une partie de l'été presque seul avec elle. Et Mme de Broglie d'écrire plaisamment :

« Je me représente votre petit ménage du Val-des-Loups comme le plus gracieux du monde. Mais quand on écrira la biographie de Mathieu dans la vie des saints, avouez que ce tête-à-tête avec la plus belle et la plus admirée femme de son temps sera un drôle de chapitre. Tout est pur pour les purs, dit saint Paul, et il a raison. Le monde est toujours juste. Il devine le fond des cœurs. Il ajoute au mal, mais il n'en convient jamais. Ainsi je crois qu'on perd toujours sa réputation par sa faute. »

Et certes, ni Mme Récamier, ni Mathieu de Montmorency ne perdirent la leur. Nul ne mit en doute la sincérité de la respectueuse affection dont Mathieu faisait montre. Il n'en est pas moins frappant que dans ses lettres à Juliette, Mathieu qui parle de toute sa famille ne fait à sa femme que de très brèves et très rares allusions. On dirait qu'il n'a pas de vie conjugale. Dans ces conditions, il peut sembler difficile que l'intimité s'établît jamais entre Mme Récmaier et Mme de Montmorency. Ce fut pourtant ce qui arriva, après la mort de Mathieu. Nous avons retrouvé près de cinquante lettres que, de 1826 à 1844, sa veuve écrivit à Mme Récamier (1). En femme inconsolable, elle y prend l'amie de son mari pour confidente de sa douleur, elle le pleure avec elle. Mieux encore : elle lui fit un jour présent (dans quel dessein? c'est ce qui se laisse peut-être deviner) des lettres qu'il lui écrivait. Et le fait est qu'elles sont fort tendres.

*
* *

Mme de Montmorency était née en 1774. Par amour pour son nom, sa mère, la duchesse de Luynes, fille du maréchal de Luxembourg et sœur du vicomte de Laval, décida de la marier dans sa famille et le fils de son frère, le vicomte Mathieu de Montmorency, fut choisi. Très jeune encore,

(1) Nous avons retrouvé ces lettres dans les fonds de papiers laissés par Mme Récamier à sa mère Mme Lenormant, notre arrière-grand'mère.

Mathieu était comme beaucoup de jeunes gentilshommes de son temps. Rien ne pouvait faire présager les sentiments religieux qui devaient plus tard le rendre presque célèbre. Il avait fait la campagne d'Amérique, en était revenu féru des idées nouvelles et consacrait alors tous ses soins à la femme de son cousin Guy de Laval. Il n'en conduisit pas moins à l'autel Mlle de Luynes encore enfant, puis la nouvelle mariée rentra dans son couvent.

« Les années cependant, dit Mme de Boigne, amenèrent le moment où il fut convenable de réunir les époux. » Mathieu n'en eut pas plus de scrupule à négliger sa jeune femme. Mme de Laval qui venait de devenir veuve l'absorbait entièrement. Plus exaltée encore que lui pour les idées de réforme, elle dirigeait sa conduite politique aux États généraux qui venaient de se réunir. Elle l'applaudissait quand, à la nuit du 4 Août, il votait la suppression des privilèges, quand il prenait la parole pour proclamer les Droits de l'homme, pour demander que des honneurs fussent rendus à la mémoire de Rousseau. Son destin voulut qu'elle prît froid le jour de la fête de la Fédération au Champ-de-Mars, où elle était allée travailler en grande toilette et en souliers de satin. Elle mourut brusquement, et Mathieu, après une crise de désespoir, faisait la connaissance de Mme de Staël, l'aimait et en était aimé.

Pendant la Terreur, laissant auprès de la duchesse de Luynes sa jeune femme enceinte, Mathieu émigra en Suisse, pour y retrouver Mme de Staël. Il comptait sans la crise qui devait bouleverser sa vie et en faire un autre homme. A la nouvelle que son frère, l'abbé de Laval, était guillotiné, que sa femme, sa belle-mère et sa mère étaient arrêtées, le remords le prend, il abjure toutes ses erreurs et décide de renoncer à sa vie passée. Faisant pénitence et multipliant les austérités, en quelques mois, il était devenu le doux Mathieu « pieux comme il était blond » qu'il devait rester toute sa vie.

A la vérité, cela ne l'empêcha pas de demeurer auprès de Mme de Staël. Ce singulier gentilhomme, si vite passé du libertinage à une dévotion sincère et profonde, avait gardé de sa jeunesse et garda toute sa vie le goût de la société des femmes. Il aimait être leur directeur de conscience. Et le voici qui fait l'apprentissage, auprès de Mme de Staël, de ce rôle de sermonneur qu'il tiendra

plus de vingt ans auprès de Mme Récamier. Il l'aime toujours, mais d'un amour nouveau : il brûle de la ramener à Dieu, et, pour mieux agir sur elle, de convertir d'abord sa cousine Mme Necker de Saussure. Vains efforts : la conversion n'était pas du goût de Mme de Staël. Mme de Laval, la mère de Mathieu, qui, libérée, venait à son tour de se réfugier en Suisse, devait lui disputer M. de Narbonne avec qui elle avait une très ancienne liaison. Et déjà Benjamin Constant l'avait rencontrée.

Quelle figure devait faire le dévot Mathieu au milieu de ces intrigues d'amour? Il en souffrait, protestait, multipliait les remontrances ; il ne devait pas être dépaysé. Lui-même les avait assez longtemps connues pour ne pas s'en étonner. En fait, la Suisse restait sa vraie patrie. Malgré sa conversion, il ne paraissait pas se soucier, beaucoup plus qu'il n'avait fait auparavant, de sa jeune femme.

En 1796, pourtant, quand il rentre en France pour la première fois, il va la retrouver et, avec elle, sa fille née pendant la Terreur. Il espérait pouvoir réparer ses torts, faire oublier ses erreurs d'autrefois. Par malheur, sa femme elle aussi avait réfléchi. Mais laissons parler Mme de Boigne, qui nous a laissé de leur réunion un récit un peu méchant peut-être, mais non pas, à tout prendre, invraisemblable :

Dans le long séjour qu'elle avait fait en prison pendant la Terreur, Hortense s'était passionnément attachée à une femme de chambre qu'elle y avait menée ou trouvée, et vivait exclusivement avec elle, livrée à toutes les petites pratiques de la religion à laquelle seule elle pliait un caractère de fer. Sa fille tenait peu de place dans sa vie, ses parents moins encore, son mari point du tout...

Reconnaissant ses torts envers elle et désirant trouver dans des affections légitimes une nourriture précieuse à un cœur trop tendre, Mathieu de Montmorency supporta avec une patience admirable les procédés dont il fut accablé et chercha à ramener sa femme à plus de douceur. Mais... sa femme lui déclara qu'étant en prison pendant la Terreur, elle avait fait vœu de célibat pour sauver sa tête et celle de ses parents. Mathieu se soumit ; il n'eut d'autre ressource que de suivre son exemple. Nous l'avons vu, pendant vingt ans, traité par sa femme avec un dédain poussé à tel point que, par exemple, lorsqu'elle dînait hors de chez elle, elle ne le prévenait pas, et il rentrait pour se mettre à table sans trouver le dîner qu'elle défendait à ses gens d'apprêter... Elle joignait la désobligeance des

formes à la dureté du fond et il fallait l'inépuisable patience de Mathieu pour le supporter...

C'est une singulière personne, ajoutait Mme de Boigne. Elle ne manque pas d'une espèce d'esprit, raconte assez drôlement et compte merveilleusement ses écus. Elle prétend être née avec les dispositions les plus mondaines, les goûts les plus vifs à la dissipation et avoir été obligée d'étrangler ses passions, faute de pouvoir les conduire.

Veut-on un autre portrait? Mme Cazenove d'Arlens, qui connut le ménage Montmorency au moment du Consulat, n'est pas plus indulgente :

Mme Hortense n'est pas belle, sa voix est aigre, elle parle sans douceur... Elle n'est point froide, point indifférente au monde. Elle n'a ni grâce, ni douceur, très peu de tact et d'esprit. Elle fait la sémillante et la petite maîtresse ; elle se moque, elle est personnelle, froide pour sa fille, vive sur des bals et les ridicules ; rien ne donne l'idée d'une femme dévote. C'est un hymen mal assorti... Mathieu, avec sa grâce ordinaire, fit l'impossible pour lui faire articuler quelques mots de souvenirs sur Mme de Montolieu et quelque chose d'obligeant sur l'asile que son mari avait reçu en Suisse. « Comment se porte-t-elle », demanda-t-elle froidement. Puis une garniture de robe l'occupe à nouveau.

Comprend-on maintenant qu'avec sa tendresse naturelle, Mathieu de Montmorency ait recherché l'amitié de Mme Récamier? Il trouvait auprès d'elle la revanche de son mariage manqué. Et qui donc eût pu lui accorder de plus délicates consolations que cette jeune femme dont la destinée, après tout, n'était pas si différente de la sienne? En imaginant leurs entretiens, on pense moins à ce qu'ils se dirent qu'à tout ce qu'ils se turent. Ils étaient l'un et l'autre assez perspicaces pour s'entendre à demi-mot. La voilà bien, la raison profonde pourquoi dans ses lettres à Mme Récamier, Mathieu parle si peu de sa femme : il savait qu'il y a des souffrances qu'un cœur noble jamais ne dévoilera tout entières.

Il devait pourtant se réconcilier un jour avec sa femme, et ce fut, au dire de Mme de Boigne, après plus de vingt ans de ménage, une nouvelle lune de miel.

« La faveur de Mathieu sous la Restauration, écrit-elle dans ses *Mémoires*, commença à rapprocher Mme Mathieu

de son mari. Elle ne lui refusa plus à dîner et quelques fois lui prêta ses chevaux. » Avec le caractère de Mme de Montmorency, on peut douter que c'eût été assez pour l'amener à pardonner à son mari. Mais voici qu'au mois d'août 1819 mourait à Naples, âgé de vingt-trois ans, Henri de Montmorency, le fils unique d'Adrien. « La branche des Montmorency-Laval, écrit Mme de Boigne, se trouva sans héritier. L'âge de la duchesse de Laval ne laissant pas d'espoir de le remplacer, le conseil de famille eut recours au ménage Mathieu... »

On est tenté de sourire ; et Mme de Boigne la première, qui avait de l'esprit, ne s'en priva pas. Elle ne s'en tint pas à ce premier mouvement et fit bien. Écoutons-la : elle est encore, malgré sa malice, le meilleur témoin, Mathieu excepté, que nous ayons de cette curieuse histoire : « J'ai lu la correspondance conjugale qui s'établit à ce sujet et je suis forcée de convenir que les lettres de Mathieu sont si tendres d'affection, si gracieuses de galanterie, si chastes d'expressions que, malgré mon idée préconçue de moquerie, je les ai lues avec un véritable intérêt. Elles persuadèrent Mme Mathieu. Les époux dépêchèrent un courrier à Rome pour être relevés des vœux qui les séparaient et son retour fut attendu avec une impatience un peu exagérée. Au moment même, Mme Mathieu fut prise d'une passion immodérée pour son mari. Elle n'existait plus qu'en sa présence. C'était un véritable roman. Et la figure de cette héroïne de quarante-cinq ans, laide, mal tournée et surtout vulgaire à l'excès, achevait le ridicule de cette bouffonne lune de miel que Mathieu supportait avec sa résignation accoutumée... On a dit que les empressements de Mme Mathieu avaient abrégé la vie de son époux. Quoi qu'il en soit, elle a été pendant quelques mois parfaitement heureuse de son amour, de l'importance de sa situation, du ministère et du titre de duchesse... »

Nous possédons cette correspondance de Mathieu à sa femme. Le 2 septembre, c'est-à-dire immédiatement après leur deuil (il avait appris le 26 août la mort de son neveu), il lui fait part de sa tristesse : « Je n'ai pas voulu et je ne veux pas encore, chère Hortense, vous attrister trop du noir profond que j'ai au fond de l'âme. Ce n'est pas une douleur vive et j'ai cherché au contraire à me distraire par l'occupation de la douleur plus vive des autres. Je ne peux

pas encore débrouiller tout ce qui se passe en moi. Mais c'est voisin du découragement. Je vous remercie toujours des quelques mouvements aimables par lesquels vous m'avez montré que vous deviniez et partagiez ma sensibilité et ma reconnaissance... »

En vérité, n'y a-t-il pas dans ces derniers mots une humilité émouvante? Cet accent en dit plus que de longs récits sur le désaccord du ménage et sur la délicatesse de cœur de Mathieu. Le lendemain, il reçoit de sa femme une réponse qui lui fait espérer une douceur inaccoutumée. Aussitôt, il entame la négociation. Toute l'histoire intime du ménage est dans cette lettre capitale :

Paris, vendredi, 3 septembre,

Je veux répondre à votre lettre de ce matin qui m'a vivement ému et préoccupé. Je vous remercie d'abord comme je l'ai déjà fait pour Élisa [la vicomtesse de la Rochefoucault] des sentiments que vous m'exprimez. Je l'avais deviné et prévenu par ma reconnaissance. Ma première lettre vous l'a prouvé. Ne prononcez jamais le mot de détester, je m'en choquerais ; il ne peut jamais convenir entre nous. Mais je vous avouerai que j'ai quelquefois eu à vaincre des mouvements pénibles que cette dernière perte a rappelés. Pour parler avec une franchise amicale, privilège de deux époux chrétiens qui ne craignent pas de revenir sur leur vie passée, je crois que tous les deux, nous avons eu tort pour notre intimité, pour notre propre bonheur. Je donnerais positivement le conseil contraire à des jeunes gens qui m'en demanderaient. Je vous ai toujours rendu la justice de croire que vous ne refuseriez rien à l'idée du devoir. Mais un peu blessé, parce que le malheureux amour-propre humain se mêle partout, de ce que ce serait le devoir seul et non l'attrait et le sentiment qui accorderait, je n'ai pas voulu exiger. J'ai pensé que quoique revenu avec l'intention la plus sincère d'être le meilleur époux et de vivre dans la plus grande intimité, j'avais mérité par mes torts passés d'être privé de ce bonheur. La religion qui fait du bien partout m'a adouci le sacrifice, elle nous réunissait au moins dans les exercices de piété ; et sans elle j'aurais été exposé à des torts très graves. Élisa consolait de bien des choses.

J'ai espéré qu'elle aurait des enfants qui, sans porter notre nom, auraient pour ma vieillesse un vif et profond intérêt. A la Restauration, qui ramenait devant nos yeux une noble perspective, je me suis senti repris de regrets personnels. Je m'en suis distrait en reversant

mon intérêt de ce genre sur ce pauvre Henri à qui je désirais vivement voir faire un bon mariage. Dieu en a décidé autrement. J'adore sa volonté suprême et impénétrable. Mais l'on fait sur soi-même un retour pénible. Je me sens quelquefois comme responsable envers mes ancêtres et leur demandant pardon, ainsi qu'à mon pauvre grand-père, de ce que je n'ai pas agi tout simplement, avec la bonhomie antique, et suivant les anciennes mœurs, c'est-à-dire celles des chrétiens les plus fidèles à leurs devoirs religieux et des plus généreux chevaliers français. Il faut nous avouer que tout récemment la pensée m'est venue de tenter la réparation du temps perdu et de célébrer réellement un trente et unième anniversaire de notre mariage. Je ne suis pas arrêté sur l'idée du discours ou de l'étonnement général, mais j'ai dû me défier d'un mouvement d'ambition ou moins bon encore : j'ai voulu me consulter devant le bon Dieu auquel nous devons tout rapporter. Avec la différence des époques, il y aurait presque du Sara et Abraham dans notre affaire : mais ces enfants tardifs ont souvent été des enfants de bénédiction. Je veux surtout savoir qu'il n'y aurait pas d'inconvénient grave pour votre santé que rien au monde ne me ferait compromettre pour un intérêt personnel.

Voilà, chère amie, une véritable confession, que j'ai cru devoir vous faire en réponse à votre lettre. Elle vous fera peut-être une peur affreuse. Mais rassurez-vous encore. Croyez à ma crainte de vous affliger. Je vous l'ai peut-être assez prouvé. Je pensais en souriant que ce serait un bel exemple à donner à Madame. J'aurais peur encore qu'elle ne le suivît pas. Voilà que je suis tenté de rire de moi-même. Je vous embrasse de tout mon cœur...

On ne saurait se tirer avec meilleure grâce d'une situation délicate. Qui s'étonnera que les premiers sourires de Mme de Boigne n'aient pas résisté à l'expression aussi vraie d'une tendresse profonde et grave?

De son côté, Mme de Montmorency formait les mêmes vœux. Nous ne savons au juste ce qu'elle lui écrivit, mais la lettre suivante de Mathieu, datée du 5 septembre, exprime toute sa joie de la réconciliation qu'il avait si longtemps attendue.

Je suis singulièrement frappé et touché jusqu'au fond de l'âme, chère Hortense, de la profonde sympathie qui s'est trouvée dans nos sentiments, de sorte que deux fois nos lettres se sont croisées pour nous dire des choses analogues. Cette pensée est fort douce au milieu

de tous les malheurs et je serai reconnaissant toute ma vie de l'idée que vous m'avez exprimée aussi avant d'avoir reçu ma lettre. Ce que vous éprouvez d'extraordinaire, l'espèce de changement qui s'est fait en vous, me sembleraient une indication assez forte des voies de la Providence. Je vous répète encore que ce que vous me dites de sensible ne sortira jamais de mon cœur ni de ma mémoire, quel que soit le parti que nous prenions. Vous savez déjà vers lequel mon penchant m'entraînerait, mais je sais avec vous qu'il faut consulter le bon Dieu.

Le 8, nouvelle lettre de Mathieu : il s'est ouvert de son projet à un ami, ou peut-être à son directeur, et il rapporte son entretien à sa femme :

Oui, je [vous] serais toujours reconnaissant quelque parti que je prisse. Cependant je ne veux guère vous laisser de doute sur celui auquel mon attrait m'entraîne et dans lequel je puis dire que tout me confirme jusqu'à présent : mes réflexions, mes prières et une conversation que j'aie eue hier soir même avec M. de L... Elle a été fort expansive ; il a été fort consolé de ce que je lui ai dit sur vous avec une grande sincérité, a approuvé, on peut le dire, ma résolution, a confirmé ce que je vous ai dit sur l'exemple des premiers chrétiens, que celui de saint Louis et de beaucoup de saints personnages a continué ; il m'a autorisé enfin à vous dire que rien ne lui paraissait plus dans l'ordre et devait moins faire renoncer aux bonnes habitudes qui vous sont avec raison précieuses. Comme j'aime à remarquer toutes les petites circonstances d'une sympathie que je regarde comme providentielle ! Élisa m'a dit que vous aviez l'aimable pensée de passer avec moi la Saint-Mathieu, et moi de mon côté cette époque s'était présentée à moi comme la meilleure fête que je puisse avoir...

Mme de Montmorency répondit en lui demandant d'écrire à l'occasion de sa fête une prière à saint Mathieu. Le 19, soit deux jours avant cette fête et leur réunion, en s'excusant de ne lui en adresser qu'un brouillon, son mari trouvait encore une occasion de lui marquer sa tendresse. « Je joins à ma lettre, écrit-il, la prière que vous m'avez demandée, que j'ai faite presque tout entière au Val dans une matinée d'études que j'y ai passée. Pardonnez-moi de vous envoyer le brouillon. Vous la copierez bien mieux avec votre jolie écriture fine. »

Nous avons retrouvé les deux copies de cette prière, le brouillon de la main de Mathieu, tel qu'il l'envoya à sa

femme, et la copie qu'en fit Mme de Montmorency sur un petit cahier qu'elle remit plus tard à Mme Récamier en même temps que les lettres de son mari. Il est assez curieux qu'elle ait éprouvé le besoin d'en modifier le texte sur quelques points. On nous excusera de noter ces variantes, qui sont significatives : enfin amoureuse, Mme de Montmorency tient à y rendre justice au mari qu'elle avait si longtemps tenu en quarantaine :

O mon saint Patron (*variante :* ô saint patron de celui que je n'ai pas toujours assez apprécié), permettez-moi de vous implorer d'une manière spéciale à cette époque de votre fête qui, par un singulier enchaînement de circonstances, devient une époque mémorable de ma vie. Voies incompréhensibles de notre Dieu qui tient en sa puissance le bien et le mal, qui abat et relève, réprouve et récompense ; toujours plus miséricordieux encore que juste ; d'un malheur accablant pour des parents, pour des amis que nous ne cesserons de plaindre et que lui seul peut consoler, d'un malheur qui nous atteint nous-mêmes, il en fait sortir comme par miracle une idée de réunion qui peut paraître bizarre au monde, mais qui nous semble aussi douce que légitime, un renouvellement de tendresse et d'intimité d'où peut résulter une grande et imprévue consolation pour l'avenir de nos vieux jours.

Grand saint, veuillez porter aux pieds du trône de notre Dieu nos premières actions de grâces, notre entière soumission à sa sainte volonté, notre désir sincère de ne l'offenser jamais et de lui obéir toujours ; qu'il daigne exaucer toutes les prières inspirées par une foi vive à ma fidèle compagne (*variante :* qu'il daigne exaucer les prières que nous avons osé lui adresser en nous abandonnant à sa miséricorde avec amour et confiance), qu'il daigne récompenser son courage et son dévouement.

Qu'il daigne nous accorder quelques joies semblables à celles des Abraham, des Tobie, des Zacharie, de tous ces saints personnages de l'ancienne et de la nouvelle loi qui obtinrent la naissance tardive d'enfants de prédilection.

Que celui que sollicitent nos vœux ardents mais résignés soit un chrétien fidèle, un vrai chevalier français plus digne que moi (*variante :* plus digne que nous) de conserver intact pendant toute sa vie le pieux héritage de ses ancêtres, plus capable surtout d'imiter votre parfaite fidélité à répondre à la grâce, ô saint apôtre, vous que notre divin maître appela au milieu du tumulte des affaires, de cette voix puissante à laquelle rien ne résiste, et qui sur-le-champ quitta tout pour le suivre, obtenez-nous de ce bon Sauveur et de sa Sainte

Mère, notre protectrice, que même les sentiments les plus purs, les rapports les plus légitimes ne nous détournent jamais du premier de tous les devoirs et de tous les services, mais que, dans le bonheur comme dans le malheur, nous rapportions tout à notre propre sanctification et à la plus grande gloire de Dieu !

Deux jours après, le 21 septembre, fête de saint Mathieu, avait lieu à Dampierre, où se trouvait Hortense, la réunion tant souhaitée. Le lendemain, Mathieu est appelé à Paris pour son service auprès de Madame. Si brève que soit son absence, c'est pour lui l'occasion d'une nouvelle lettre, la première depuis son retour en grâce :

Paris, ce 22 septembre.

Vous n'aviez pas besoin, chère amie, de me demander instamment de vous écrire quelques mots par la diligence. Je suis trop naturellement porté à vous exprimer mes tendres et bien vrais sentiments, le prix que j'attache aux vôtres et combien j'ai été touché de ceux que vous m'avez montrés. Je peux dire aussi comme vous qu'il se passe en moi quelque chose de fort extraordinaire : je me surprends sans cesse dans des pensées qui prennent la même direction, peut-être même avec plus de tenacité qu'il n'en faudrait pour conserver un grand calme : et je m'aperçois ce soir en particulier de la facilité avec laquelle on prend de douces habitudes, comme celles de nos causeries intimes. Vous serez donc, en toutes manières et dans tous les cas, attendue demain avec une tendre impatience. Je ne veux pas croire qu'il y ait rien là de trop ni de dangereux pour nos bonnes habitudes et saintes résolutions. Le divin Maître que nous voulons servir avec zèle et servir ensemble nous fait lui-même la loi de nous aimer bien tendrement, je ne la trouve pas pénible à exécuter...

De son côté, Mme de Montmorency est transformée. Mais voici une nuance intéressante : follement amoureuse de son mari, mais point indifférente pour autant à l'opinion du monde, elle s'applique à cacher le secret de son cœur aux regards étrangers, elle s'efforce de ne point lui témoigner en public plus d'égards qu'avant leur réconciliation. Et la lettre qu'elle lui écrit le 9 octobre, à l'occasion d'une nouvelle absence (c'est la seule lettre à son mari que nous ayons d'elle), donne à penser que Mme de Boigne et Mme Cazenove d'Arlens ne l'avaient pas calomniée.

Dampierre, ce samedi, 9 octobre.

Première lettre depuis la Saint-Mathieu :

Cher et indulgent ami, vous n'avez pas trouvé mauvais, j'espère, qu'hier, lorsque vous avez quitté le salon, mes manières aient été aussi froides pour vous que par le passé ; j'ai bien joui en silence du changement des vôtres ; mais pour suivre notre système caché et de peur que mon visage n'instruisît les spectateurs, j'ai conservé mon ancien maintien et suis restée avec un calme apparent occupée de ma tapisserie.

C'est demain la diligence et je ne voudrais pas la laisser partir sans écrire quelques mots : ils seraient bien tendres, si je vous exprimais naïvement tout ce que je sens ; il faut à présent que je sois en garde contre un cœur qui a dû longtemps tenir en suspens ses facultés d'aimer, mais qui maintenant, malgré ses années, les retrouve peut-être trop vivement...

A quoi Mathieu répond le lendemain, tout heureux, malgré son âge, de ces cachotteries d'amoureux : « J'ai très bien compris votre manière discrète dans nos adieux : c'est une manière mystérieuse qui ne nous empêchera pas de nous bien aimer. »

Le plus piquant, c'est que Mathieu n'en oublie pas pour cela son rôle de conseiller auprès de Mme Récamier. Bien mieux, il est jaloux, jaloux de Chateaubriand qu'il trouve trop assidu auprès d'elle, à son gré. A cette même date du 10 octobre, où il répondait si tendrement aux protestations d'amour de sa femme, c'est une querelle, et assez vive, qu'il fait à Mme Récamier :

J'envoie savoir de vos nouvelles, puisque votre femme de chambre est venue me dire que vous étiez malade, et que votre santé ne cessera jamais de m'intéresser. Aussi vous trouverez bon que je ne profite pas, au moins aujourd'hui, de la permission que vous avez bien voulu me faire donner de revenir vous voir. Je ne puis m'accoutumer à ce qu'après deux jours d'absence, quand je viens avec un intérêt très franc et bien sincère, pour la deuxième fois de la journée, savoir de vos nouvelles, vous me fassiez fermer votre porte et faire un vrai conte par votre femme de chambre pour être plus à votre aise dans votre tête-à-tête avec M. de Chateaubriand, que vous désirez si vivement me faire rencontrer naturellement chez vous.

Tout cela entre bien peu dans ma manière de concevoir l'amitié intime et dévouée. C'est elle, je l'espère, qui est surtout blessée chez moi — l'amour-propre pourrait avoir sa part, malgré moi-même et à ma propre honte, quoique je désavoue un motif aussi peu désintéressé. Mais je crois permis à mon amitié de ne pas vouloir être dupe ni nous ennuyer de ses vaines représentations. Je ne sais si je puis souhaiter, si je souhaite même vraiment que ce sentiment mobile et passager auquel vous êtes prête à tout sacrifier, vous empêchera de regretter ce qui était bien vrai, bien profond, bien durable : mais moi je ne dissimule pas mes sincères regrets, ni la peine réelle avec laquelle je renonce à de douces illusions. — Adieu...

Voilà un ton auquel Mathieu ne nous avait pas habitués. On devine que pour un rien ce cœur trop tendre serait près de mentir à sa réputation de douceur. Mais y a-t-il rien qui jette une plus vive lumière sur le caractère de Mathieu que cette rare coïncidence? Le même jour qu'il écrit à sa femme une lettre d'amour, il fait à Mme Récamier une scène de jalousie. Voilà qui en dit long sur les exigences de cette âme affectueuse, sensible à des charmes divers et qui désire d'être aimée avec la tendresse qu'elle sent en elle.

EMMANUEL BEAU DE LOMÉNIE.

(A suivre.)

Le désordre du monde et la Société des Nations

Pour envisager avec sérieux le règlement des questions dont dépend aujourd'hui la paix en Europe, il convient de ne pas recourir seulement aux méthodes dont la critique classique se sert presque exclusivement encore pour formuler ses jugements et ses prévisions sur les grands problèmes qui intéressent les deux mondes. Il faut encore tenir compte en cette matière d'un ordre d'éléments qui prend de jour en jour une importance plus marquée dans le cours des choses. Nous voulons parler de cette accélération singulière qu'on relève dans la succession des phénomènes qui constituent la période historique que nous vivons, et où l'on sent tressaillir l'enfantement hâtif de nos lendemains. Il était presque inévitable, en effet, que la diffusion de plus en plus rapide, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, de certaines applications industrielles des sciences imprimât au mouvement général des faits et des idées, c'est-à-dire à l'histoire en marche, une allure que les générations antérieures ne leur connaissaient pas. La vapeur, l'électricité, le foisonnement des modes de propagande par la presse, par la parole, par le graphique ont répandu aux quatre points cardinaux mille principes subversifs pour la plupart, et presque tous officiellement patentés. Des couches profondes d'humanité à moitié engourdies jusqu'ici ont été brusquement réveil-

lées par des cataclysmes. La trame des groupements révolutionnaires, d'une part, celle des coalitions conservatrices, de l'autre, ne se sont jamais étendues sur d'aussi vastes rayons, servies par les chefs-d'œuvre de l'usine et du laboratoire. Une école de bolchevisme installée à Samarcande vomit, chaque année, sur le monde, 3000 professeurs d'anarchie et d'émeute. Par contre, en Italie, le « fascisme » nationaliste a pu, sur un signe, mobiliser 800 000 hommes et s'emparer du pouvoir. Jamais autant de machines aspirantes ou foulantes d'idées, de besoins, de colères ne sont entrées en branle à la fois dans les cinq compartiments du globe. Le pendule éternel ne va pas plus vite : mais les échéances fatales sonnent plus tôt. C'est qu'il ne s'agit pas d'avancer sa montre ou de la retarder d'une heure. Il s'agit de reconnaître que les soixante minutes de jadis en valent à peine sept ou huit, aujourd'hui.

Cette accélération se manifeste dans les variations parfois foudroyantes qui affectent tantôt la puissance matérielle ou l'existence même des États, tantôt les doctrines qui aiguillent et animent l'opinion dominante dans ces États et, par conséquent, leur politique.

Plus que naguère, et nous entendons par là une époque toute récente, il faut avoir devant les yeux cette loi d'accélération pour apprécier sainement une situation donnée, notamment la situation des pays qu'intéresse au titre actif ou passif, et parfois aux deux, l'application du traité de Versailles. Sans rappeler le cours précipité des bouleversements qui ont atteint dans leur structure et dans leurs fibres vitales de grands empires comme la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, est-il rien de plus frappant que le renversement extraordinaire de la situation de l'empire ottoman passant en quelques semaines de la condition de peuple vaincu, refoulé sur un autre continent, dans les limites étroites de son berceau, à celle d'État vainqueur, reprenant en Europe sa figure et son rôle cinq fois séculaires, et à la veille de s'installer, dans un murmure flatteur, parmi les vedettes de la Société des Nations? Est-il rien de plus frappant que le renversement de la situation de la Grèce qui, après avoir réalisé géographiquement, en peu de mois, les aspirations de cinq ou six générations d'Hellènes et reconstitué à peu près la Grande Grèce d'Hérodote, perd en un jour sa primauté fragile autour de la mer Égée,

avec la plupart de ses acquisitions éphémères, et se voit discréditée aux yeux des Chancelleries et ruinée pour cinquante ans? Est-il rien de plus frappant que le sort de ce roi de Grèce proscrit par une partie de son peuple, rappelé par une autre partie de son peuple, chassé de nouveau par son peuple avant que trois années fussent complètement révolues?

Est-il rien de plus frappant, dirons-nous encore, que la condition de l'Empire britannique lui-même, si l'on considère attentivement cet imposant ensemble tel qu'il se présente depuis la note du 16 septembre? A ce moment, devant la perspective d'un conflit anglo-turc, on a vu deux Dominions sur cinq faire un accueil glacial à l'appel de la métropole, deux autres, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, confinés aux antipodes, répondre avec une sympathie à laquelle leur éloignement semble ne laisser qu'un sens ironique, l'Irlande, sombre et muette, se replier dans sa nébuleuse sanglante, tandis qu'aux Indes, enfin, 70 millions de musulmans déclaraient, par l'organe de leurs porte-parole, qu'en cas de guerre entre la Grande-Bretagne et l'Islam, ils se rangeraient du côté de l'Islam...

Devant de pareils remous, devant des sursauts aussi brusques de la matière gouvernable, pour ne citer que ceux-là, et sans parler, par exemple, des surprises que réserve en Russie, en Allemagne, la réaction de masses exaspérées, comment croire avec confiance, pour scruter le présent ou l'avenir, à l'efficacité des règles puisées aux anciennes sources, ou à la sûreté d'une métrique nouvelle, encore incertaine, et qui paraît réduite pour assez longtemps aux improvisations journalières?

Cette accélération des phénomènes visibles, dont nous ne présentons qu'un tableau sommaire, ne s'offre pas seulement, nous l'avons dit, dans l'ordre matériel, mais encore dans celui des esprits. Combien de ces doctrines qui, chez les nations victorieuses de la grande guerre, ont servi à systématiser des politiques aveugles, sont décriées aujourd'hui, ou même rangées parmi les illusions ou les sophismes! Quand nous aurons cité le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, les prérogatives promises aux minorités, la théorie du désarmement, celle des mandats, la loi de huit heures, etc., nous n'aurons pas épuisé la liste.

Rien ne dit qu'une désaffection semblable ne touche

prochainement d'autres postulats du même ordre sur lesquels leurs prophètes ont prétendu échafauder, comme sur les premiers, la félicité de l'univers.

C'est que, dans la pluralité des circonstances, la spéculation tantôt machiavélique, tantôt simplement niaise, s'est heurtée à la réalité. Au choc des faits, l'utopie a volé en éclats. Qu'en est-il résulté dans le monde moral? Un scepticisme de plus en plus répandu concernant les accords internationaux des derniers modèles, un manque de foi dans la solidité des contrats qui seraient fondés sur les mêmes bases, c'est-à-dire sur des innovations de grand style, sur la prééminence des intérêts d'ordre économique, sur la tyrannie des dogmes humanitaires, sur la négation des règles et des procédés qui ont assuré, vaille que vaille, pendant d'appréciables périodes, une certaine stabilité au train des affaires et de la vie, périodes dont il reste beaucoup de contemporains et dont le souvenir n'est point aboli.

Ce scepticisme, ces déceptions réitérées, voilà d'où procède pour une large part la fièvre de cauchemar qui caractérise à un si haut degré, et dans tous les domaines, les temps que nous traversons. Le traité de Versailles, avec ses dérivés et ses corollaires, est assurément pour beaucoup dans cette attente du pire.

Est-ce à dire qu'il suffirait de le dénoncer pour tarir la source du malaise mondial? Nous ne le pensons pas. Ses formules juridiques ont incontestablement perdu la plus grande part de leur valeur. Il reste debout, cependant, comme une borne milliaire dont l'inscription s'efface, mais qui subsiste et dont la place, la forme géométrique servent à mesurer l'étape et à repérer le chemin. Grâce à lui, on sait qu'il y eut une victoire et de quel côté furent les vainqueurs. S'il a été constamment interprété contre nous dans sa lettre, grâce à la faiblesse de nos propres interprètes et au double jeu de nos partenaires, son esprit peut nous être plus secourable. D'utiles gloses peuvent s'inscrire dans les marges ou déborder sur l'ancien texte à la clarté que les événements d'Orient viennent de projeter sur la distribution des forces réelles dans le Vieux Monde et sur le déclin sans remède d'influences dont nous avons trop longtemps méconnu, dans ces derniers temps, l'infirmité spécifique et la foncière hostilité.

Mais, pour que ces combinaisons nouvelles soient à peu

près à l'abri des anciennes erreurs, il faudra tenir un compte plus sage de la vitesse de météores avec laquelle nous voyons aujourd'hui les forces morales ou matérielles se substituer les unes aux autres et se mettre à leur plan réel, sans égard pour l'optique artificielle des protocoles et des discours d'apparat.

*
* *

Il ne serait pas moins utile de pouvoir, dès maintenant, déterminer les idées directrices d'une politique qui serait conforme à la fois aux intérêts français et aux intérêts généraux de la civilisation. Cette tâche est presque irréalisable, si l'on doit tenir pour intangibles tous les postulats émis de nos jours par des hommes d'État qui se sont modestement proclamés les coryphées de la civilisation en marche.

Les quatorze points de M. Wilson sont considérés par beaucoup de théoriciens comme formulant un catéchisme supérieur de la civilisation. A leur tour, les vingt et un points de Moscou réclament dans cette voie un poste de préférence. Il est à peine besoin d'esquisser les traits incompatibles de nombre de ces principes avec les intérêts essentiels de la France : réparations, sécurité, liberté.

Ce sont là les pivots de notre politique ; ils ne peuvent être différents. Les oppositions systématiques par lesquelles on veut les ébranler pour notre plus grand préjudice, sont tirées, la plupart du temps, de tel ou tel des quatorze points de M. Wilson, c'est-à-dire du code même de la civilisation qui se déclare orthodoxe. Si nous n'avons pas l'aplomb nécessaire pour accepter le rôle d'hérétiques et pour discuter, en Sorbonne, les chimères qu'on nous impose comme règles de vie, il faut imaginer quelque sortie qui sauve du moins notre enjeu. Il faut déclarer que nous sommes dans une phase de transition, nous refuser à la construction d'un plan général sur des principes trop neufs, nous en tenir au terre à terre des réalités, mettre une voilure de fortune pour doubler les caps difficileset atte
les systèmes improvisés par des rêveurs, souvent aux acclamations de la foule, aient découvert leurs pièges et leurs vices, ou prouvé leurs possibilités. Cette preuve une fois faite, les idées directrices d'une politique où la France

et la nouvelle civilisation trouveraient leur compte se dégageront d'elles-mêmes. Elles entreront d'emblée dans le formulaire des Chancelleries, pourvu qu'il y ait encore, dans une configuration géographique consacrée sous ce nom, une Europe consciente d'elle-même, susceptible dans son ensemble de reconnaître et d'appliquer un droit public qui serait fondé sur des textes archivés et durables, alimentant une jurisprudence de bon aloi avec une procédure normale, pour une clientèle revenue tout entière au sens des hiérarchies, des transactions et des règles.

En 1871, on disait déjà : « Il n'y a plus d'Europe. » A notre profond regret, nous ne croyons pas qu'il y ait plus qu'alors une Europe au sens classique du mot. Nous ne croyons pas que les matières soumises à l'utopisme wilsonnien ou à l'autocratie de M. Lloyd George aient atteint le degré voulu de cristallisation pour servir de support à une codification générale qui justifierait le titre de « droit public européen ».

Nous répéterons ce que nous avons dit ailleurs. Devant les immenses changements amenés presque partout par la guerre, et dont la plupart ne semblent que les débuts d'évolutions plus vastes encore, comment ne pas s'inquiéter des oppositions latentes et des non-sens prodigués dans les accords auxquels ont souscrit les principales Chancelleries du globe?

Au moment où la Turquie victorieuse reparaît au cœur de la péninsule des Balkans, peut-on songer encore au maintien intégral des Capitulations? N'y a-t-il pas eu, dans le domaine des statuts civiques et de leurs mutations, dans celui de l'émigration, dans celui des plébiscites, etc., des innovations difficilement conciliables avec les données rationnelles des sytèmes précédemment en vigueur? On a vu la Russie soviétique, se mettant au ban du monde civilisé, proclamer, sur les droits de l'État, sur la propriété, sur la famille, des dogmes qui ont soulevé en Europe des protestations indignées. On voit l'Allemagne, pressée par sa crise financière, inaugurer en ce sens des essais alarmants. Mais, sans les 130 millions de Russes plongés dans leur ornière sanglante, et avec 60 millions d'Allemands, d'Autrichiens, tout près du même abîme, l'Europe est-elle toujours la même qu'aux Congrès de Paris, de Berlin, ou de la Haye?

Si nous nous tournons du côté des grands traités qui

devaient assurer la stabilité de notre continent, le terrain ne nous apparaîtra pas plus solide. Déjà le traité de Sèvres est annulé par la résurrection de la Turquie. Le traité de Saint-Germain soulève autant de doléances que de critiques. Le traité de Versailles reçoit chaque jour, depuis trois ans, une atteinte nouvelle. Le traité de Neuilly va être revisé en faveur de la Bulgarie. Quant au traité de Rapallo, il a peu de chances de figurer dans une charte européenne.

On a voulu, pour étayer les contrats entre nations, accorder une certaine prééminence aux intérêts appelés « économiques ». On s'est heurté à la difficulté d'en fixer les limites, de dire où s'arrête l'intérêt économique et où commence le politique, où cesse l'intérêt privé et où commence le national. Il n'y a pas si longtemps qu'un grand métallurgiste de chez nous déclarait avec flegme : « Nos intérêts sont si vastes qu'ils se confondent avec l'intérêt du pays. »

Qui ne voit que c'est cette confusion qui fait le péril? Mais cette difficulté n'est pas la seule.

Le bouleversement de toutes les règles admises en fait de circulation fiduciaire et de crédit avec la marée montante des assignats dépréciés et les fluctations des changes dans les régions à monnaie avariée, telles que la Russie, l'Europe centrale, l'Italie, la Grèce, la France même, dépassent le cadre des accidents monétaires notés dans les travaux des techniciens. Par leurs conséquences sociales, vie chère, grèves, chômage, arrêt d'industries, exodes de travailleurs, disette, et par leur caractère de force majeure, d'éléments pour ainsi dire déchaînés, ces catastrophes débordent sur des domaines en étroit rapport avec ce qu'on appelle le droit public.

Ceux qui légiféreront pour ces compartiments de la vie générale, avant qu'une stabilisation relative ait gagné certaines portions du chaos, devront donc, pour assez longtemps encore, s'en tenir à un prudent essai d'expédients empiriques, de palliatifs empruntés au codex de la tradition et de l'expérience. Innover pour innover ne serait qu'une entreprise stérile de pure idéologie sans action sur le cours torrentiel des choses.

*
* *

Quand on cherche un remède à cette anarchie, une barrière à ces risques et à ces menaces, on incline aujourd'hui

à les trouver à Genève, dans le palais de la Société des Nations. Après trois années d'existence et de fonctionnement, est-il permis, cependant, de dire que cette Société, qui compte pourtant dans son sein les sommités de la politique internationale, les plus hautes compétences techniques et les plus évidents bons vouloirs, ait répondu à l'idée que l'univers civilisé se faisait de son rôle? Nous croyons qu'elle ne le pouvait pas dans le passé, comme nous croyons qu'elle ne le peut pas dans l'avenir.

Rien n'est plus simple, pour se donner confiance, que d'attribuer à la Société les dénominations qui ont désigné dans l'histoire, ou qui désignent dans la vie courante les diverses formes de l'action représentative : Amphictyonie, Aréopage, Concile, Congrès, Parlement, Sénat, Corporation, Consortium, etc. Aucun de ces titres, en définitive, ne convient à la Société des Nations.

A tous les groupements que nous venons de citer préside une idée maîtresse, condition impérative de la cohésion et de la concordance des efforts : l'unité d'intérêt. Cette unité peut dériver de sources diverses : la nationalité, la langue, la religion commune, le but identique, la spécialisation uniforme, l'esprit de corps. Ces traits se retrouvent, avec leurs nuances, dans les Amphictyonies dont tous les membres appartenaient à la Grèce, étaient liés par un même culte, par des intérêts semblables, maritimes, continentaux, persophobes, etc. ; dans les conciles où les prélats sont chrétiens et catholiques, animés de la même ardeur pour leur foi ; dans les congrès dont la durée est temporaire, le programme défini, la composition limitée aux États intéressés ; dans les parlements, où tous les représentants appartiennent au même pays, parlent la même langue, sont liés par la même solidarité civique ; dans les corporations, dans les directoires, où tous les associés, attachés entre eux par la loi ou par un pacte initial, poursuivent le même objectif : la prospérité et le bon renom du métier ou le succès de l'affaire.

Cette unité de foi, de langage, d'idées morales, d'intérêts ou de sentiments, il est difficile, et nous le déplorons, de les rencontrer dans la Société des Nations. Son objet qui est, en principe, de conjurer la guerre, d'arbitrer les conflits, de coaliser tous les signataires, par l'article 10 du Covenant, contre celui de ses membres qui violerait le pacte, semble

un simple formulaire de clauses académiques. Comme ce pacte ne comporte ni sanctions, ni responsabilités effectives, beaucoup sont entrés dans le temple par décorum, et parce qu'on est mieux dedans que dehors. Mais, en souscrivant aux règles sociales, plus d'un s'est réservé le droit, mentalement, de leur appliquer son critérium national. Espérer que ce critérium saurait, à l'occasion, s'immoler sur l'autel du bien général fut une des illusions de M. Wilson. Ce sacrifice est à peu près impossible, parce que le respect de l'intérêt national fournit seul une règle sûre et met la responsabilité à couvert ; tandis que, sur la voie des sacrifices, sauf pour des transactions d'une netteté sans conteste, on ne rencontre guère que le hasard, l'équivoque et le soupçon. C'est pour cette raison que l'unanimité des votes a été jugée nécessaire pour les grandes décisions à prendre et qu'une seule voix qui se dérobe tient tout le bloc en échec.

Les titres honorifiques décernés à l'assemblée, son cérémonial, son mode d'élection, sa procédure, n'y changeront rien. Les grands courants d'opinion, les programmes nationaux, d'où procèdent ses membres, reparaissent au sein de ses conciliabules de comités ou de ses réunions plénières. Comme le lui reprochait récemment le délégué suédois, elle manque d'universalité. Les rapports presque toujours remarquables de ses techniciens s'appliqueront à des sujets d'importance secondaire ou resteront inopérants. En dehors de vœux, de remontrances ou d'approbations platoniques, son pouvoir demeure presque nul. Sous l'imposante mise en scène des délibérations et des scrutins, les politiques dominantes au dehors se retrouvent en présence et règlent, en pratique, ce qui se fera ou ne se fera pas, soit par une impulsion décisive, soit par une temporisation réfractaire à tous les stimulants, soit par ces vetos qu'on ne transgresse pas.

Et que dire des influences dont le foyer, parfois tout-puissant, est extérieur à la Ligue?

Rien ne serait plus suggestif à ce propos que de serrer d'un peu près le parallèle entre la Société des Nations et l'une des Amphictyonies qui, par sa formation et ses buts, semble se rapprocher le plus des assises de Genève.

L'Amphictyonie de Delphes, dont l'origine remonte à la préhistoire, réunissait périodiquement douze peuples grecs confédérés. Quelle que pût être son importance relative,

chaque peuple, ou chaque groupe de peuples (Locriens, Doriens), disposait de deux suffrages. L'objectif officiel était le culte d'Apollon Pythien et, par la même occasion, le règlement des affaires communes. Dès leur réunion, les délégués constituaient un conseil directeur, ainsi qu'un tribunal d'arbitrage. La session était inaugurée par un serment unanime dont l'orateur Eschine, plusieurs fois représentant d'Athènes, nous a laissé la formule : « Nous avons, écrit-il, répété la promesse par laquelle nos ancêtres s'engageaient à ne détruire aucune ville amphictyonique, à n'intercepter ses eaux potables ni dans la paix, ni dans la guerre, et, si quelque peuple violait ses prescriptions, à marcher ensemble contre lui. » Une imprécation solennelle frappait tout contrevenant, ville ou particulier, d'une sorte d'excommunication majeure.

Malheureusement, l'autorité réelle de la Ligue ne fut jamais à la hauteur de son programme. Une majorité composée de Maléens, de Dolopes, ne pouvait rien contre une minorité où se rencontrait Athènes. Comme le déclarait Démosthène, l'Amphictyonie ne pouvait être qu'un instrument ou une ombre...

Lors des guerres médiques, la plupart des confédérés qui devaient subir le premier choc de l'envahisseur asiatique se soumirent. L'assemblée qui décida de la résistance se tint à Corinthe, et non à Delphes. L'Amphictyonie mit à prix la tête du traître des Thermopyles, décerna, une fois le succès assuré, des statues, des honneurs, composa des épitaphes lapidaires, et ce fut tout. Pour avoir la force voulue, il lui fallait le soutien d'une nation forte qu'elle ne trouvait même pas toujours dans son sein. On ne le vit que trop dans le cas des Phocidiens.

Condamnés à une amende par décret amphictyonique pour avoir violé le territoire voué au culte d'Apollon, les Phocidiens répliquèrent par un nouveau pillage ; il s'ensuivit la première « guerre sacrée » qui dura dix ans. Lasse d'une lutte stérile, l'Amphictyonie fit appel au roi de Macédoine. L'intervention de Philippe fut rude pour ses voisins de Phocide, susceptibles de lui barrer quelque jour le passage. Nombre de villes furent rasées. Un tribut de 60 talents fut imposé aux vaincus.

Une fois dans la place, Philippe, aidé par son compère Eschine, ne manqua pas de se servir de l'instrument

qui s'était donné à lui. Φιλιππίζει, disait Démosthène de l'oracle. Une seconde guerre « sacrée » fut machinée contre les Locriens d'Amphissa pour quelque infraction d'ordre religieux. En réalité, le Macédonien cherchait un conflit avec Athènes qu'il battit finalement dans la plaine de Chéronée (349 av. J.-C.).

Héritier de l'influence paternelle dans les conseils amphictyoniques, Alexandre fut élu à son tour généralissime de la Confédération.

Ce fut l'asservissement de la Grèce.

Détail à noter : le remaniement qui eut lieu à cette époque dans la constitution du conseil réduisit de 24 à 15 le total des votants. Le groupement même de ces suffrages fut modifié suivant que les titulaires avaient ou non la faveur du roi de Macédoine. Les Étoliens, ses clients, furent gratifiés de cinq votes. Les Delphiens et quelques autres peuples, parmi lesquels la Béotie, disposèrent de deux suffrages. Athènes, la cité de Minerve, par contre, n'en eut plus qu'un.

Des disproportions assez semblables se rencontrent dans la Société des Nations. La Suisse, avec 3 millions d'âmes, a une voix, comme la Chine avec 380 millions. La France, avec son immense empire colonial où se donnent rendez-vous le sultan du Maroc, l'empereur d'Annam, le roi du Cambodge, le bey de Tunis, ne dispose que d'une voix, comme les petits États à intérêts limités, le Danemark, la Norvège. En revanche, l'Angleterre, grâce à ses dominions qui ne représentent guère qu'une population blanche d'une vingtaine de millions d'âmes (1), peut disposer de sept à huit voix dans les scrutins de Genève. C'est-à-dire que 55 millions de Britanniques ont presque huit fois plus de votes que 40 millions de Français (2).

Or, on a vu combien, dans l'Amphictyonie de Delphes, le jeu des suffrages égaux ou inégaux avait laissé libre carrière, durant les assemblées, aux intrigues du dedans et du dehors. Dans la Société des Nations, le suffrage inégal superposé à la diversité des races, des religions, des langues, des intérêts, des morales, des affinités, peut-il davantage

(1) En y comprenant l'Irlande.

(2) Même disposition dans le sein de la Commission des réparations, où la France a une voix sur cinq, alors que les intérêts français représentent 52 pour 100 des matières traitées par la Commission.

assurer l'harmonie et la concorde envisagées par les créateurs de ce grand organisme de conciliation et de paix? L'élection des membres *non permanents* du conseil, lors de la dernière séance plénière de la Société, en marquant un échec pour la Petite Entente, a donné plus d'un témoignage de ces compétitions et de ces mécomptes. Ni les intrigues des satrapes, ni l'art des sophistes ne doivent nécessairement venir se briser au seuil du palais de Genève. Plus d'une capitale non affiliée y a ses postes d'écoute, comme la capitale de Philippe en avait à Delphes, et la pression de la phalange macédonienne n'est pas sans rapport avec celle de la cavalerie de Saint-George.

En somme, l'administration du district de la Sarre, la ratification du mandat britannique sur la Palestine, un vœu pour le désarmement général, l'approbation de l'emprunt garanti destiné au redressement économique de l'Autriche, une discrète allusion aux Réparations, voilà à peu près tous les bienfaits qui peuvent s'inscrire, pour cette session, à l'actif de la Société. Nous craignons qu'il n'y ait pas encore là les signes authentiques d'un magistère en mesure de rallier sous la même houlette et de réconcilier les frères trop souvent ennemis qui sont ou se diront ses clients.

Le fait qu'on adopte assez bénévolement la perspective de lui voir confier la garde de la liberté des Détroits est interprété, à tort selon nous, comme un témoignage de son autorité supernationale. Il s'agit plutôt, si le projet se réalise, d'une dangereuse expérience sur laquelle l'Angleterre a battu en retraite, comme sur un pis-aller, ne pouvant ostensiblement conserver cette garde pour elle-même. Elle pense bien que, dans cet organisme de surveillance collective, elle aura la partie belle, par le nombre de ses suffrages, par sa clientèle, par son poids spécifique, pour se maintenir au premier plan : ce sera l'oracle inspiré par Philippe.

Plus grave, en ce qui nous touche, serait l'admission de l'Allemagne dans la Société, avant le terme des réalisations prévues au traité de Versailles. Postée en face de nous, forte de ses soutiens, découverts ou occultes, elle ne tarderait pas à exploiter contre nous tous ses droits d'associée et à battre en brèche tout d'abord nos garanties dans la vallée du Rhin, y compris l'occupation militaire. La Rhénanie redeviendrait ce qu'elle était en 1914 : une formidable machine de guerre braquée contre nous.

Toutes ces possibilités préoccupent plus d'un milieu politique. Notons, dans le Nord, un fait récent qui ne semble pas avoir été suffisamment commenté. L'un après l'autre, les pays scandinaves ont reçu la visite de la reine de Hollande, accompagnée de son ministre des Affaires étrangères. A Stockholm, dans l'entrevue de la reine Wilhelmine avec le roi Gustave, des paroles ont été échangées qui supposent la recherche d'une sorte de Petite Entente septentrionale, pléiade nouvelle dans la Société des Nations. Le souverain a parlé d'un « mutuel appui ». La reine a recommandé une « fructueuse collaboration... ».

Comment ne pas voir dans ce dialogue significatif la base d'une réassurance contre des mécomptes?

Enfin, dans la réunion de l'Association de droit international, tenue à Grenoble, au mois d'août, un rapport remarqué a préconisé la création d'une ligue beaucoup plus étendue dont la Société des Nations et l'Union panaméricaine feraient partie. L'assemblée actuelle de Genève n'y serait plus qu'un organisme de second ordre.

A ce degré d'universalité, on ne distingue plus guère qu'une espèce de communion extatique dans le vague des formules de millénium, un « nirvâna » général où s'endormiraient, officiellement du moins, dans la béatitude d'un encensement réciproque, la conscience des nations et leur souci de l'avenir. L'union élargie sans limites devient une addition sans portée, où chaque adhérent n'est plus qu'un simple numéro. Dilué à l'infini, le meilleur programme ne peut ressembler qu'à de l'eau claire. Ce n'est pas avec ce régime qu'on changera en âge d'or l'âge de fer où nous vivons.

Paul Le Faivre,
Ministre plénipotentiaire.

L'Empire du Monde (1)

A Bardaï.

I

La machine à écrire cessa de clapoter et le bruit s'éteignit des longues pattes grêles qui se dépêchent, ces pattes d'insecte de métal emprisonnées dans la mécanique par l'industrie des hommes. Le caporal Menoge demeura, dans l'attente de la dictée, les doigts dressés, le regard sollicité par les moucherons dansant dans un rais de soleil, poussière frénétique sur le jour qu'encadrait la fenêtre. Par là s'entrevoyait une bande de terre caillouteuse, une sorte de chemin de ronde bordant de son talus un ciel engrisaillé de soir. Le soleil déclinait en faisant une agate translucide, avec des coulées d'or fauve.

— On n'y voit plus ! grommela Berthier.

— J'allume, mon capitaine?...

Menoge tourna sa face mafflue, une bonne face, malgré la mâchoire lourde, une bonne face, à cause du regard de caniche sous des sourcils en broussaille.

— Inutile, c'est fini, un résumé seulement. Écrivez, Menoge... Comme titre : le Rezzou d'Arabou Madigué... Soulignez, vous y êtes?... Bien ! un alinéa... Le Rezzou d'Arabou Madigué... virgule... après l'échec que nous lui avons infligé grâce aux renseignements

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1922.

reçus par T. S. F. de Blima, vient de regagner... de regagner son campement. Point... La sévère leçon qu'il a reçue donne à penser et ceci m'est confirmé... confirmé par les renseignements des agents indigènes, que les Toubbous de l'Ouro vont se tenir tranquilles pendant un certain temps. A signaler toutefois que Birkadji-Toumo se trouve en butte — deux *t*, hein, Menoge !... — en butte aux intrigues de son second Koussebehi. Celui-ci cherche à profiter de sa défaite pour le supplanter...

Berthier s'était levé, abandonnant sur la table les papiers qu'il feuilletait tantôt. Par-dessus l'épaule de Ménoge, il dicta quelques mots :

— Il ne serait donc pas impossible que Koussebehi prît l'initiative de former un autre rezzou...

Puis il arpenta la pièce exiguë, au plafond si bas que l'officier, encore qu'il fût de taille moyenne, aurait pu le toucher en levant le bras. Une fraîcheur relative y régnait pourtant, sensible par contraste dès qu'on s'approchait de la fenêtre, où s'immobilisaient, toujours dans le même envol tourbillonnant des moucherons, le ciel d'améthyste et la montagne fauve. La machine à écrire tut son bruit de pluie clapotante. On n'entendait que la marche feutrée de Berthier qui allait et venait, le front bas, supputant :

— Attendez, Menoge, n'écrivez pas... Promettre un contre-rezzou, c'est s'engager... Mettez ceci, tenez : — Je crois qu'il serait utile... vous y êtes? — Je crois qu'il serait utile de former un contre-rezzou pour compléter l'effet moral déjà obtenu. Le résultat serait sans doute certain, sur une troupe découragée. J'étudie. — C'est ça, Menoge, mettez : — J'étudie la question — il ne faut rien hasarder — et me déterminerai selon les circonstances et les éléments d'information recueillis... — Voilà ! c'est tout... C'est décidé, ce contre-rezzou. Mais j'aime mieux ne rien promettre. Ça coupe l'effet, ça fait naître des espérances, des exigences... Donnez que je signe...

Menoge tourna la tête vers Berthier :

— Et la construction neuve?

— Ah ! fichtre ! c'est vrai, Menoge, la construction neuve !... Il faut demander des crédits.

— C'est plein de tarentules, ici, mon capitaine, plein de scorpions, plein de saletés... Tous les soirs je passe la revue de mon lit. J'allume dix fois la camoufle avant de m'endormir...

Une telle détresse traînait dans sa voix que Berthier sourit, gagné par une commisération moqueuse pour ce soldat dont ce n'était pas le métier, après tout, d'être là et que la malchance autant qu'une certaine sottise naturelle avaient exilé en un des coins les plus lointains du monde, le plus lointain peut-être !...

— Allez, tapez, Menoge, Bâtiments militaires. — Allez-y — toujours souligné, hein?... Je me permets d'insister de la façon la plus pressante pour que les crédits demandés dans mon rapport de février dernier et destinés à la construction des bureaux me soient délégués d'urgence. Un point. Le bâtiment actuel menace ruine et ne peut plus servir que d'entrepôt.

Les gros doigts de Menoge écrasaient les touches, ardents à exprimer son désir du meilleur logis. Ç'avait été l'oasis pourtant cette méchante cambuse hantée par toute la faune venimeuse du désert, l'oasis après l'hallucinant chemin suivi de poste en poste, à des milliers de lieues du port de mer, ce port tant éloigné lui-même de la coutumière Europe, mais où il n'y a que cet acte simple à accomplir : monter sur un paquebot ! pour être remis au cœur de la chaude et familiale civilisation. Oui, il l'avait aimée, l'ombre de cette cambuse après l'assommade du soleil toride, mais, maintenant, il y était habitué. Des souffrances anciennes, le souvenir s'était amorti, il ne subsistait que l'ennui du sybarite : cette cagna hantée de scorpions et d'araignées à ventouse, ces murs lépreux coupés d'embuscades pour la vipère à cornes. Misère, inconfort plus sensibles de se comparer à l'honnête passé. Ah ! travailler et dormir dans une case neuve, aux murailles nettes, planes, aux recoins géométriquement rassurants !

— Vous rêvez, Menoge?

— Mon capitaine?...

— Vous n'oublierez pas de remettre ce pli au courrier dès qu'il aura pris son repos. Dites-lui de prendre la route du Sud et de rejoindre Tao par l'enneri Doussado... la traversée du massif est dangereuse en ce moment. A tantôt, Menoge, je vous laisse. Bonne chasse...

Dans la cour du bordj, le crépuscule enveloppa Berthier ; un éclairage de fantasmagorie bleuissait les murailles : les amarantes et les violets suprêmes, couleur de fuchsine, qui résistaient à l'assaut de la nuit. A l'extrémité de cet espace, sur un fourneau de terre cuite, Mahmadou, l'ordonnance, surveillait la cuisson du repas, accroupi, sa face noire patinée d'un reflet de cuivre. Il se leva à l'approche de l'officier.

— Ma capitaine y en a servi tout à l'heure.

— Je vais faire un tour.

A l'avant de l'enceinte, comme un château de proue, montait l'ancien fort turc ; au milieu, des constructions basses formaient deux trapèzes égaux, deux arches de maçonnerie, les chambres des tirailleurs. Au delà s'étalait le quartier des Sénégalais, des cours

où s'agitait le grouillement du campement noir : des femmes éventant des feux, jacassant parmi les cris aigres des enfants qui couraient. Dans un papillotement d'ombres mauves et de lueurs orangées, parfois, jaillissait un bouquet d'étincelles. Les hommes, assis en groupe, palabraient. Sur eux se balançait un chant barbare et monotone, rapide par ressauts, dont les battements de mains marquaient le rythme et qui fit chaud au cœur de Berthier, après cette journée de fastidieux travail, de comptes et de rapports, comme le chant même de la jeunesse de la terre.

A droite, dans l'énorme rempart de pisé, s'ouvraient des chambres. Les méharistes, bédouins du Nord lointain ou auxiliaires touaregs, s'y tenaient, soigneusement séparés les uns des autres, causant à mi-voix, silencieux et dignes, ayant terminé déjà leur repas de dattes sèches et de galettes de mil ; maintenant, devant un thé vert dont ils se brûlaient les lèvres avec délices, ils fumaient.

— Moussa, tu iras voir Menoge, tu pars tout de suite.

Moussa ag Bokkari se leva. Un amoncellement de cotonnades ajustés sur un corps mince et vif ; une main sur le cœur, qui salua ; des yeux où, dans la porcelaine des cornées, plus blanche et plus brillante d'être voisine du litham, fulguraient deux éclairs noirs. Déjà Berthier était reparti, réjoui de la gaieté des nègres, jetant vers leur masse mouvante, pleine de cris, de bourdonnements, de fumées et d'étincelles, une face contente et des regards d'envie amusée.

— Animaux heureux !...

...Des cervelles en passoire, une âme légère d'enfant, un corps solide. Il leur suffisait de manger aujourd'hui et d'être assurés de manger demain pour qu'en leur âme se dilatât la joie humaine. Ils étaient bien les fils de la terre d'anarchie, les dépositaires de la jeunesse du monde, eux, formés du limon d'Afrique, continent inachevé, vieux sol qui insufflait à ses enfants les vertus de l'adolescence : l'ignorance, la passion, l'émerveillement, tandis que la pourrissante Asie exhalait son odeur de cadavre, que l'Europe s'affolait dans l'abstraction, que l'Amérique se convulsait du même mal qui dévastait sa génitrice. Et lui, Berthier, justement parce qu'il était d'une race si vieille, portant dans sa chair toute la fatigue cérébrale de l'Aryen, il se sentait, pour ces frères humains, neufs comme aux temps que mouraient les grands reptiles, mieux qu'une sympathie raisonneuse : une attirance violente.

Il avait contourné le fortin turc que le vœu secret du terroir avait ruiné et que les gens de l'Europe étaient venus étayer de leur force insolente. La vieille solitude africaine s'étendait devant lui. En face, derrière, à gauche comme à droite, partout, pendant des

centaines et des milliers de lieues, elle s'approfondissait, toujours identique, malgré les siècles. Elle le baignait d'une atmosphère âpre et douce à la fois, vivifiante. Un parfum de jeunesse né du furieux baiser du soleil, concentré tout le jour, un parfum qui s'exhalait, fait de l'odeur des sables et des roches, où traînait, mince comme le filet d'eau que Berthier côtoyait, le fumet de la brousse : palmes calcinées, fauves relents du proche village indigène.

Au-dessus de lui houlèrent, sous le vent qui passait, — un vent tiède, bénin ce soir-là, — les hauts fûts des palmiers dressés comme des mâts de fortune sur un radeau perdu dans l'immensité. Plus loin, un îlot de la palmeraie dressait sa masse obscure, effilochée sur le reflet cendré du firmament. Des étoiles y palpitaient. Mieux que le dessin confondu des palmes, elles attestaient la permanence de la vie sous l'apparence diversifiée. Elles envahissaient tout le ciel et le ciel lui-même débordait la terre, restreignait l'horizon, enveloppait l'homme. Sous leur lumière innombrable, il alla longtemps, pensif, confiant, à l'aise par le libre espace.

Il était d'une nature orgueilleuse et timide, violente et renfermée. La compagnie des autres hommes lui était déplaisante, il lui fallait la supporter, mais c'était seulement dans l'isolement qu'il se sentait redevenir lui-même.

Né à Paris, trente ans auparavant, il avait vécu dans d'étroites cours, dans des logis aux éclairages de cave, ses yeux d'innocence à peine ouverts que venaient s'y graver des spectacles de laideur et d'abominable tristesse : son père harassé par le quotidien labeur, sa mère ménagère aux regrets précis et concrets, se débattant avec acharnement sous l'étreinte de la gêne. Et autour de cette enfance morne, grise et sans joie, cynique par contraste, la bacchanale parisienne, l'effarante et vaine agitation des multitudes. Il n'avait pas eu d'amis et après l'école, prison enclose de hautes bâtisses, à quatorze ans il devenait apprenti dans l'usine où son père frappait du marteau, burinait de la lime. Quelque mystérieuse hérédité l'ayant fait curieux, par la lecture il échappa à l'influence de son entourage. Son attitude double se fixa dès lors : le masque dont composer avec la vie sociale, la conscience stricte de son métier ; quelque attention, des paroles rares, puis ce qui était le domaine, de jour en jour plus net de sa vie intérieure, froide négation, haine de l'armature qui faisait de lui moins qu'un écrou ; mépris de toute cette foule d'hommes qui l'entourait, où les meilleurs ne sauraient lui accorder qu'une pitié dérisoire sans se départir jamais, même ceux-là, du fatal et âpre égoïsme. Sur lui, sans l'entamer, déferla le

prosélytisme des révolutionnaires, ce messianisme hérité des prophètes d'Israël, traduit par ce Jean-Jacques, mendiant débraillé, parasite exigeant, amant entretenu, qui vécut de verser des torrents de larmes et d'épandre en des périodes cadencées de beau styliste, les flots d'une éloquence menteuse, l'énorme sophisme de la bonté native. Aussi, les architectures sociales dressées, à l'usage des simples, par la racaille verbeuse qui prospère de vendre des promesses, ne le séduisirent-elles jamais.

L'homme lui apparaissait invinciblement féroce ; il avait cheminé dans la jungle, toujours prêt à la parade. Au cours de ses lectures de hasard — brassées de brochures où son instinct triait — un jour, il avait découvert Schopenhauer, joyeusement, sainement pessimiste.

On peut concevoir la vie comme une duperie, quant à la somme de douleurs qu'elle engendre pour un résultat inconnu, mais cela n'empêche point de trouver intérêt à l'exercice de vivre. Pourquoi les morales humaines, les plus vieilles comme les plus neuves, sont-elles basées sur une fausse et hypocrite interprétation de la loi sociale? Ce qu'il vaudrait mieux empreindre dans la molle argile des cerveaux adolescents, n'est-ce point que la grande loi est l'égoïsme? qu'il est beau, juste, salutaire d'être autant de villes fermées, âpres et méfiantes, procédant aux échanges avec la balance du traitant? Alors seraient-ils préservés, mis en garde, les candides et les faibles, bétail promis à l'astuce et à la force.

A dix-huit ans, le cerveau embrumé de lectures hâtives et faussé dans le sens de la haine par un sort misérable, c'est ainsi, sans nuance et sans tendresse, que Pierre Berthier jugeait les hommes. Toute sa vie, cette amertume devait demeurer en lui, déposée dans le tréfonds de l'esprit ; la vieille misanthropie remontait à la surface chaque fois que l'homme devait accomplir un acte grave, s'orienter.

Il avait dix neuf ans quand son père mourut d'un accident de travail. Avec sa mère dolente, il avait quitté les sordides quartiers du centre, les ruelles feutrées d'épluchures où s'étayent les bâtisses patinées de crasse antique, pour la banlieue du nord, le pays noir où fument les cheminées, où les routes sont faites de scories, où le sens de la propriété découpe à l'infini le quadrilatère des petits jardins, des enclos minuscules ceinturant les bicoques à toits rouges et les cabanes recouvertes de carton goudronné. Le dimanche y passait la trombe des cyclistes ; la devanture flamboyante des innombrables débits de boissons en faisait la laideur encore plus lugubre. Sa mère mourut à son tour et il se trouva seul, sans autre famille que de très vagues parents suffisamment encombrés

de marmaille pour que l'intérêt qu'ils lui manifestèrent outrepassât la longue poignée de main et les consolations dites à mi-voix :

— Mon pauvre garçon !

Il n'avait, au reste, besoin de personne. De ces morts successives survenues à un an d'intervalle ; de la disparition des deux êtres qui lui étaient les plus proches au monde et qu'ils n'avaient néanmoins connus qu'à travers ce prisme déformant de la pauvreté : l'homme inquiet et pensif, la femme douloureuse et gémissante, — le bizarre garçon éprouva comme un allégement, à côté d'un chagrin très vif, qui s'atténua tandis que l'allégement subsistait. « Il vaut mieux, raisonnait-il... Il vaut mieux pour eux !... C'en est maintenant fini de leurs douleurs et de leurs arithmétiques !... »

Il vendit tout, s'en alla. Une année il parcourut la France.

Jusqu'à l'âge où la conscription le prit pour l'envoyer en Algérie, ce fut le temps des réflexions chagrines, des expériences, de la formation de l'esprit, de la connaissance avalée avec avidité, comme font les morues aux gueules voraces, dans l'eau profonde, sur la rogue des pêcheurs. Les obligations du service le plièrent à leurs rudes exigences. Il s'accoutuma, avec une sorte de délectation morose, à la rigide discipline. Trois mois après, caporal, il partit dans un poste des confins marocains continuellement alertés par les Berabers. On y menait une existence hallucinante, fébrilement active dans la torpeur du paysage, le silence et la solitude de l'espace, où se figeaient de grandes montagnes desséchées. Seule la lumière animait ce pays étrange ; s'amassant sur les pics elle les faisait bleuâtres, vaporeux au matin, miroitants des facettes de toutes leurs pierres au plein soleil, jaunes au déclin du jour, puis safranés et violets avant leur absorption par l'ombre. Plus tard, en son souvenir, lorsqu'il serait revenu dans son pays de France, lorsqu'il penserait à ces jours vécus là-bas ce seraient des gestes vains de conquérants qui se dresseraient dans un déploiement de lumière triste, immobile ; des gestes frénétiquement inutiles sur l'écran du ciel qui ne rompait point l'ascension des arbres, mais seulement celle d'un sol, bizarrement chaotique, jeté à perte de vue, étoffe unie sans broderies de plantes, de fleurs ou de villages. Il en garderait une impression complexe, bizarre et qu'il ne pourrait définir.

S'il devait jurer tout haut que c'était là le pays maudit, l'enfer, en soi-même il n'oserait être aussi décisif à condamner. Car là-bas, c'était aussi le sol où l'on n'est point tenu de penser à des choses sordides et basses, d'argent, de profit, de travail ; c'était l'endroit où, à travers un livre, on pouvait suivre la pensée d'un autre, dans ses

méandres, ses replis, ses hésitations ; c'était le pays où l'on marchait sur la terre primitive, neuve, propre, non sur des détritus accumulés. Car là-bas, où l'horizon s'ouvrait comme le rêve le plus vaste et le plus passionné, ce que l'on respirait, c'était l'orgueil d'être libre, d'être l'homme, non une machine ou un esclave, mais l'homme, le roi du monde. Entre les heures étriquées de sa vie d'Europe, ces souvenirs viendraient ouvrir des brèches, des trous de clarté et alors il reverrait les plaines étalées longuement, la vaste terre calcinée qui sentait le fauve et la force ; il revivrait les matins bleus, si calmes et l'heure incandescente des midis, et la simple et bonne tristesse des crépuscules rapides.

En Europe, les choses lui parurent cruellement familières, réglementées, prévues. Les hommes marchaient à l'argent, à la vanité, à l'artificiel. Tout s'organisait pour une fin qui dépassait la vie des êtres, en sorte qu'ils ne vivaient point leur existence propre, mais une fièvre monstrueuse, de machines à plaisir, à travail ou à reproduction. En Europe surtout, les hommes marchaient à la mort par troupeaux, par multitudes. La guerre y sévissait, tuerie méthodique, continue, excessive saignée vidant le sang des peuples et où ils allaient expier un demi-siècle de paix, de progrès mécanique et de factice prospérité. Berthier fut de toutes les fêtes. Cinq années durant, sans illusions ni défaillance, avec le désintérêt d'une créature se mouvant par l'esprit sur un plan différent, la gigantesque bataille le promena de la mer aux Vosges, des Dolomites aux plaines de la Vénétie. L'armistice le trouva capitaine, décoré d'ordres multiples. A la veille d'être renvoyé dans ses foyers, comme dit l'euphémisme des formules, il avait longuement réfléchi et décidé de rester. Puisqu'il avait couru tous les risques de ce métier militaire, c'était justice qu'il en connût la quiétude. Cela lui vaudrait mieux que le retour à la vie civile, à son métier avec ses incertitudes. Par terreur des coupe-gorges pacifiques où il faudrait désormais s'enfourner au signal du sifflet de machine, il avait écrit sa demande. La revision des grades le faisait lieutenant, on l'envoyait en Cilicie, puis ces lointaines contrées évacuées, il venait tenir garnison dans une ville du Centre. Il avait recherché les femmes et vécu d'amoureuses intrigues. Dans son existence, comme par le travers, s'était présentée Janine.

Une maison, des enfants ! La vieille sève amère était remontée, les souvenirs étaient revenus de l'enfance triste et misérable ; il avait fait violence à sa passion naissante et se refusant de se laisser dominer par cet instinct qui se proposait de l'assujettir, il avait demandé à servir aux colonies.

La hantise le poursuivait des grands espaces vierges et des cieux ardents où il pourrait continuer d'être un individu, non le corpuscule insignifiant gîté dans la vie sociale. Couronnant cette longue détestation du vieux monde, l'appel avait retenti où le conviait la barbare Afrique attardée aux balbutiements des sociétés commençantes, réfractaire, anarchiste.

Ses livres l'y avaient suivi, d'autres livres. Qu'avaient-ils pensé de la vie, des choses et des hommes, les autres? Il avait besoin de se contrôler. Et cinq ans étaient passés depuis. Quelquefois, Janine était revenue ; un jour elle s'était effacée tout à fait. Et ce soir-là qu'il marchait par les pistes obscures du pays le plus perdu qu'il y eût peut-être sur ce continent farouche, ce n'était point à ces souvenirs qu'il pensait. La vie active, rude, chargée de responsabilités et de pouvoirs, avait dévoré les inconsistants souvenirs de la civilisation. Que pesaient auprès des sensations d'ici, auprès de la conquête et du souci d'administrer un secteur grand comme la moitié de la France, auprès des soirs de l'esclave nouvelle, la petite vanité de parader sur le mail d'un chef-lieu de canton, la conduite de soixante hommes sur le terrain de manœuvres et les baisers de ces Européennes qu'on gagne à force d'humilité et devant lesquelles il faut abdiquer la tradition antique des hommes : ordonner. Aujourd'hui, Berthier est un maître ; au nom de la France, par la force et la diplomatie, il exerce sa volonté sur des milliers de kilomètres carrés de dunes, de montagnes et de plaines, sur cent villages et les créatures qui les peuplent.

Ni Janine, ni l'Europe, ni l'abattoir d'hommes où il s'est si longtemps promené, il n'y pensait ce soir-là, non plus que les autres. Il avait gravi la falaise qui borde l'enneri, ce val où la lueur palpitante des étoiles se reflétait dans l'eau des mares ; puis il était redescendu vers la palmeraie où bruissait le mystère des arbres. Il songeait aux préoccupations du jour, le rezzou d'Arabo-Madigué, la case à construire, tantôt le courrier qui allait arriver du poste le plus proche : cinq jours de marche ! Puis il ne songea même plus à cela, l'espace dissipa ces soucis semblables aux soucis d'Europe. Il se hâta vers son repas. Combien lui serait-il agréable de retrouver, ensuite, la Targuia Tinirt, cette étrange fille au teint d'orange pâle qui vit près de lui depuis six mois, sans qu'il sache rien de son cœur, de sa pensée secrète et de son âme, si seulement elle en a une...

II

— Tenez, lisez ça, lisez-le attentivement... Fichtre ! ça en vaut la peine !...

L'invite impérieuse, le ton altéré étonnent le paisible Menoge. Depuis un quart d'heure il appelle vainement Bilma. Bilma ne répond pas : il n'a pas fini de dîner, sans doute, ou de faire sa partie de poker, ou de vadrouiller par le camp. Alors, toutes les vingt secondes, Menoge répète le signal : B... i... bi, B... i... bi... Le manipulateur du morse martèle le silence de la petite pièce basse de plafond, qui constitue en face des bureaux, de l'autre côté de la cour, le logement des Européens et où il a bien fallu trouver un coin pour installer la sans-fil. B... i... bi, un trait, trois points, deux points encore. Sur cet appel, l'esprit inoccupé adapte une phrase d'opérette, une modulation qui reste court, repart et revient avec insistance. L'obsession est tellement insolite qu'elle prend fin, sans même que Menoge en ait conscience ; le fredon d'Europe disparaît, épouvanté sans doute de ces solitudes où il n'a rien à faire, ni lui, ni les gens de là-bas. Et dépouillés de l'âme légère qui les anima, le trait et les cinq points continuent de tinter lugubrement qui appellent Bilma, à cinq cents kilomètres de distance, dont les vingt lieues du Tarso chaotique. Et Menoge qui s'endormait presque, achève de se réveiller, tandis que Berthier ajoute :

— Inutile d'appeler, allez, inutile !... Il viendra bien nous chercher, Bilma, pour savoir, si comme lui, nous avons bien reçu ça...

« Ça », c'est le papier mince et grisâtre, un papier de fortune sur lequel se découpe, en bloc compact, un texte dactylographié. Par deux fois, Menoge relit chaque phrase. La nouvelle est tellement imprévue qu'il aurait bien besoin de s'en pénétrer encore lorsqu'il se décide à relever la tête, à regarder son chef. Sous la patine dont le soleil et l'air du désert l'ont hâlé, l'épiderme a pris une teinte blêmie, les yeux bleus sont durs et plus brillants, la face carrée s'élargit sous la barbe que fourragent les doigts, les maxillaires se projettent renflés : la mâchoire d'un dogue ! et c'est, par là, pour Menoge, comme une confirmation de l'événement. De ce qu'il a lu, le soldat a retiré tout d'abord une impression agréable. Se pourrait-il qu'il quittât ce sale pays avant le terme assigné, deux ans?... Mais il a honte de son égoïsme : Partir, oui, mais comme ça, en humiliation ?... Et puis la tête du capitaine !... Menoge sait que le premier devoir d'un sous-ordre estimé de ses chefs est de posséder quelque diplomatie. Ses bons yeux tournoient dans sa face molle, il

tousse, hasarde deux exclamations : Ah ben ! ah ben, alors !... et il se tait, anxieux de l'opinion exacte qu'il convient d'avoir.

— Charlet va venir, dit le capitaine, nous allons causer de ça, entre nous, les Européens du poste... Cette histoire ne me paraît pas claire.

— Heu !... croyez-vous?

Menoge reprend le papier, le relit :

« *En vue de la cession éventuelle du Tibesti à l'Angleterre et de l'attribution de la Nigéria à la France, une mission britannique...* »

— Eh bien, ce n'est pas normal, Menoge, cette histoire-là, coupe Berthier. La Nigéria, vous ne connaissez pas?... Je connais, moi... Un pays magnifique avec des chemins de fer, des routes, des plantations immenses, le pied de l'Angleterre sur l'Atlantique !... Contre le Tibesti, un désert !... C'est fou ! Voilà Charlet... Arrivez donc, voyons...

Charlet entre : un garçon vif, nerveux, svelte, à tournure de cavalier, de grandes dents jaunes sous une moustache incolore, des yeux qui ont l'éclat de l'acier aiguisé, un dandinement du torse sur les longues jambes, un air de hardiesse et de confiance en soi... D'ailleurs très brave, téméraire même, vindicatif, d'une férocité joyeuse lorsqu'il peut joindre un Targui ou un Béraber, parce qu'il sait que ceux-là ne lui épargneraient aucun supplice avant de le tuer. Si Berthier est venu en Afrique poussé par la misanthropie et son incapacité de s'adapter aux conventions sociales, le maréchal des logis Charlet y est arrivé par besoin d'aventures et de sensations violentes. En Europe, il s'ennuie. La vie de là-bas était la seule qui put dompter sa nature.

Charlet parut dans le rayon de la lampe. Sans y penser, Menoge lança un suprême appel : Bi... bi...

— Enlevez donc votre contact, Menoge, qu'ils nous fichent la paix !

Berthier bourrait sa pipe, pensif. Par la porte ouverte sur la cour des officiers, un pas lourd résonna et Mahmadou avança le haut de son buste ; on eût dit un lambeau de nuit qui flottait au seuil, se balançait, entrait.

— Ma capitaine, c'est Tinirt qui demande si toi tu viens?...

C'était une indication pour le thé à la menthe que la Targuia préparait tous les soirs pour son « mari ». Après quoi, il restait près d'elle ou regagnait sa propre chambre, toute voisine, car le bon ordre et la réglementation exigent, au désert, que les femmes habitent le bordj. C'est vie de guerre, la surprise possible doit trouver l'officier dans le blockaus qu'il a charge de défendre, non dans un ksar éloigné.

— Tout à l'heure, disait Berthier, tout à l'heure... qu'elle attende... Service !...

— Service ! répéta l'ordonnance.

Il s'en alla. Là-bas, il dirait : — Toi attendre. Ma capitaine y en a « service !... » — Et le mot magique laisserait la targuia sans récriminations, jusqu'au lendemain matin au besoin, auprès de l'eau chantonnante sur le foyer de braise.

— Voyons, Charlet, qu'est-ce que c'est que cette histoire de géologues, demanda Berthier, après qu'il eut tendu le papier. Et en quoi pensez-vous qu'elle puisse se relier à ce dénouement, ce dénouement inattendu?...

Il montrait la lettre d'un geste d'humeur,

Quoi ! tant de sacrifices consentis, tant de fatigues, de douleurs, de privations, la faim, la soif, l'infernale chaleur, et tant de morts aussi, de morts brutales frappant en pleine chair avec la balle du remington ou du mauser, tant de morts sournoises venues de la fièvre, du patient rongement de maladies inconnues, tout cela, un objet de troc ! La Nigéria? Sans doute. Mais c'était anormal. Et la question vint à ses lèvres :

— L'Angleterre n'était donc plus la vieille Angleterre?...

Charlet faisait entendre un rire étouffé, ce gloussement dont il approuve tout ce qui est ruse, atteinte à la morale admise, ce même ricanement dont il souligne ses récits de duperie sentimentale.

— Il y avait un peu plus d'un an... lui, Charlet, se préparait à partir en permission. De Clairville était alors chef de poste, un bon garçon, de Clairville, mais enfin distrait, n'est-ce pas, mon capitaine?...

— Oui, oui, complétait Berthier, un officier de garnison incapable de voir plus loin que le bout de ses bottes vernies... Enfin, marchez !...

A Charlet, ces géologues avaient paru très particuliers :

— Je ne fais pas attention qu'aux Targuias et aux petites négresses, mon capitaine, j'ai l'œil : il est net pour tout. Tous deux, le savant à la belle face régulière, comme l'autre, le maigre, avaient une raideur d'allures et un tel ton de commandement qu'à les voir on était amené à penser à autre chose qu'à des géologues. On imagine volontiers les géologues, n'est-ce pas, sous l'aspect de bons vieux timides, un peu ridicules et poussiéreux avec des barbes jaunâtres et des lunettes cerclées d'or... C'était pareil pour les subalternes : des troupiers sûrement. Tout ce monde venait de l'Égypte, par le Barh-el-Ghazal, Ondurman, Abécher, le Borkou.

— La même route que va suivre la mission. Elle m'est signalée d'Abécher. Nous l'aurons dans un mois... Continuez, Charlet...

— Les deux savants s'intéressaient, l'un d'eux surtout, le bel homme, dont c'était la spécialité scientifique, aux vestiges qu'a pu laisser dans la région l'ancienne civilisation d'Égypte : les pierres taillées, les inscriptions. Et de fait, lorsque de Clairville leur avait signalé à cent kilomètres l'existence du Trou au Natron, ils avaient jubilé avec des coassements de grenouille — quelle langue !... — témoignant d'une intense satisfaction. Ce natron n'était-ce point ce produit dont les Égyptiens se servaient pour momifier leurs morts?... Moi, je n'en savais rien, Clairville non plus, je pense, bien qu'il affectât d'être au courant. Ç'avait été un déluge de questions... Quelle direction, ce Trou au Natron? Quelle profondeur?... Et l'avait-on exploré, et y avait-il des sources, des pâturages à proximité, où camper quelque temps, d'où rayonner sur le pays? Ils avaient voulu se mettre en route dès le lendemain. Cet empressement, cette fièvre de maniaques avaient désarmé Charlet, apaisé ses méfiances. Après tout, ils avaient peut-être servi, ces géologues. Et puis avec ces Anglais si gourmés, sait-on jamais ! Vainement, de Clairville leur avait déconseillé la traversée du massif, alors infesté de bandes que la propagande senoussite travaillait activement. Ils étaient restés plus d'un mois en plein Tarso. Quinze jours après leur départ si subit, rentrant en France par l'interminable route du Tchad, Charlet avait passé par leur camp alors établi sur le versant ouest du massif, à la naissance de l'enneri Doussado. Ils n'avaient encore rien trouvé comme traces de civilisation égyptienne, mais ils avaient ramassé beaucoup de cailloux. L'arrivée de Charlet ne leur avait plu qu'à moitié, il l'avait compris.

— Ça m'a paru bizarre, ces cailloux, il y en avait trop.

A Bilma où on les tenait à l'œil un peu mieux que de Clairville, et où parvenaient les rapports des informateurs, on était convaincu qu'ils faisaient de l'espionnage, non le gros espionnage sans doute, mais la mission politique : exploration du pays, sondage des indigènes, ce même travail qu'accomplissent, dans toutes les colonies françaises, les missionnaires méthodistes, ce même travail qui fait partie des activités internationales de l'Angleterre. On les laissait faire... D'abord ils étaient autorisés, puis ça ne peut faire grand mal, cette manie, ce vice, on pourrait dire congénital, de provoquer la révolte chez les autres, auquel s'adonne ce peuple de piétistes libéraux qui porte au flanc la triple plaie saignante et déjà gangrenée de l'Irlande, de l'Égypte et des Indes. Mais ils avaient un but précis, ceux-là, parbleu ! Maintenant, Charlet comprenait, ils enquêtaient en vue de l'échange...

Mais Berthier secouait la tête.

— Il y a quelque chose de peu clair, là dedans. Je le disais à Menoge. La Nigéria, pensez-y, Charlet, un pays riche, plus riche que notre Congo. Il y avait autre chose dans la recherche de ces gens-là, Charlet, autre chose...

Menoge hochait la tête, regardait son appareil comme si la mystérieuse mécanique eût recélé dans ses flancs l'explication que réclamait le capitaine.

Leurs yeux se portaient sur une carte épinglée au mur, une modeste carte arrachée par Menoge d'un atlas d'écolier. L'Afrique s'y découpait, haute comme la main. Dans cet angle du Sahara qui se développe sous le littoral des Syrtes, la Tripolitaine et le pays de Ben-Ghazi, Menoge avait ombré un rond de territoire gros comme un pois.

— Non, disait Berthier, je ne m'explique pas...

Il y réfléchissait sans rien trouver. Quel but avaient-ils d'abandonner une colonie riche et prospère et qui faisait ses frais, contre des enclaves de désert, les Anglais? Le souci de protéger la Haute-Égypte? Souci à bien longue échéance en tout cas, même pour la prévoyante Albion. Sur l'antique route des Indes, contournant la protubérance africaine, jadis elle avait essaimé ses comptoirs : Gold Coast, Sierra-Leone, Nigéria, le Cap. Estimait-elle n'avoir plus besoin de ce chemin? Croyait-elle que ce passage frayé par les Français, à Suez, et qu'elle s'était approprié, dont elle avait éloigné le Turc velléitaire, ce passage protégé dès l'Atlantique par Gibraltar qu'elle tenait et par la côte marocaine où elle avait délégué l'Espagne sa vassale, embouteillant l'Italie et pouvant à son gré isoler la France de son empire africain, croyait-elle qu'il fût tellement assuré maintenant, qu'elle pût négliger ses bases de l'Atlantique?...

Des minutes s'écoulèrent. Par la porte entre-bâillée, le vent du soir entra. Il était tiède, léger comme une soie et chargé d'aromates. Berthier se surprit à rêver. Cette histoire, pourtant ! Au diable, ces gens d'Europe, avec leurs tripotages, leurs combinaisons, leur agitation bête, leurs profonds desseins de pauvres polichinelles ! Cette mission qui allait arriver... Et cette case à construire !... Pour s'en aller ensuite !

— Le Commandant a joint un mot à la note officielle. Il est satisfait, lui, il nous recommande de faciliter les travaux d'enquête de la mission. De son avis dépendra le succès de l'affaire. Je crois qu'il s'abuse. Pour moi, ils viennent simplement prendre possession. Il y a longtemps qu'ils sont fixés. Nous devons leur laisser le sans-fil deux heures par soir. Et puis, Menoge, nous avons les crédits pour faire votre baraque, mais vous ne l'étrennerez pas. Elle sera pour les autres.

Berthier avait bourré sa pipe. Assis sur une caisse, il s'adossait au mur, lisant la lettre de Redel, la voix infléchie d'intonations goguenardes, les paupières plissées, un sourire perdu dans sa barbe.

— Le chef de la mission se dénomme le major Edward Craig, un explorateur l'accompagne ; civil... civil si l'on veut, George Jameson... Il doit être connu : le commandant écrit George Jameson tout court. Enfin, Charlet, voici la surprise : sa fille l'accompagne...

— Sa fille à qui?...

— A Jameson...

Menoge avait rétabli le contact, une sonnerie stridula, le télégraphiste coiffa son casque ; une demi-minute ce fut la bataille des appels, le lent battement du manipulateur. Après ce bruit, la voix de Charlet ricana.

— Une femme, une Européenne, par ici?...

— Oui... Et le commandant en est enthousiaste. Il use ses adjectifs à la décrire.

C'était le soir des surprises. Cela modifiait presque le sentiment habituel qu'ils avaient de l'alentour.

— Elle doit être maigre, tavelée, avec de grandes dents.

Charlet découvrait les siennes dans un vaste rire, mais cette idée l'émouvait qu'une femme blanche dût venir bientôt. Comme si la civilisation lointaine apparaissait, envahissait cette glèbe sauvage ! Berthier durcit davantage ses traits sévères.

Dans le réduit sonore, la cadence de l'appareil se disciplinait. En traits qui marquaient des syncopes, en points qui évoquaient les passages d'une danse complexe, la pensée des hommes s'écoulait par-dessus les espaces. Elle créait une musique sèche et grésillante, manifestait l'existence d'une force secrète, nouvellement dominatrice. Elle apparut à Berthier tout à coup dans un saisissement de la pensée lorsque, d'entendre aussi par la porte ouverte, l'aboi rauque dont le vent fouaille les étendues, s'imposa le rappel des cris dont se défient les bêtes, avant de s'affronter. L'Afrique grondait autour de l'Europe comme autour d'une présence ennemie, elle s'inquiétait de la menace enclose dans ce réduit misérable. L'instinct de Berthier opta pour la barbarie : en elle persistait l'enfance du monde, la vie ; l'autre était ennuyeuse et triste comme une créature chargée de science et qui décline.

— Je puis disposer, mon capitaine?...

Charlet partait, impatient, sollicité par l'appel impérieux de la nuit. Par la porte ouverte, la cour du bordj apparut : une flaque de lumière laiteuse où les masures se découpaient en ombres. Des rayons jaunes filtraient d'une fenêtre et la voix de la Targuia Tinirt modulait un chant étrange, monotone comme un bercement.

Nuit bleue !... Cantilène sauvage sur les lèvres frémissantes ! Sommeil sur la terre chaude, long repos de l'esprit qui ne combine point et rêve à peine ! Figure nocturne de l'Afrique endiamantée d'étoiles ! Et perdue au cours de la nuit immense, couchée sur cette solitude démesurée, un îlot de clarté agressive, un homme d'Europe qui se contracte auprès d'une laide mécanique, un bruit qui n'est celui de l'air, de l'eau, des plantes, de la vie, mais le grincement des substances mortes, démoniaquement animées par d'inquiètes et sottes préoccupations de bien-être, de richesse, de domination. Une laide tache de clarté qui veille sous le voile de la nuit magnifique.

Menoge terminait son travail. Derrière lui, fébrile, lui aussi, anxieux de partir, Berthier dictait le bref accusé de réception que lui réclamait la lettre du commandant Redel.

III

La Targuia Tinirt était née chez ces Aghaggar qui vivent au centre du Sahara, à mi-chemin de la Méditerranée et du Niger, dans un pays de hautes montagnes isolées par l'immense mer désertique des sables. Avant l'arrivée des Français, les tribus subsistaient surtout de piller les caravanes des traitants arabes ou d'en recevoir tribut, ou encore de razzier les nègres du sud revendus comme esclaves sur les marchés tripolitains ou dans les oasis qui se disséminent aux pieds du grand Atlas. Depuis, sous la menace de la civilisation niveleuse, la piraterie et la traite désormais réduites sans disparaître entièrement, ce peuple farouche et isolé pendant des siècles s'efforce de s'adapter aux conditions d'une vie nouvelle.

Tinirt oult Telid était fille d'Amrid, homme lige, clients dont la condition ne se décèle que par le paiement d'un tribut à la famille noble dont ils dépendent. Autrement, dans la limite des coutumes et des traditions, ces imrads jouissent de toute leur indépendance. Parfois même ils sont plus riches que leurs protecteurs. Or, au sortir de l'adolescence, Tinirt se révéla belle, d'une beauté singulière et différente de celle de sa race. En tamaheq, Telid, le nom de son père, signifiait l'Étranger, « celui qui n'a pas ». A l'arrière-grand-père venu du Sahara de l'est, on avait donné ce sobriquet. Et une vieille légende se perpétuait dans la famille acharnée, comme une famille noble ou une famille arabe, à l'établissement d'une généalogie. Celle-ci remontait jusqu'à la dixième génération, jusqu'à un homme arrivé, lui aussi, dans le Tibesti, par ces pays de l'est qui confinent au Soudan égyptien, et descendu d'un ancêtre qui aurait détenu le pouvoir

fabuleux de changer l'eau en feu. Mais c'était là généalogie d'étranger, seulement admise parmi les imrads parce que l'aïeul avait accepté de payer redevance. De ses nombreux descendants, si quelques-uns étaient demeurés, beaucoup avaient émigré, les uns chez les Aghaggar du centre, d'autres jusque dans le Tassili des Azdjer qui forme bastion vers le nord, du côté de la Tripolitaine. Malgré l'éloignement, ces familles avaient conservé d'étroites relations dans la fidélité aux mêmes coutumes, dont l'une, la principale, était de marier le premier mâle et la première fille d'un même couple : le frère et la sœur. Si Son Honneur le géologue Elie Griffith, qui s'était intéressé si fort à ce qui subsistait dans ces contrées des traditions de l'ancienne Égypte, avait connu cette particularité, il n'eût point manqué d'en tirer les déductions les plus étonnantes sur l'origine de ces Telid, gardiens de la très antique coutume pharaonique du mariage consanguin.

Il est probable qu'au cours des âges, la tradition n'avait pas toujours été respectée, sans quoi, tarée de s'alimenter aux mêmes sources, la descendance de « celui qui n'a pas » ne se fût point maintenue vigoureuse. L'institution targuia de l'ahal dut y apporter des correctifs, et aussi la grande libéralité des mœurs Touareg à laquelle ces Telid avaient nécessairement souscrit.

Les jeunes hommes au visage masqué qui ne donnent point de baisers, même à la faveur de l'ombre, un Targui ne devant jamais montrer sa bouche commise à la fonction basse de manger, les jeunes hommes qui improvisent des vers pour les belles, ne se disputèrent point longtemps le cœur de Tinirt « l'antilope ». Un soir, à la porte de la maison où elle vivait, un caravanier se présenta, venu du Tibesti par l'Aïr. Il remontait vers le Fezzan, porteur de l'ivoire et de l'or du pays central et poussait, avec ses chameaux, la théorie des noirs destinés aux harems de l'Asie Mineure. Il y eut de longues discussions, puis l'homme s'en alla et, à son retour, deux mois après, instruite des destinées qui l'attendaient, Tinirt le suivit.

— J'étais triste, seule, toute seule. Plus une figure amie, rien que des hommes qui venaient rôder autour du bassour et que le caravanier chassait à coups de trique. Nous avons voyagé longtemps dans les dunes, longtemps. Et puis un jour, nous sommes arrivés à R'hat...

Elle parlait, assise près du fourneau dont la braise se givrait de cendre. Allongé sur le matelas tendu d'étoffes éclatantes, Berthier fumait sa pipe en l'écoutant. Elle gardait la bouche toute jaunie d'avoir mâché du souac ; l'amère écorce peignait ses lèvres en tache plus claire sur la tonalité du visage, au teint très uni dans sa couleur d'orange. Ses lèvres étaient petites, fortement ourlées, et les

yeux noirs vivaient dans ce visage délicat comme deux joyaux farouches.

Peu à peu, par bribes, avec difficulté les premières fois, il avait su d'elle un peu de son passé, quelques confidences, mais elle lui avait caché la dernière, cette révélation du destin qui la promettait à Berkhani son frère. Et puis, ce soir, que Berthier se sentait désaxé par l'extraordinaire nouvelle, elle s'était confiée toute. Était-ce parce qu'il paraissait distrait, moins désireux que les autres jours de connaître son histoire? Par obscur instinct féminin, prompt à la poursuite, après la feinte de s'être dérobée?

La contrariété de naguère oubliée, Berthier s'intéressait à l'histoire de Tinirt. Et sa jalousie de mâle, à l'intérêt du récit, ajouta un sentiment plus vif, plus personnel, un dépit amoureux rétrospectif.

— Je devais rejoindre mon frère au puits de Mabrous. Pour m'y conduire, Ould Braïka le caravanier abandonna la route de Mourzouk, où le gros de la caravane devait continuer de cheminer à petites journées. Quelques nègres nous accompagnaient. Une nuit que je dormais, Ould Braïka a pénétré sous la tente. Je ne sais point comment cela s'est fait et si son acte n'a point eu la complicité d'un rêve. Et j'ai longtemps pleuré, tandis qu'il m'étreignait dans l'ombre qui sentait l'essence de rose et le filali.

Des jours ont passé, Ould Braïka est revenu. Comment aurais-je résisté? D'ailleurs j'étais en sa puissance et puis, dois-je le dire? je m'habituais à lui, il me semblait que je finirais par l'aimer, tant maintenant m'inspirait de crainte cette chose à laquelle j'étais promise, qui était la coutume cachée de notre famille et que les gens du Aghaggar n'auraient pas manqué d'abominer, s'ils l'avaient connue. Mais, dans sa maison de Tripoli, Ould Braïka possédait déjà deux femmes et trois concubines et il ne se souciait guère de s'embarrasser de moi. Puis il avait peur autant qu'il était intéressé. M'emmener, c'était se fermer les routes, renoncer à sa profession, aussi ne point recevoir son salaire. Il a su me persuader que notre amour devait rester secret. Comme il tenait à me conserver le plus longtemps possible, il voyageait lentement, s'attardant aux puits, ne pénétrant qu'à la nuit tombante dans ma tente. Cette prudence lui fut utile. Depuis une semaine nous avions dépassé le terme fixé pour le rendez-vous et nous nous trouvions encore à deux journées de Mabrous quand, après le coucher du soleil, une troupe de Touareg nous entoura. Un homme s'avança et je sentis mon cœur se serrer...

Sans prendre garde à moi, le nouvel arrivant avait violemment interpellé Ould Braïka. Pourquoi être resté tant de jours à tel puits?... Pourquoi avoir fait un tel détour?... Le Tripolitain,

homme astucieux, né depuis bien des années, s'était prémuni. A tel puits? parce qu'il avait un de ses chameaux malade. N'avait-il pas fallu l'abattre, au troisième jour d'une attente légitimée par l'espoir de sauver cette bête? Tel détour? Berkhani ne savait-il pas qu'un contre-rezzou français se trouvait de ce côté-là, Dieu seul savait où, exactement?...

Le lendemain, l'attitude du Targui s'était modifiée. La veille avait contenu les heures de la colère et du marchandage, le jour nouveau enferma les multiples minutes du désir qui se contient, de l'âpre convoitise dissimulée sous les paroles fleuries, trahie par la fixité du regard, l'émoi de la voix. Tinirt, son sentiment de crainte s'accroissait, devenait gêne physique intolérable. Une autre peur plus précise s'y mêlait, la terreur du châtiment. Tout le long de la route, son frère l'avait entretenue de ses projets d'avenir, de la famille qui l'attendait là-bas. Il était heureux qu'elle fût belle et qu'elle rassemblât, affinés, les traits communs à ceux de leur race très ancienne et très orgueilleuse : le nez long et fin à peine en relief, des lèvres pleines qui sculptaient la bouche, les yeux de l'antilope dont elle portait le nom.

— Encore deux jours nous avons marché, ensuite nous avons rencontré un parti revenu de razzier du côté du Fezzan. Berkhani fut moins souvent avec moi. Je l'ai regretté. A mesure, l'action du caravanier m'a semblé noire... Une nuit encore très chaude, comme tous dormaient, Berkhani est venu, sombre, silencieux. De ses mains frémissantes, il m'a ployée et son souffle m'a brûlé la face. Sa folie passée, il est longtemps demeuré immobile. Moi je tremblais, croyant venue ma dernière minute. « Quel est celui-là? » m'a-t-il demandé d'une voix rude. J'ai tout dit. Il est parti, sans me regarder, je l'ai entendu équiper son méhari, donner l'ordre à ses hommes de l'attendre. Quatre jours nous sommes restés là...

Elle avait parlé avec volubilité, les yeux perdus, et brusquement elle s'arrêta, comme à revivre le désespoir des nuits pareilles, quand, sous l'écrasante menace, il lui semblait que sa vie s'interrompait.

Les tisons s'éteignaient dans le fourneau, Berthier vida la tasse d'argile qui fleurait la menthe. Jusqu'à la Targuia silencieuse, la lampe étalait sa faible lueur jaune. Et Tinirt poursuivit à voix basse, comme pour elle-même :

— Il est revenu le quatrième jour. D'une couffe d'alfa, devant moi, a roulé sur le sol la tête d'Ould Braïka... J'ai fermé les yeux, attendant la mort. Et puis, comme Berthani ne me tuait point, j'ai craché sur ces débris. Lui, ses yeux se sont détournés de moi. J'étais sans expérience, je ne savais pas mon pouvoir. Et

puis, même, je n'aurais pas eu le temps. Car, tu sais le reste, deux minutes après, Clairville atteignait notre troupe et je devenais sa prisonnière...

Il y eut comme un rire dans ces mots, une moquerie : sa prisonnière...

— Et ton frère est mort?

Elle le regarda, vint s'asseoir contre lui.

— Qui t'a dit qu'il était mort?

— Les papiers là-bas... les agents indigènes l'ont rapporté.

De cette disparition, il éprouvait un obscur contentement. Tous avaient disparu qui avaient connu Tinirt : le caravanier, le Targui. Restait Clairville, mais c'était comme s'il était dans l'autre monde. lui aussi, retourné pour toujours à l'attache de la civilisation. Tous étaient morts qui l'avaient connue... Mais le ton réticent de Tinirt était demeuré dans son oreille ; il demanda tout à coup .

— Mais ne savais-tu pas que Berthani était mort?

Elle évita son regard pour répondre d'un trait :

— Il n'est pas mort, non, je sais qu'il n'est pas mort...

— Où est-il? Tu peux me le dire. Je ne m'en servirai pas pour le mal. Je puis le rencontrer, alors pour toi, je le ménagerai...

Elle resta silencieuse. Il ajouta :

— Si même tu désirais le rejoindre?...

Sa voix hésita : elle était belle, très belle, d'une autre beauté que celle de sa race à lui. Comme si elle eût surgi d'un autre âge, d'un autre monde ! Les reines du fabuleux Orient devaient être splendides ainsi dans Babylone ou la Suziane ; Sémiramis ou Balkis, mieux encore Cléopâtre et les Égyptiennes des temps que l'Égypte était neuve : Nefert Hari au sourire de pierre !

D'un geste, elle avait fait la nuit complète et l'étreignait de ses bras nerveux. N'avait-elle point acquis quelque expérience à présent, et ne savait-elle comment une femme impose sa volonté dans la bataille des cœurs qui se déchirent?

La nuit entra avec son âme de sable brûlé, d'aromates, d'herbes sèches ; avec l'ardeur monotone des espaces longuement inertes sous le frénétique flamboiement des astres : l'Afrique, avec sa vérité simple et fauve, éternellement jeune et nue, qui gémissait doucement.

L. Lecoq et H. Hagel.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'OCCUPATION DE LA RUHR

Il est regrettable que la division des genres contraigne l'écrivain politique — le *publiciste*, comme on disait au temps de Chateaubriand et de Benjamin Constant — à un ton grave et professoral. Bien que les événements soient tragiques, — et, dans l'occurrence, ils peuvent le devenir encore plus que nous ne le soupçonnons à nos heures de pire pessimisme, — ils comportent des côtés franchement bouffons, dont le moindre n'est pas la sottise allemande, et qu'il faudrait exprimer en vrai style macaronique.

Depuis l'été de 1914, nous voyons l'Allemagne jouer sans se lasser à qui perd gagne, sans le moindre succès réel. Il est entendu que nous avons manqué notre affaire, et non seulement à la fin de 1918, mais il est encore entendu davantage que l'Allemagne, elle, avec ses ridicules théories, ne cesse d'avaler bouillons sur bouillons. Comptez bien qu'elle les dégustera tous, y compris celui des Borgia, et préparé de ses propres mains. La capacité de ce peuple pour le pessimisme en action (je ne parle pas de ce pessimisme salubre qui consiste à prévoir les difficultés pour s'y préparer et les vaincre), pour le pessimisme irraisonné, quasi divin, pour le pessimisme conçu comme méthode et comme foi, pour le pessimisme envisagé comme un optimisme plus « malin » et supérieur, comme un sentier raboteux, mais propre à gagner du temps sur le chemin battu de la réalité banale, qui est fait de bons et de mauvais passages, confine au prodige...

Regardez plutôt ce qui se passe de l'autre côté du Rhin, à l'an-

nonce de notre entrée possible dans la Ruhr : industriels et ouvriers, catholiques et protestants se raidissent à qui mieux mieux et s'attachent, par leurs manœuvres à contresens, à rendre plus lourd encore le poids de l'inéluctable. Ni l'offensive de 1914, ni l'acharnement de 1916, ni les erreurs de 1917, ni le suicide de 1918, ni les extraordinaires répercussions de l'avilissement, voulu, combiné, provoqué, du mark, et dont eux seuls jusqu'ici ont subi les conséquences les plus douloureuses, ne leur ont rien appris. Il y a là un caractère vraiment national de la même catégorie que le *furor teutonicus*, déjà commenté par Sénèque, et qui lui faisait dire, voilà dix-huit cents ans, que si les Germains savaient user de leur force, ils parviendraient à la haute politique, mais que, tant qu'ils se laisseraient aller à leur instinct d'offensive en masse et désespérée, ils ne seraient jamais que de la boucherie à mercenaires.

Sachons-le bien : à moins d'une incision savante dans la chair allemande, — nous n'en sommes pas encore là et c'est à peine si nous en prenons le chemin, — incision qui nous permettra d'atteindre dans leur racine les pensées et les volitions de Germania, tout ce qui a un nom et une puissance en Allemagne s'imagine encore devoir nous réduire à composition par une série de plus en plus étudiée d'inerties et de refus, sans préjudice d'intrigues extraterritoriales à Washington et à Londres. On veut nous soumettre à une tension de plus en plus forte, dans l'espoir de causer quelque part dans notre économie une cassure mortelle.

C'est dans des combinaisons de ce genre que le goût du grandiose, naturel aux Allemands, se conjugue avec leur amitié pour les solutions cassantes et leur irrémédiable médiocrité d'esprit pour aboutir à des effets inattendus. Leur grand argument, manié encore hier avec tant de brio par Stinnes et les journaux à la solde de Stinnes, sous les yeux (moins crédules pourtant) de l'Angleterre, de la *solidarité européenne*, ne les avertit même pas que, si leur calcul tombait juste, ils seraient les premiers à en souffrir et qu'une déconfiture, même provoquée par eux, des finances françaises, aurait immédiatement sur l'industrie et la politique allemandes des effets violents. Imagine-t-on quelle direction prendrait la colère française en présence d'une pareille faillite? Les Allemands ne savent pas quelle lourde main s'abattrait sur leurs têtes coupables et bien des gens qui, aujourd'hui encore, exercent l'esprit d'accommodement comme un sacerdoce, seraient les premiers à réclamer l'institution contre la Prusse et ses suppôts d'un régime de terreur, qui donnerait ce qu'il donnerait, mais qui constituerait à coup sûr pour les nerfs une prodigieuse détente. Que l'Allemagne redoute donc avant

tout d'abuser de notre patience. Pour ma part, si j'avais un cadeau de nouvel an à faire à Stinnes et à Cuno, je leur enverrais les photographies de Gounaris et de Théotokis, comme la chose la plus utile à leurs méditations.

Donc, en attendant la manière forte, ne nous imaginons pas que notre présence dans la Ruhr doive *ipso facto* convertir en bonne volonté l'esprit allemand de rébellion. D'abord il s'agit de savoir ce que nous y ferons. Il fut question jadis de nous y implanter à la mode d'un exploitant colonial faisant main basse sur les produits naturels du sol... Cette hypothèse est abandonnée aujourd'hui, je crois ; on a craint qu'un pareil régime multipliât sur la population des frictions qu'on veut éviter.

Plus élégante apparaît une autre attitude. Nous éviterions les centres pour nous maintenir à la périphérie. Autrement dit, nous établirions autour de la Ruhr un cordon, très semblable à un cordon douanier, d'où nous serions à notre aise pour contrôler la production, et, plus encore que la production, la répartition des matières premières.

Il est certain que le bât blessera les Allemands. Notre présence à Mayence et à Coblence les gêne déjà si bien que, depuis 1920, un mouvement d'émigration des plus curieux se dessine, qui pousse les industries à quitter la Rhénanie pour l'Allemagne centrale, et notamment la Thuringe. Dans le district de Halle, non loin de Gross-Kayna, on commence à exploiter les gisements de lignite, autrefois dédaignés, d'une façon intense. Sur place on transforme le combustible en électricité, qui contribue, de Sarhse-Anhalt, à approvisionner en force et en lumière toute cette terrible Allemagne centrale où s'affrontent communisme et capitalisme avec des gestes fous.

Sans doute la perte des bassins de la Sarre et de la Haute-Silésie a été pour quelque chose dans cette initiative, mais le désir d'échapper au contrôle français n'y est pas non plus étranger. Depuis 1916, où l'activité industrielle se développe en grand dans cette région, des progrès gigantesques ont été faits : aciéries, carrosseries, établissements métallurgiques de toutes sortes surgissent de toutes parts, on dirait frénétiquement. Mais ce n'est pas tout.

Non loin de Mersebourg, les *Leunawerke*, avec leurs treize énormes cheminées, valent qu'on s'arrête un peu auprès d'eux. Usines de produits chimiques, spécialisées dans la fabrication des produits azotés et de l'ammoniaque, « elles conservent cette spécialité, dit M. Raphaël, mais intensifient leur production dans des proportions énormes. D'ici un an, elles doivent être en mesure de livrer 300 000 tonnes d'azote fabriqué selon le procédé synthétique. D'après les statis-

tiques, toute l'agriculture allemande ne consomme pas, par an, plus de 260 000 tonnes d'azote. En cas de guerre, voilà, *en plein cœur de l'Allemagne, hors de notre portée,* une formidable usine, capable de fournir à l'armée les produits chimiques dont elle aurait besoin pour ses explosifs et ses obus à gaz ». A Gross-Kayna même, la *Société des aciers fondus de Siegen-Solingen* vient de la Ruhr ouvrir une nouvelle usine, dans le dessein *avoué* d'éviter la proximité de nos troupes.

Ainsi donc, avant même que nous ne soyons entrés à Essen, l'Allemagne industrielle, dont les contours épousent de plus en plus les traits de l'Allemagne politique, prend ses mesures pour échapper à notre étreinte. On peut tirer de cette constatation irréfutable trois conclusions également irréfutables, je crois :

1° L'Allemagne est gênée par notre occupation de la rive gauche et redoute à l'extrême l'extension de notre mainmise.

Le principe du gage territorial prouve ainsi son excellence. Par une attitude authentique, le Reich avoue que nous avons barre sur lui. Il faut donc accentuer le plus possible et de plus en plus la pression que nous exerçons déjà sur lui, soit en intensifiant — ce que nous ne faisons pas — notre immixtion dans les affaires rhénanes, industrielles ou administratives, soit en étendant notre action à de nouveaux territoires. Dans cette contrainte, il y a indéniablement un germe de salut.

2° Il est à redouter seulement que si nous intervenons trop tard, notre geste perde le plus clair de son efficacité. La Ruhr? Il y a deux ans que nous devrions y être, et c'est la Thuringe que nous devrions menacer aujourd'hui. Ce n'est pas seulement pour des raisons subjectives, intérieures à la politique française (nécessité d'en finir avec une hantise, urgence d'expérimenter une méthode), mais pour les raisons les plus positives que nous devons, de toute nécessité, occuper la Ruhr un jour ou l'autre, en présence de la mauvaise foi allemande à nous rembourser notre dû. En même temps nous paralysons — au moins partiellement — en période critique les moyens d'agression dont on pourrait être tenté de faire usage contre nous. Si la situation continuait à développer normalement ses anormalités, si d'autre part la France faisait enfin montre de quelque énergie, il ne serait pas impossible de voir un jour les principales régions industrielles de l'Allemagne contrôlées techniquement et militairement par nos forces.

3° La tactique d'émigration vers la Thuringe prouve, de toute évidence, que *l'Allemagne est décidée d'avance à résister à la pression.* A cet égard, toute minute perdue par nous est gagnée par elle. Je ne

veux pas dire que le Reich déménage la Rhénanie. Mais on aurait tort de soutenir que quelque chose qui ressemble de très près à un déménagement n'est pas commencé.

Ne nous faisons donc pas d'illusion. D'une part, les précédents usités en Rhénanie nous interdisent d'espérer une exploitation progressive et productive des gages. D'autre part, tout en constatant la peur extraordinaire que les Allemands ont de nous, il nous faut également constater leur ténacité à la résistance. Il faudra la Ruhr, certes, mais autre chose que la Ruhr, pour venir à bout de cette race bornée, qui ne comprend que les coups et qui ne les comprend que lorsqu'elle en meurt. Il faudra casser le Reich en cinq ou six morceaux et probablement recourir à la manière forte avec le patrimoine des magnats de l'industrie, sans oublier leur chère personnalité. Jusqu'à quel point leur résistance pourra-t-elle aller? Jusqu'à quel point les Allemands jugeront-ils opportun, utile, possible, de pousser et de poursuivre leur intransigeance? C'est là toute l'inconnue du problème et, je le répète, chaque minute perdue contribue à résoudre le problème contre nous.

Aussi bien continue-t-on, de l'autre côté du Rhin, à *jouer* contre l'occupation. Au moment même où M. Poincaré rapportait de Londres, à défaut d'un accord, une licence d'agir seul comme il le voudrait, à la veille de voir sanctionner par une majorité formidable une politique où tout le monde met l'énergie au premier plan, la *Gazette de Francfort*, les yeux robustement bandés et les oreilles grandiosement bouchées, n'hésitait pas à écrire : « La France peut obtenir de l'Allemagne de l'argent pour les réparations, mais en aucun cas par la méthode Poincaré. C'est affaire aux Français de décider. La rupture de la conférence de Londres constitue un appel au peuple français. » Le peuple français a répondu. L'Allemagne n'en continue pas moins à spéculer sur une autre réponse éventuelle.

En ce moment, de très grands moyens sont mis en jeu pour obtenir de Washington un veto, d'ailleurs irrecevable dans la forme où il se présente. Les Américains, si handicapés qu'ils soient par une constitution antédiluvienne qui fausse leurs idées, ne peuvent pourtant pas ne pas comprendre que toutes illusions de leur part à un règlement quelconque des dettes n'ait pas pour effet subit de nous pousser du côté du Rhin. Quant à la réduction de la créance allemande, on en a suffisamment usé et absusé pour clore une fois pour toutes ce chapitre. Il serait tentant, je le veux bien, pour la production américaine de reprendre les traditions des années de guerre consistant à ouvrir aux nations européennes des crédits consommables en marchandises indigènes, mais quoi ! On n'arriverait ainsi qu'à

augmenter le poids des dettes et à les transférer sur Wall Street. Si vraiment les États-Unis sont sincères dans leur désir de ne pas s'immiscer dans les difficultés européennes, comment ne s'aperçoivent-ils pas qu'un pareil procédé les acculerait, au bout d'un petit nombre d'années, à réglementer par eux-mêmes le doit et l'avoir européens, avec tous les risques que comporterait une pareille opération?

La finance, en pareil cas, ne tient pas suffisamment compte de la géographie. Dans les cas décisifs, c'est pourtant presque toujours cette dernière qui l'emporte. On ne voit pas très bien, en temps de crise, comment pourrait s'engrener sur l'Europe, telle que la mappemonde nous la présente, une intervention américaine favorable à l'Allemagne. Au fond, la force de notre position résulte de considérations analogues à celle-là et que les Américains de 1922 ne font pas assez. L'idéalisme a du bon, à condition de le conditionner lui-même. Ce qui domine tout en l'occurrence, c'est la proximité franco-allemande, mère de l'histoire. Nulle puissance au monde ne peut empêcher la rive gauche d'être limitrophe de territoires franco-belges et la Ruhr à pied d'œuvre de notre intervention.

Cette situation et les sanctions qui s'y rattachent forment avec le problème des réparations un seul tout, qui évolue à la manière des choses naturelles depuis qu'il y a des peuples et qui se battent. L'intime contexture des griefs et des intérêts, la propagation des agressions et des reprises se déroule sur un plan que nul n'est à même de choisir, des vainqueurs ou des vaincus, quand même cela déplairait aux plus subtils économistes de Cambridge.

On a trop ratiociné, trop romancé, trop tourné autour du pot, et les choses sont infiniment plus simples qu'on n'a l'air de le croire dans les volumineux suppléments du *Manchester Guardian* ou dans les rapports sans air des spécialistes de Francfort. Il y a ceci, qui est limpide : la France a été ravagée. L'Allemagne lui doit réparation. Quel que soit l'état des finances du *Reich*, il est hors de doute que les particuliers et les collectivités germaniques possèdent de très grandes richesses. Depuis 1918, nous aurions dû nous en saisir. Nous ne l'avons pas fait, par sottise assurément, non par bonté d'âme. Mais tout a une fin. Nous en avons assez d'être bernés. Il y a là, tout près de nous, un capital indéniable. Vous nous dites qu'il n'est pas réalisable, pas disponible? En êtes-vous si sûrs? Mettons la main dessus une bonne fois pour toutes. Nous y verrons plus clair et il sera temps de gloser après.

Tout plutôt que l'inertie et la ruine dans le silence.

René Johannet.

LES LETTRES

HISTOIRES DE COLLÉGIENS

Comme *le Cahier gris* de M. Roger Martin du Gard, le *Silbermann* de M. Jacques de Lacretelle se range dans l'innombrable famille de romans sur l'adolescence ; et tout ce que nous écrivions naguère sur ce goût mystérieux, cet attrait singulier qui porte les jeunes littérateurs d'aujourd'hui à romancer les misères de l'âge ingrat, retrouverait ici sa place (1). Les deux œuvres — si différentes qu'elles soient par la technique et par l'intrigue — ont d'ailleurs une secrète ressemblance : elles sont nées sous le même signe esthétique ; des influences toutes pareilles les ont assistées et c'est grâce, dit-on, à la fidélité des partisans de M. Roger Martin du Gard, qui décidèrent de voter pour M. Jacques de Lacretelle, que l'auteur de *Silbermann* a obtenu le prix de la *Vie heureuse*. Nous sommes donc en présence d'une œuvre qui, par ses affinités, par ses tendances, par les sympathies qu'elle rassemble, est représentative d'une dévotion littéraire dont il importe de définir les usages. Parce qu'il a du talent, des dons d'analyste moral qui le mettent déjà hors de pair, — mais aussi parce que sa jeunesse le fait encore tout soumis aux influences qui le revendiquent —, je prendrai les livres de M. de Lacretelle pour des témoignages ; et leur caractère de confession nous autorise, au reste, à y chercher autre chose qu'une fiction romanesque.

(1) Voir *la Revue universelle*, 15 septembre 1922 : Le romantisme de l'adolescence.

M. de Lacretelle est-il, d'ailleurs, un romancier? Ni la *Vie inquiète de Jean Hermelin*, ni ce *Silbermann* qui, bien qu'il y paraisse, en est la suite, un développement épisodique, ne sont à proprement parler des romans : ici encore, nous sommes en présence du livre unique que chaque esprit sensible, délicat et attentif, peut faire avec soi-même, moyennant le souvenir choisi et réfléchi de ses propres situations. Dans cette impuissance à sortir de soi, l'influence d'André Gide se traduit visiblement, tant il est vrai que la morale et l'esthétique sont dans une intime dépendance ; il n'est pas jusqu'au style qui ne la trahisse, ce style sans éclat, stérilisé, mûri dans une ombre propice et qui tend à devenir un poncif, tout comme cette condensation du récit, ce parti pris de schématisme et de brièveté où l'on cherche à donner l'illusion d'un art suprême... M. Jacques de Lacretelle s'est, avec une habileté inquiétante, assimilé cette manière puritaine et guindée qui compose aux écrivains de la *Nouvelle Revue française* une curieuse ressemblance, tout de même qu'il a pris à Marcel Proust cette façon de ne présenter les personnages qu'incidemment et par raccroc. Il n'ignore rien de tous ces truquages subtils ; il en joue et en use avec une virtuosité qui, dès l'abord, déconcerte, jusqu'au moment où l'on découvre que sous l'apparente ordonnance de son récit se cache un défaut de composition, un manque de cohésion intérieure qui tient au plus vif de sa personnalité. Mais c'est, d'abord, n'en doutons point, par cette trop lucide utilisation des procédés littéraires de Gide et de Proust qu'une œuvre telle que *Silbermann* trouve aujourd'hui une immédiate audience : elle leur doit une sorte de perfection factice qui donne le change. Il est bien clair, par exemple, que M. de Lacretelle n'ignore rien de l'art de tourner les difficultés du roman. Au reste, il s'en accommode — et il le déclare avec une franchise précieuse où s'avèrent les tendances propres à tout un groupe de jeunes écrivains. « Ralenti par l'analyse psychologique ou contrarié par la vision impressionniste, dit-il, le roman français perdra en tout cas son ordonnance et sa composition. Tout en offrant, cela va de soi, une intrigue, une aventure, il sera beaucoup plus près des *Mémoires* de Saint-Simon, des *Lettres persanes*, d'un récit de voyage ou d'un traité de psychologie que de *Madame Bovary*. »

Alors que l'impressionnisme ainsi défini est dévolu à Jean Giraudoux, à Paul Morand, M. de Lacretelle se range parmi les analystes et les psychologues : sa sensibilité, le tour moral et intellectuel de ses investigations l'y disposent, et c'est de son développement, de ses expériences, de ses émotions, de ses rapports avec lui-même qu'il nous a jusqu'ici entretenus ; les personnages, les événements qu'il

a montrés ne sont que le prétexte de révélations plus intimes, une manière incidente de mieux toucher ses points secrets, de les éclairer par les contrastes qu'ils décèlent. Les destinées que M. de Lacretelle prédit au roman français trouvent donc leur explication dans sa propre pente — qui n'est, au reste, que celle où l'entraînent les maîtres qu'il a élus et dont la domination sur la nouvelle littérature est incontestable. On assure même à son propos qu'il serait vain de vouloir tarir cette veine confidentielle, qu'elle est dans la nature des choses et que si tant de jeunes écrivains s'y adonnent, c'est « par nécessité d'époque et que, bon gré, mal gré, qu'ils le veuillent ou non, ils sont les successeurs de Freud, de Gide et de Proust ».

Que M. André Gide veuille influencer, nous le savons, — qu'il ait mêlé à son poison toutes les substances qui l'activent, nous le savons aussi, et nous imaginons la joie méprisante qu'il trouve en lisant ces cahiers intimes, tous ces romans du « grand mystère collégien », où traîne un relent de vice, un je ne sais quoi d'équivoque, et qui chaque jour naissent sous son patronage. Mais M. Gide élude la responsabilité. « L'être intellectuel, dit-il, est heureux de dominer l'autre, mais tout à la fois il reste exaspéré par cet autre qui lui présente dans son action maladroite comme une caricature de sa pensée. »

Quelle est donc la pensée de M. Gide — et que propose-t-il à tous ces subalternes, à ces « singes, à ces laquais qui agissent à la place de l'intellectuel, par amour, par dévotion pour la supériorité diabolique de l'esprit »? M. Gide l'a exposée dans les conférences qu'il fit naguère sur Dostoïevsky et où il se définit soi-même en cherchant dans l'auteur des *Possédés* ce qui « convenait à son miel » ; elle tient toute dans ce principe qu'il illustra de maints exemples : « *Il n'y a pas d'œuvre d'art sans participation du démon.* « Trois chevilles, dit-il, tendent le métier où se tisse toute œuvre d'art et ce sont les trois concupiscences dont parlait l'apôtre : la convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie. » Et M. Gide de conclure avec William Blake qu'il citait avec délices : « C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature.... Oui, vraiment, toute œuvre d'art est un lieu de contact ou, si vous préférez, est un anneau du mariage du Ciel et de l'Enfer. » Mais allant plus loin encore, il montra que ce que nous appelons la dépravation, l'anormal sont la marque des âmes extraordinaires, de celles par qui s'accomplissent les grandes transmutations de valeur. « A l'origine de chaque réforme morale, si nous cherchons bien, dit-il, nous trouverons toujours un petit mystère physiologique,

une insatisfaction de la chair, une inquiétude, une anomalie. »

Voilà pour l'enseignement : voici pour l'influence. Ouvrez la *Vie inquiète de Jean Hermelin*, de ce garçon de div-huit ans qui, par une investigation patiente et profonde dans son passé, veut parvenir à la connaissance exacte de soi-même ; et vous y trouverez cet aveu : « Les livres que je préférais étaient ceux qui, par les sentiments qui les analysaient, m'ouvraient comme une échappée sur moi-même... D'autres ouvrages m'attiraient, je l'avoue à ma confusion. C'étaient les romans plus modernes qui traitaient de passions irrégulières... Il y avait dans cette littérature un élément inconnu, étrange, autour duquel je me plaisais à rôder. C'était comme des contes de fées, dont le surnaturel, même si l'on n'y ajoute foi, émerveille et effraie... » Et tout le premier livre de M. Jacques de Lacretelle déroulait avec une affreuse lucidité, mêlée de vanité perverse, les étranges délires imaginatifs d'un adolescent qui n'est point pareil aux autres, qu'une pudeur maladive jette dans des émois pleins d'incertitude et de sournoiserie, et de qui l'obsession vertueuse confine aux plus malsaines aberrations. Parmi ses camarades, Jean Hermelin est obsédé de scrupules obscurs et par ce qu'il appelle « la chimère constante du mal » ; et devant sa propre mère, il songe : « Si elle avait compris le caractère farouche et tourmenté de mes vertus, si elle avait pu soupçonner ce qui était tapi là derrière, quel effroi l'eût saisie ! Et si l'on m'avait suivi pas à pas dans mes actes, ce n'est pas de l'indifférence que j'eusse lu dans les yeux du monde, mais une réprobation pire qu'à l'égard d'aucune débauche. »

Voilà le domaine qu'on sait gré aux romanciers de l'adolescence d'avoir découvert et d'avoir exploré, la « méthode féconde » qu'on exalte et qu'on loue, celle où l'on voit la marque d'une « époque savante, analyste, qui remonte aux sources, qui ne saurait plus se contenter de ce que les siècles classiques appelaient la « peinture des passions, et qui veut scruter le « mystère des origines sentimentales » ; et pour autorités, disions-nous, l'on invoque Freud, Gide et Proust, la psychanalyse, l'immoralisme et l'anomalie littéraire : la science du psychiatre se conjugue ici avec l'esthétisme pour jeter son manteau sur le fond le plus trouble.

Le mal s'étend, le mal gagne et les prestiges de l'art et du talent lui donnent un caractère insidieux qu'il faut bien dénoncer. Partout, dans ces histoires de collégiens, dans ces autobiographies d'adolescents, nous nous heurtons à quelque endroit malsain. La chose semble, au reste, aller de soi et faire partie de la donnée psychologique qu'on aborde ; si elle n'est pas avouée, si elle suscite de farouches rébellions, c'est néanmoins de cela qu'il s'agit : les parents et les

éducateurs qu'on rencontre dans ces récits n'ont d'ailleurs pas d'autre soupçon et l'explication qu'ils trouvent aux amitiés, aux enthousiasmes, à cette générosité imaginative qui marque l'adolescence, s'égare tout de suite vers ces dégradantes conjectures. M. Roger Martin du Gard a écrit sur cette donnée les deux premiers volumes des *Thibault* ; M. Jacques de Lacretelle y trouve encore le prétexte d'une scène décisive de *Silbermann*. Il y a là une mode, et comme une obsession morose.

Car l'impression pénible et cette sorte d'ennui que nous laissent ces mornes confidences vient bien moins des misères qu'elles décrivent que de l'absence de force, de hardiesse, de virilité qu'on apporte à les explorer. En dépit du freudisme, de la psychologie russe, de toute la littérature qu'on mêle à leurs velléités malsaines, ce ne sont, au fond, que jeux de petits bourgeois complaisants à eux-mêmes et qui se brûlent le bout des doigts en se regardant faire. Voilà ce qui cause notre malaise. Un Dostoïevsky, par exemple, nous entraîne dans les pires ténèbres de notre nature déchue et jette d'affreuses lueurs sur les perversités humaines ; mais cette vision terrible d'un monde de péché détermine dans l'âme des réactions d'une force singulière. Rien de semblable, quoi qu'on prétende, dans la délectation solitaire et orgueilleuse de ces collégiens blessés dont les sincérités toujours pareilles n'enregistrent que des actes manqués, des désaccords, des déceptions, des mécomptes, — tout un dégoût précoce devant le réel, bref un romantisme pitoyable et de mauvais aloi.

Ce romantisme, il est au fond des deux ouvrages que M. Jacques de Lacretelle nous a donnés jusqu'ici, et *Silbermann* ne diffère qu'en apparence de la *Vie inquiète de Jean Hermelin;* car le véritable héros du livre, ce n'est pas le jeune juif précoce, ambitieux et dominateur qui lui donne son nom, c'est l'adolescent qui raconte l'histoire et n'y cherche qu'un prétexte à se raconter lui-même. Tous les faits extérieurs, tous les personnages ne sont là que pour lui fournir l'occasion de traduire et de faire jouer ses sentiments : c'est dans cette âme ardente et repliée qu'est l'axe du roman : tout est disposé pour propager ses vibrations secrètes. Bien que plus objectif, plus chargé d'événements et d'observation, *Silbermann* est donc une autobiographie. Après l'inquiétude des sens chez un adolescent, c'est l'inquiétude intellectuelle, la découverte des émotions du cerveau, le premier contact avec des familles d'esprit, de race et d'éducation différentes, que M. de Lacretelle analyse dans cette nouvelle histoire de collégiens, où protestants, juifs et catholiques sont aux prises. Mais le rythme intérieur des deux récits est identique : ils sont pareillement

traversés par un amer sentiment d'incertitude et d'abandon devant la vie ; l'un et l'autre s'achèvent, sur la connaissance que les actes humains sont mal fondés, que les êtres ne peuvent se comprendre, — bref sur un sentiment d'inaptitude, de mépris et de flétrissure, sur le reniement de ce qui a paru le plus noble et le plus digne d'être aimé.

La première découverte de ces adolescents trop sensibles, c'est que leur confiance filiale n'est rien qu'une duperie, car ils ne cessent d'épier leurs parents avec une sorte de regard maladif. Comme Jean Hermelin était envahi par un doute chagrin en voyant son père injuste et sa mère encline à mentir, l'ami de Silbermann pareillement se demande en découvrant l'imperfection des siens : « N'avais-je donc vu d'eux jusqu'à ce jour que des dehors trompeurs? » et cette blessure irréparable, voilà le véritable sujet du récit de M. de Lacretelle. Le drame qu'il a imaginé, les épisodes qui le composent ne sont là que pour permettre à son héros de se dresser avec une sourde violence contre ceux qui ont abusé de sa crédulité d'enfant. De cette amitié pour un camarade malheureux où il a mis une sorte de mysticisme passionné, une sollicitude constante de l'esprit, et dont il a fait sa mission, que reste-t-il en effet à ce pauvre garçon? Rien que des déceptions, de l'ingratitude et des ruines. Par son esprit critique, enclin à contredire, par ses rabaissements successifs, le jeune juif lui a démontré l'imperfection de tout ce qu'il aimait ; bien plus, les événements où il l'engage lui font découvrir l'indignité de son père, la faiblesse de sa mère : toutes ses notions, toutes ses tendresses sont bouleversées. Et il conclut son récit en pleurant sur lui-même, sur la misère qui lui révèle qu'il n'est point d'âme, toute vertueuse et toute tendue vers la sainteté qu'elle soit, qui puisse s'élever hors de l'imperfection humaine, et que l'application d'une haute morale est impossible à aucun d'entre nous ; au reste, il s'y résigne en reniant son passé avec une facilité qui le confond lui-même. Ainsi l'abus de la sensibilité s'achève dans un cynisme plein de dépit.

Il y a sans doute bien d'autres choses encore dans ce *Silbermann* — et certains dons de sensibilité, d'intuition, d'analyse, d'observation morale, que toutes ces complexités artificieuses ne parviennent pas à gâter ; mais il est bien visible que c'est à celles-ci que son auteur tient le plus. Trop de mauvais génies rôdent autour de ce talent précoce. Saura-t-il les chasser, ne pas céder à leur louange, discerner le meilleur de lui-même? Trouvera-t-il son équilibre, ne se satisfera-t-il point d'une perfection de style trop vite atteinte et qui inquiète? Nous attendons le confident des collégiens à son premier livre d'homme.

HENRI MASSIS.

LES BEAUX-ARTS

LE DESSIN DANS L'ART D'AUJOURD'HUI

L'UN des griefs qu'on a pu faire justement aux impressionnistes, c'est d'avoir laissé trop peu de ces dessins remarquables qui font tant d'honneur aux écoles anciennes, et qui, plus près de nous, ne sont pas la part la moins vivante de l'œuvre d'Ingres ou de Delacroix. La fine pointe de la mine de plomb ou le trait velouté du crayon Conté semblaient n'offrir aux artistes, en ce dernier quart de siècle, que peu d'attrait, alors que chacun s'ingéniait à employer les objets les plus divers, depuis le pinceau japonais jusqu'au bout d'allumette. L'emploi de l'encre de Chine, ainsi compris, réduisait le modelé à quelques accidents de rendu, qu'on laissait au hasard le soin de produire, et n'offrait, la plupart du temps, que de brutales oppositions de noir et de blanc et des effets que la gravure sur bois, dite de peintre, ne devait pas tarder à vulgariser.

Ce n'est pas à dire que parmi les peintres de l'époque qui suit l'impressionnisme, il ne se trouve point des dessinateurs admirables. Si M. Vallotton et M. Marquet ont mis à la mode un genre de dessin au pinceau qui, par sa facilité, a multiplié les ouvrages médiocres, il n'en est pas moins vrai que le premier, dans ses « masques » demeurés fameux, le second dans ses marines et ses paysages, ont tiré de ce procédé sommaire des effets surprenants. Je connais bon nombre d'amateurs qui, aux tableaux de M. Signac, préfèrent ses aquarelles et surtout ses dessins. Tous ceux qui ont admiré la belle série des ports, et notamment celle de Rotterdam, ont gardé un très beau souvenir de

cette exposition chez Bernheim en 1913. Je sais, pour ma part, des dessins au crayon de M. Luce, qui sont des pages de maître, où l'espèce d'optimisme violet qui règne dans sa peinture cède la place à une gravité très douce et très simple qui fait songer aux Corot d'Italie. Enfin, il y a M. Bonnard qui a employé tous les procédés, et en a même inventé un qui consiste dans l'emploi, pour dessiner à l'encre de Chine, de vieux pinceaux, aux poils inégaux et clairsemés ! Mais quelle délicatesse de sentiment, quelle touche légère et spirituelle dans les lithographies qu'il a composées pour illustrer *Daphnis et Chloé* et *Parallèlement*. Ces livres que l'indifférence des bibliophiles relégua si longtemps dans les caves de la rue Laffitte, où le mystérieux et narquois M. Vollard gouverne le plus riche capharnaüm de l'art moderne, feront plus d'honneur à notre époque que tous les ouvrages fabriqués par les spécialistes de l'illustration.

C'est sans doute à M. Matisse que l'on doit de voir les jeunes peintres cultiver le dessin achevé, au lieu du simple croquis, lequel, suivant la formule consacrée, garde toute la nouveauté imprévue de la vision. Justement, cette nouveauté imprévue est tôt devenue la chose la moins nouvelle et la moins imprévue, parce que chacun s'y étant appliqué, si l'on peut dire, il devint manifeste que tout se réduisait à l'apprentissage d'une série de trucs. Cela est si vrai qu'il s'est trouvé des nigauds pour préconiser une méthode nouvelle d'enseignement du dessin qui, au lieu d'exercer l'enfant à imiter, le forçant ainsi à regarder et à voir, lui laissait la liberté de styliser sa vision, c'est-à-dire de mentir, dès le principe, à lui-même et aux autres. De telles absurdités flattaient trop la manie autodidactique pour n'avoir pas rencontré dans les milieux universitaires le plus fâcheux encouragement. A cet égard, il faut espérer que la tendance des artistes à renouveler l'attrait du dessin d'imitation aura sa répercussion sur l'esprit des gens qui se piquent d'être toujours à l' « avant-garde ».

Après M. Matisse, c'est M. Picasso qui a le plus contribué à remettre en honneur une certaine manière sèche et précise de dessiner qu'on a tout de suite placée, vu la mode, sous le patronage de M. Ingres. Les dessins « ingristes » de M. Picasso se distinguent par un souci très spécial de pureté dans la déformation. L'artiste ne manque jamais d'exagérer le caractère particulier d'une figure, voire les tares d'un visage et, au besoin, il en inventerait. Mais cette exagération, au lieu de s'exercer dans un sens caricatural et pittoresque, tend au contraire au style et à la pureté. Style et pureté factices à la vérité et qui ne sont pas sans rappeler ceux de l'école préraphaélite qui renchérissait sur les grâces maigres des Florentins. Il n'en reste pas moins que l'on s'est mis à dessiner soigneusement : M. Dufy,

M. Coubine, favorisés par une habileté technique peu commune, ont tracé des dessins « ingristes » fort réussis et des portraits d'une ressemblance détaillée. Ajoutez que le cubisme avait mis à la mode les lavis d'architecture et les épures d'ingénieurs et que, d'autre part, dans le domaine des journaux de mode, l'influence de Carolus Duran, de Boldini ou de M. Besnard avait fait place à celle de M. Iribe, puis de M. Laboureur, substituant aux fantaisies de l'esquisse un trait délié, souple et précis.

Si je ne parle pas ici de M. de Segonzac, c'est que dans son dessin comme dans sa peinture, il ne s'est jamais réglé sur l'entraînement qui portait les artistes vers telle ou telle renovation, mais sur une invariable fidélité à ses propres dons et aussi à son intelligence. Cela lui a permis de réaliser des œuvres aussi diverses que les dessins sur Isadora Duncan, l'illustration des *Croix de Bois*, ou de l'*Éducation sentimentale*, ou ses gravures de boxeurs.

Tout au contraire, M. Derain s'est attaché à surprendre les secrets des maîtres anciens, à nous ménager ingénieusement la surprise de retrouver dans ses propres œuvres des allusions à Léonard de Vinci, à Raphaël, à Corot. Qu'on ne s'y méprenne pas, il ne s'agit pas de pasticher l'un ou l'autre, mais bien de mêler des éléments empruntés çà et là, choisis avec un goût rare et sûr, de telle façon que l'apport personnel de l'artiste soit éclairé et pour ainsi dire commenté discrètement par nos souvenirs. C'est ainsi que l'*Hérodiade* de Mallarmé emprunte aux héroïnes de Racine le secret de leur langage et de leur noble pudeur.

Dans les dessins de M. de La Fresnaye, exposés à la galerie Marseille, il est aisé de découvrir de semblables allusions ; mais ce qui frappe avant tout, c'est leur caractère intense et douloureux. Il faut savoir qu'une santé ébranlée par la guerre interdit encore à M. de La Fresnaye d'entreprendre de ces grandes toiles aux surfaces aérées, pour lesquelles il était si merveilleusement doué.

Obligé de s'exprimer avec des moyens réduits, il porte dans les ouvrages de petite dimension une sorte de cruauté et d'amertume non moins poignante que le rire large et franc de Daumier. Quelques gouaches et aquarelles complètent cette exposition, l'une des plus curieuses qu'on puisse voir, et l'un des témoignages les plus émouvants sur l'état d'esprit de ces hommes, plus nombreux qu'on ne l'imagine, à qui la découverte de la beauté neuve n'apporte qu'angoisse et que tourment.

Roger Allard.

L'HISTOIRE

L'INFLUENCE ALLEMANDE EN FRANCE AU XVIIIe ET AU XIXe SIÈCLE

M. Louis Reynaud est un des esprits les plus distingués de l'Université. Professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, il est arrivé à la grande notoriété par un ouvrage publié au début de 1914 et qui fut pour beaucoup une révélation : l'*Histoire générale de l'influence française en Allemagne.* Alors qu'il était de bon ton d'admirer les yeux fermés la science et l'érudition allemandes, alors que l'on proclamait du haut des chaires de Sorbonne et d'ailleurs, que la vérité, la lumière et la civilisation nous arrivaient en droite ligne des pays d'outre-Rhin, M. Louis Reynaud démontrait avec une grande richesse de documents que la France avait sans cesse joué auprès de la nation germanique le rôle d'initiatrice et d'éducatrice et qu'à deux reprises au moins, au treizième et au dix-septième siècle, la pensée et l'art allemands n'avaient été que de simples décalques de la pensée et de l'art français. Au treizième siècle, l'Allemagne emprunte à la France son organisation féodale, ses mœurs, ses divertissements, son lyrisme, son style monumental, ses sentiments, sa poésie. Au dix-septième, elle ne pense, ne vit et n'écrit que sur le modèle de la société monarchique de Versailles.

Par contre, l'Allemagne n'est intervenue d'une façon décisive dans l'évolution de la France qu'à l'époque des invasions et du début du dix-neuvième siècle. C'est à cette seconde entreprise que M. Louis

Reynaud a consacré son dernier ouvrage qui est comme le complément et la contre-épreuve du premier (1).

Au dix-huitième siècle, l'âme française subit une profonde révolution. Au temps du classicisme, elle avait reconnu la souveraineté de la raison et de la volonté consciente ; elle leur avait soumis le sentiment et l'instinct ; elle avait plié à une règle supérieure d'ordre et d'harmonie tout ce subconscient individuel et trouble, qui, laissé à lui-même, ne connaît ni discipline ni mesure. A partir de Fénelon, la sensibilité s'affranchit, repousse la tradition rationaliste héritée de l'Antiquité et cherche d'autres modes d'expression que ceux d'Athènes et de Rome. A force d'application, le dix-septième siècle avait atteint ces notions d'ordre général, dont la vérité est éternelle. En l'homme, elle avait cherché ce qui est permanent, universel, ce qui subsiste en tout temps et en tout pays sous les apparences, les modes, les costumes et les fantaisies du moment. Au dix-huitième, la littérature devient individualiste. Loin d'étudier le général, elle ne s'intéresse plus qu'au particulier, presque à l'exceptionnel. Les écrivains ne décrivent plus l'homme de toujours, mais des hommes isolés, particuliers, et Rousseau racontera complaisamment à ses aristocratiques admirateurs sa vie, ses faiblesses, ses tares et sa folie.

Au temps de Louis XIV, on accordait à l'Allemagne des philosophes et des savants de mérite, mais on s'était toujours montré plus réservé à l'endroit des poètes et des écrivains qu'elle s'attribuait en foule. Poésie, art, belles-lettres, il y avait là pour nos pères quelque chose qui leur paraissait ne pas s'accorder avec ce qu'ils savaient de ce pays. Dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, un homme de goût et de science, le père Bonhours, faisait soutenir par un de ses personnages qu'il était à peu près impossible à un Allemand d'atteindre au bel esprit. L'affranchissement de la sensibilité va changer tout cela.

Le génie allemand est essentiellement individualiste. La langue est organisée pour assurer aux puissances obscures leur expression complète aux dépens des éléments rationnels. Les termes y abondent pour désigner les phénomènes sensibles et les émotions. Le net et franc vocabulaire des idées lui fait défaut. Soulevée et abaissée tour à tour par des tons d'intensité variable, ramassée autour de quelques termes énergiquement prononcés, la phrase elle-même a une nature constamment pathétique. Mis en présence d'un homme réfléchi, qui

(1) *L'Influence allemande en France au dix-huitième et au dix-neuvième siècle*, 1 vol. in-8°, 316 pages, chez Hachette.

voit clair en lui et qui se meut avec aisance dans la vie mondaine, l'Allemand est dérouté. Donnez-lui au contraire un organisme élémentaire et fruste, un fou, un maniaque, un être en proie à la fièvre des sens, il les comprendra et les décrira parfaitement. Par sa constitution intime, il est leur proche parent. Son intelligence est emprisonnée dans les émanations confuses de la chair et pénétrée par elles de tous côtés. En rejetant la primauté de la raison, l'esprit français adoptait du même coup la formule de pensée des races germaniques et l'avènement de la sensibilité allait être chez nous l'avènement de la littérature germanique.

Les Allemands le comprirent tout de suite. Tandis que les œuvres anglaises ne s'introduisaient en France que par l'intermédiaire de Français : l'abbé Prévost ou Voltaire, les Allemands organisaient eux-mêmes leur propagande et ce fut l'un d'eux, Grimm, qui se chargea de révéler aux sujets de Louis XV les mérites littéraires de sa patrie. Au mois d'octobre 1750, le *Mercure de France* publiait une première lettre de lui, bientôt suivie d'une seconde en février 1751. Avec toutes sortes de courbettes et de compliments, Grimm se risquait à proclamer que la littérature allemande valait bien la littérature française et que si elle n'avait pas obtenu l'éclat de sa voisine, c'est qu'il lui avait manqué un Paris et un Louis XIV. Mais son tour viendrait certainement. Mieux : il était tout proche.

La trouée était faite. Par la brèche, passèrent articles, grammaires et traductions. Un autre Allemand, Michel Huber, fut l'ordonnateur de l'invasion. Souple, conciliant, aimable, parlant tour à tour le langage de la philosophie et celui de la religion, la main sur la conscience, débordant de maximes édifiantes, il conduisit d'une manière très sûre les destinées de la littérature teutonne. Maître du *Journal étranger*, auteur d'un volumineux recueil de poésies allemandes en quatre volumes, il eut la grande habileté de n'offrir au public français que ce qui correspondait à ses goûts et à ses désirs : des thèmes idylliques, sentimentaux et moralisateurs. Il se concilia la bienveillance de Fréron et des dévots, rassurés par cette abondance de déclamations vertueuses. Il obtint le concours enthousiaste de la fraction la plus remuante du parti philosophique, groupée autour de Rousseau et de Diderot. Sans doute, Rousseau était trop misanthrope pour se laisser enregistrer personnellement, mais il poussa ses amis. Comment eût-il pu rester indifférent? C'était son mysticisme naturaliste qui nous revenait par une autre voie.

Tout ce papier imprimé nous paraît aujourd'hui d'une lecture bien ennuyeuse. Mais, en ce temps, il plaisait, il enchantait. Un très médiocre écrivain, Gessner, qui était à peine connu par ses compatriotes,

avait à Paris un succès formidable, prodigieux. On s'arrachait ses ouvrages. On les portait aux nues. On les sacrait chefs-d'œuvre. On y admirait la nature toute nue, cette nature accueillante et vertueuse que l'affreuse civilisation avait si longtemps recouverte : des champs fertiles que personne ne travaille et qui n'en portent pas moins d'opulentes moissons ; des oiseaux qui gazouillent sans cesse ; des fleurs qui ne se flétrissent jamais ; des animaux modèles qui sont tout laine et tout beurre ; des vieillards qui débordent d'expérience et de sagesse ; des enfants soumis et affectueux ; des jeunes filles étonnamment candides qui posent à leurs mères les plus touchantes questions sur l'amour et le mariage ; çà et là, sans doute, quelques égarés, provisoirement criminels, mais qui sont déchirés de remords et qui se convertiront et verseront des torrents de larmes à la première homélie qu'on leur adressera. « Un poète sur les bords du Rhin, écrit Dorat, est en quelque sorte l'homme de la nature. Il ne respire que pour l'étudier ; il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connaît ni le fiel de la haine, ni les manèges de l'ambition, ni les fureurs de la jalousie ; il n'écrit point seulement pour exister dans le souvenir des hommes ; il écrit pour les rendre meilleurs, pour les pénétrer sans cesse de l'image de la vertu... »

Voilà ce que la lecture de Haller, de Gessner et de Huber pouvait produire dans une tête française au temps de Diderot et de Rousseau.

*
* *

Tandis que ce sourd travail de pénétration se continuait chez nous, l'esprit allemand, poursuivant son évolution dans la voie de l'individualisme et du naturalisme, laissait éclater toute sa fougue dans la révolution morale et intellectuelle, connue sous le nom de *Sturm und Drang :* assaut et poussée.

Plus de règles, plus de conventions, ni dans la conduite de la vie, ni dans la création artistique ! La « nature » guide suprême et universel ! Le « génie » loi unique et souveraine ! Telles étaient les formules qui retentissaient maintenant de tous côtés, avec l'appel à l'indépendance de l'aspiration nationale, le rejet de la tutelle française.

Sur cette activité multiple, la France fut très inégalement renseignée. Le lyrisme du *Sturm und Drang* lui échappa presque en entier. Le théâtre lui déplut par son caractère tapageur et frénétique. Les premières pièces de Gœthe furent jugées avec sévérité. *Les Brigands* de Schiller, représentés au théâtre du Marais en 1792, n'obtinrent du succès que grâce aux tirades révolutionnaires dont le

drame est saupoudré. Bref, le mouvement risquait de passer inaperçu, si un petit livre ne fût venu fort à propos rétablir les affaires de la littérature germanique. Ce petit livre était *Werther*.

Secoués et meurtris par la tourmente révolutionnaire, déséquilibrés par cinq années d'émotions violentes, les esprits étaient préparés à recevoir ce triste message de désenchantement et de révolte. Sous le Directoire, *Werther* arrive à une célébrité extraordinaire. Après la Terreur, la mélancolie, les larmes et le suicide sont à l'ordre du jour. *Delphine*, *Adolphe* et *Obermann* livrent la loi morale aux sophismes intéressés de l'individu, habillent de grandes phrases ses fautes les plus honteuses, et représentent comme des êtres uniformément vils et cupides ceux qui y font obstacle, ceux qui croient au travail, à la discipline et aux nécessités sociales. Werther connaissait encore quelques raisons de vivre. Obermann n'en a plus. Il a hérité seulement du désespoir final de son modèle. Les choses nous sont étrangères, hostiles ; notre isolement est absolu. Aucun espoir en nous. Aucun hors de nous. Pourquoi agir? Le mieux est de laisser couler les peines, en écoutant leur tintement lugubre... Les ravages de *Werther* furent infinis. En 1820 encore, dans la nuit du 12 au 13 mai, le jeune Sautelet, membre d'un petit cercle où l'on communiait dans le double culte de Gœthe et de Senancour, se brûlait la cervelle : « Si dans un an, avait-il annoncé, la vie ne me paraît pas claire, j'y mettrai fin. »

Tout s'accordait à favoriser la maladie romantique. Les remèdes eux-mêmes ne faisaient que l'aggraver. Repenti et prosterné au pied de la Croix, Chateaubriand avait voulu, en écrivant *René*, combattre l'influence morbide du roman de Gœthe. René est un coupable qui se sent coupable. Son histoire ne se termine pas par une manière d'apothéose comme celle de Werther, mais par des paroles de réprobation prononcées par un prêtre. Le jugement est formel et il porte sur ce qui était le plus cher à cette race orgueilleuse de malades : l'amour de la solitude et de la rêverie oisive. Mais, hélas ! si consciencieuse et si éloquente que fût la condamnation, la description du mal l'était plus encore. Et combien séduisante ! Quelle poésie, quel charme mélancolique dans la jeunesse de René, dans ces tristes et grandioses spectacles de la nature ou de l'histoire dont il nourrit son imagination passionnée, quelle hauteur et quel prestige dans le sort d'exception qui lui est fait ! Et comme le blâme de Chateaubriand ressemble à un encouragement ! Le *Mercure de France* était plus clairvoyant et plus juste lorsque, inspiré par Bonaparte, il montrait dans *Werther* les traits essentiels du génie allemand et de la réforme luthérienne.

L'Allemagne recrutait des propagandistes un peu partout : parmi les survivants du dix-huitième siècle, les *idéologues* de l'Institut qui soutenaient le germanisme parce que Bonaparte le combattait, parmi les émigrés surtout qui ne voulaient ou ne pouvaient rentrer en France et considéraient le Saint-Empire comme leur véritable patrie. Ils furent peu nombreux, sans doute : Rivarol et Delille n'avaient même pas eu l'idée de s'initier à la littérature du pays qui leur donnait l'hospitalité. Mais ils suppléèrent au nombre par l'activité — un surtout, un Lorrain, Charles de Villers, dont l'influence fut presque égale à celle de Huber. Enfin Mme de Staël parut

Villers avait révélé à l'opinion française la philosophie de Kant, il lui avait imposé ses apologies frénétiques du luthérianisme, mais il n'avait tout de même qu'à demi réussi : son fanatisme agressif et son étroitesse d'esprit rebutaient. Pour triompher complètement, il fallait un esprit plus souple, plus compréhensif, plus intimement apparenté au génie germanique, une âme où la sympathie pour les idées du Nord fût en quelque façon, non un point d'arrivée, mais un point de départ.

Mme de Staël était de sang étranger, à la fois allemand et suisse. Par son père, Necker, fils d'un Brandebourgeois installé à Genève, elle se rattache à l'Allemagne du Nord, voire à la Prusse ; par sa mère, Suzanne Curchod, fille d'un pasteur du canton de Vaud, à la Suisse. Son protestantisme est un protestantisme à l'allemande, vague, indiscipliné, fortement teinté de piétisme. Elle est née et elle a grandi à Paris, mais elle n'est pas Française.

En 1803, catéchisée par Villers, elle se met en route pour l'Allemagne. Le voyage commence mal, très mal. Mme de Staël est d'une humeur massacrante. Tout lui déplaît. Le paysage est triste. Les habitants sont vulgaires. Les grands écrivains la fuient. Wieland est conquis, mais Schiller se dérobe et Gœthe, harcelé par elle de questions dans une première entrevue, refuse de la recevoir une seconde fois. A Berlin, meilleur accueil. Elle est présentée à la cour. Le prince Louis-Ferdinand se fait son cavalier servant, mais toutes ces galanteries lui paraissent fades et grossières. Elle est très déçue. Un second voyage en 1807 ne change pas ses impressions.

C'est à Copet, où elle se réfugie pour échapper aux sévérités — justifiées — de Napoléon qu'elle va créer de toutes pièces l'image d'une Allemagne qu'elle n'a pas vue, qui n'existe pas, d'une Allemagne vertueuse, loyale et grave. Par haine de la France et de l'Empereur, elle flattera délibérément son modèle, elle passera sous silence ses réserves et ses déceptions et quand il le faudra, elle mentira hardiment.

* * *

L'ouvrage de Mme de Staël eut un succès prodigieux. Les écrivains du dix-neuvième siècle s'en serviront comme d'un guide infaillible et parfait. En Allemagne, ils ne verront que ce qu'a vu la fille de Necker. Ils se dispenseront même de regarder, se contentant de lire, d'admirer et de paraphraser ses descriptions. C'est un véritable esclavage. Avec la chute de Napoléon disparaissait le dernier obstacle qui s'était dressé contre l'envahissement de la France par le germanisme. La défaite politique s'accompagnait d'une défaite intellectuelle. Le prestige de notre littérature et de notre langue avait reculé du même pas que nos armées. La France entière se rue à l'admiration de l'Allemagne. Toute la France se met à répéter avec une docilité prodigieuse la leçon que lui avait enseignée l'exilée de Coppet.

Au début, l'on eut surtout l'Allemagne des vieilles tours, des créneaux, des guerriers, des sorcières et des revenants, l'Allemagne du moyen âge, des « burgs », des chevaliers et des empereurs, qui semblait trouver une confirmation dans *Faust* et les contes d'Hoffmann. C'est celle des lithographies de Delacroix et des tableaux d'Ary Scheffer, celle du *Rhin* et des *Burgraves*, celle de tous les romantiques.

A peu près contemporaine de cette Allemagne pittoresque et s'abritant derrière elle, est la bonne et grave Allemagne de Michelet, de Quinet, de Saint-Marc Girardin, de Saint-René Taillandier, l'Allemagne qui unit au culte de toutes les vertus privées et publiques, l'amour de la pensée désintéressée, l'Allemagne qui « n'est que naïveté, poésie et métaphysique », comme l'enseignait Michelet à ses élèves de l'École normale.

A partir de 1845 environ, vint l'Allemagne flambeau de l'humanité, celle qu'ont admirée Renan et Taine, l'Allemagne des philosophes, des philologues, des savants et des historiens, la fondatrice de la science, le pays par excellence des idées générales, selon Taine, et celui qui, à en croire Renan, « a tiré des universités, ailleurs aveugles et obstinées, le mouvement intellectuel le plus riche, le plus flexible et le plus varié dont l'histoire de l'esprit humain ait gardé le souvenir ».

Il semblait que la France envoûtée n'eût plus à elle seule la force de penser et de réfléchir. Quinet, qui pourtant a eu le rare mérite de deviner la Prusse et de pressentir les dangers qu'elle ferait courir à l'Europe, n'en fut pas moins toute sa vie un des propagateurs les plus actifs des idées allemandes en France. Quant aux libéraux alle-

mands qui prétendaient nous enlever nos illusions sur leur pays, ils furent fort mal reçus. Heine, qui ne respectait pas plus la Teutonie du passé que celle du présent, fut traité comme un dangereux maniaque. Quinet le supplia de se taire et la *Revue des Deux Mondes*, centre et forteresse de la germanophilie la plus absolue et la plus aveugle, l'exécuta sans pitié.

La guerre de 1870 ne tira pas les intellectuels français de leur hallucination. L'idée ne tarda pas à se faire jour que si l'Allemagne avait vaincu, c'est qu'elle méritait de vaincre. De là à conclure que l'on devait plus que jamais se mettre à son école, il n'y avait qu'un pas et on le franchit très vite. Sous l'action de Monod, de Liard, de Pécaut, de Sée, l'Université fut réorganisée sur le modèle allemand. La science allemande avait déjà fait son apparition chez nous et l'époque précédente s'en était approprié les hypothèses générales. On va la copier jusque dans ses méthodes et ses procédés :

Il y eut alors un moment unique dans l'histoire morale de notre peuple. Depuis près d'un siècle et demi, des littératures et des philosophies venues du Nord éteignaient en lui la croyance à l'esprit, à la liberté et l'inclinaient devant la nature. devant la matière. Considérablement renforcée dans les dernières années, cette prédication atteignait maintenant son maximum d'intensité, le subjuguait, l'écrasait. Le déterminisme de Taine, le panthéisme de Renan possédaient toutes les intelligences... Le christianisme semblait mort sous les coups de Renan, et l'on ne concevait plus qu'une tête sérieuse s'en occupât. L'histoire nationale, dépouillée de son auréole par Michelet pour le passé, par Taine pour la période récente, repoussait les sympathies. On avait été vaincu, on avait vu la Commune. Plus de foi, plus de fierté patriote, plus de croyance en la dignité de l'homme... Ainsi désemparée, la France s'abandonna. Dans la société, à tous les degrés, ce fut un débordement de matérialisme à faire frémir, de sensualité indiciblement vulgaire ou perverse... La presse se vautra dans les histoires malpropres, dans les « scandales ». Les théâtres devinrent comme des antichambres de mauvais lieux. La politique, livrée aux aigrefins et aux aventuriers cosmopolites, prit un aspect de gabegie indécente. Des idées troubles, malsaines, passèrent à travers les cerveaux. L'anarchisme, « l'amoralisme » — un mot de l'époque — s'étalèrent sous des plumes célèbres. On eût dit que le seul moyen de conquérir alors de la réputation en France était de détraquer et d'avilir encore plus notre espèce humaine...

Contre cette vulgarité et cette bassesse, une réaction se produisit, mais, elle aussi, tournait au profit de l'Allemagne : ce fut le culte de Wagner, le triomphe de la mythologie et du mysticisme germaniques.

L'Allemagne avait conquis les classes supérieures et moyennes ; il lui restait à pénétrer dans les classes populaires. Un événement d'une importance capitale va le lui permettre : la mainmise du col-

lectivisme allemand sur le socialisme français. Amorcée en 1876, complétée en 1900, la transformation des partis d'extrême gauche livrera le « prolétariat » à l'influence de la sozial-démocratie et à son représentant : Jean Jaurès.

Tout cela déjà paraît bien lointain. Délivrée, la France peut considérer avec sang-froid les abîmes où elle a failli sombrer.

Le germanisme a atteint des régions de l'âme française où aucune autre influence étrangère n'avait pu pénétrer. L'Allemagne ne s'est pas contentée, comme l'Angleterre, d'une action superficielle. Elle a tenté de modifier du tout au tout l'esprit français, d'en changer les assises même, de l'installer sur d'autres bases... De même qu'au seizième siècle elle nous apportait une religion nouvelle, elle a voulu, au dix-huitième et au dix-neuvième, transformer entièrement notre intelligence et notre sensibilité, nous imposer une poésie, une science, une philosophie aussi éloignées que possible de notre nature et de nos traditions. Jamais notre civilisation n'avait été soumise à pareille épreuve. Sans doute, dans cette invasion allemande, tout n'a pas été absolument mauvais : elle a favorisé l'éveil du sentiment lyrique, elle a refait notre éducation philosophique, elle a remis en honneur les sévères méthodes de l'érudition et de la critique, mais à côté de ces quelques services, que de dangers et que de méfaits ! Le goût, la mesure, la politesse, la logique, l'amour des concepts clairs et bien enchaînés, tout ce qui faisait la gloire, le prix, la raison d'être du génie français, tout cela a failli disparaître !

Le temps du germanisme est passé. Il est temps de revenir à la ferme et sévère Raison latine, initiatrice et gardienne suprême de notre culture.

PIERRE GAXOTTE

ARMÉE ET MARINE

LES MÉMOIRES DE TIRPITZ : COMMENT ON CRÉE UNE MARINE

Les grands chefs allemands parlent et écrivent beaucoup. Il faut même ajouter qu'ils parlent et qu'ils écrivent trop, car à lire les gros volumes de mémoires qu'ils publient, on est étonné du peu que nous dévoilent des Hindenburg, des Falkenhayn, des Ludendorff, des von Klück. Voilà des hommes qui, durant de longues années, ont travaillé avec acharnement en vue de la guerre, qui, leurs vœux une fois comblés, ont manié les masses armées les mieux organisées qui fussent ; et qui, enfin vaincus par l'État-major français, ayant perdu le prestige acquis par leurs devanciers, ne peuvent étaler à nos yeux que les pages indigestes de plaidoyers *pro domo.* Chacun d'eux, devant l'écroulement des forces de sa patrie, ne cherche qu'à rejeter les fautes sur le voisin, à chercher des arguments *à côté.* Ils ont eu raison ceux qui ont affirmé que le Germain n'avait pas de dignité dans le malheur.

Une seule exception : Tirpitz. Un seul fait figure d'inventeur, dans le fatras des banalités militaires exposées par les chefs de l'armée allemande. Ceux-ci étaient « les fils de quelqu'un » ; les grands exemples ne leur manquaient pas ; ils avaient trouvé, dès l'École des cadets, des principes et des hommes ; un enseignement et une morale. Ils étaient des continuateurs, les gardiens d'un héritage. Ce ne fut pas le cas de ce futur grand amiral, qui ne sachant trop quoi faire, comme beaucoup de fils de petites familles prussiennes, aristocratiques et besogneuses, entra dans la marine, c'est-

à-dire dans la séquelle des parents pauvres constituée vers 1865 par les officiers dédaignés de la presque inexistante flotte prussienne.

Sachons regarder l'adversaire. Les *Mémoires* de Tirpitz nous apprennent comment on peut faire une marine dans un laps de temps assez court, et cet enseignement ne doit pas être perdu pour nous.

Est-ce par vocation que le jeune Tirpitz devint marin? Nullement. Il apprit qu'un de ses camarades, aussi médiocre élève que lui, était candidat à l'École de marine parce que le concours d'entrée n'était pas difficile. L'idée lui parut bonne. Il avait à cœur de diminuer les charges de ses parents. Il se présenta en 1865, âgé de seize ans.

Qu'était la flotte prussienne à cette époque? Bien peu de chose : une escadrille de « sabots » sans valeur navigante, montés par des équipages de côtiers de la Baltique qui ne reconnaissaient pas toujours l'autorité des commandants, lesquels étaient souvent des capitaines au long cours, familiers avec un seul parcours, celui de Dantzig à la côte anglaise. L'armée était considérée comme noble, comme supérieure. Elle était *Vieille Prusse.* La marine, c'était un réceptacle à fruits secs. Il ne venait pas à l'idée d'un jeune homme, appartenant à une famille de militaires ou de hauts fonctionnaires, d'entrer dans le corps des officiers de la marine, considérée comme démocratique et apparentée au commerce et à l'industrie.

En 1866, pendant la guerre avec l'Autriche, Tirpitz était embarqué sur un petit navire, la *Niobe*, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour éviter une corvette à vapeur ennemie qui patrouillait dans les eaux prussiennes. Il était troisième chargeur d'une pièce qui se chargeait par la bouche. En 1870, la Prusse pouvait aligner quatre navires, cuirassés ou presque, mais elle ne possédait aucun bassin de radoub. Le *König-Wilhelm*, bâtiment amiral, ramassa contre sa coque 60 tonnes de coquillages, parce qu'il n'osa pas se faire radouber à Plymouth, qui était le port où la marine prussienne allait se réparer. L'escadre française, il est vrai, n'aurait fait qu'une bouchée de ces navires pompeusement appelés des cuirassés.

En 1871, quand les unités prussiennes amenèrent le pavillon à l'aigle noir et hissèrent à sa place le pavillon aux couleurs de l'unité allemande, le petit groupe de ces officiers de la flotte, si peu considérés dans leur pays, acquit cependant un certain prestige à l'extérieur. Quelques-uns d'entre eux qui naviguaient dans les eaux étrangères s'en rendirent compte assez vite ; et cependant les pêcheurs de harengs des côtes de la Baltique n'osaient pas arborer le nouveau pavillon national : ils hissaient le pavillon hollandais ou suédois ou anglais, pour être respectés des autres pêcheurs, parce qu'ils n'avaient

pas confiance dans l'efficacité d'une intervention de la misérable flotte allemande.

Voilà une série d'indices qui nous montrent le peu qu'était alors un navire ou un marin allemand. Il n'y avait pas de ministère de la Marine, mais une *section* qui, au ministère de la Guerre, s'occupait de la flotte. Cet état de choses allait changer, d'abord lentement, puis peu à peu avec un mouvement accéléré.

A l'est et à l'ouest du Danemark, l'Allemagne possédait à présent des côtes, qu'il fallait pouvoir défendre. Le cauchemar du moment était la guerre possible avec la France et avec la Russie. Les côtes constituaient un point vulnérable et il devenait urgent de créer un outillage défensif. C'est alors que commença le régime de ceux qu'on appela les « généraux de la marine ». La marine n'était pas susceptible de fournir des hommes capables de l'organiser.

De 1871 à 1888, ce fut le général von Stosch qui dirigea au ministère de la Guerre les services de la flotte. Ce fut presque par esprit de sacrifice que Stosch accepta cette fonction peu « reluisante ». L'armée continuait de dédaigner la marine, qui elle-même se trouvait obligée de subir l'humiliation d'être dirigée par un *terrien.*

Stosch, qui était un « vieux Prussien », comprit tout de suite que pour faire vivre une marine en Allemagne, il fallait la mettre au diapason de l'armée. Il la militarisa, c'est-à-dire qu'il y introduisit la discipline implacable et la raideur qui, selon l'opinion courante, avaient donné la victoire à l'Allemagne. Quand les marins surent manœuvrer comme des fantassins, quand on leur vit faire le « pas de l'oie », ils montèrent soudain de cent coudées dans l'estime des gens. Cependant, Stosch s'inquiétait de créer un corps d'officiers, car ceux qu'il avait en main n'étaient, comme nous l'avons vu, que des hommes d'un monde assez disparate. Il renvoya les commandants caboteurs, les « barons auxiliaires » et conserva les moins mauvais officiers sortis de l'École des cadets de la marine. En somme, Stosch déblaya un terrain en friche, et quand il laissa la place au général de Caprivi, il transmit à son successeur sinon un matériel convenable (il n'en avait eu ni le temps ni les moyens), du moins des équipages et surtout des cadres subalternes, susceptibles de fournir plus tard des officiers comparables à ceux des autres flottes. Sous son impulsion, les cancres qui étaient entrés dans la marine « parce que c'était facile » durent travailler ferme ou partir. Caprivi put s'occuper du matériel.

Le « régime Caprivi » correspond à la période des découvertes qui ont amené les marines modernes au point où elles sont aujourd'hui. L'invention de la torpille par Whitehead, à Fiume, fait naître le

torpilleur et oblige à fortifier la cuirasse. Des engouements surgissent : l'enthousiasme pour le torpilleur se heurte aux partisans des grosses unités. Les marines sont presque divisées en deux camps. La marine allemande naissante ne peut se permettre ce luxe : le « service technique » étudie les travaux des autres marines, et se met à la recherche du meilleur moyen de défendre le nouveau front de mer de l'Allemagne unifiée.

Les torpilleurs, qui ne coûtent pas cher à construire et qui envoient un projectile redoutable, sont bien tentants... Encore faut-il les construire et les armer ; encore faut-il trouver l'homme qui s'intéressera à ce travail. Dans le nombre alors restreint des officiers de marine allemands, et parmi les sujets les meilleurs, on choisit Tirpitz, un jeune homme de vingt-neuf ans, pour aller à Fiume étudier la torpille automotrice fabriquée par Whitehead. Son avancement fut lié au perfectionnement de cet engin. Les chefs se rendirent compte qu'il savait ce qu'il voulait. Sa méthode de travail, dont le sérieux ressortait dans ses rapports, son ardeur à créer quelque chose de neuf pour le bien de la patrie allemande, sa rudesse même pour défendre ses convictions, enfin, son caractère entier l'ont singulièrement aidé à se distinguer.

Croire que ses intentions furent faciles à réaliser, ce serait ignorer l'état d'esprit des Allemands, qui ne soupçonnaient pas l'importance et l'utilité d'une marine. Le préjugé contre elle était peut-être plus vif en 1890 qu'en 1865 : ce peuple prolifique ne comprenait pas ce que le commerce par delà les mers pouvait faire de lui. Enfiévré de gloire militaire, le Prussien, dominateur des Allemagnes, se trouvait le maître de l'Europe centrale, et il ne voyait pas plus loin. Le corps des officiers se considérait comme le protecteur du nouvel empire et ne voyait pas d'un bon œil qu'on pût créer une concurrence.

Jusque-là, on n'attaquait pas la marine, parce qu'on n'attaque pas le néant, mais à présent, on commençait à savoir qu'une certaine doctrine se créait, doctrine qui voulait une flotte. Officiers, fonctionnaires, parlementaires du monde vieux-prussien considéraient le but atteint en 1871 comme définitif et pour conserver les avantages acquis, n'estimaient utile que le système militaire qui avait donné la grandeur à l'Allemagne.

Seule, une infime minorité, quelque chose comme un parti de Sharnhorst maritime, savait que le nouveau peuple allemand ne saurait vivre sans expansion commerciale extérieure. Et sans flotte militaire puissante, pas d'expansion. Les sociétés maritimes — il en était d'assez anciennes faisant le cabotage — songeaient à renouveler leur matériel, et elles le firent avant qu'une flotte militaire existât :

elles lancèrent leurs premiers grands paquebots, forcées par les besoins mêmes des masses allemandes qui devaient travailler pour améliorer leur condition de vie, sous peine d'étouffer dans leurs propres frontières. Il y a eu là, dans l'histoire de l'Allemagne, un choix presque tragique. Ce peuple nouveau, qui ne savait pas comment créer la prospérité indispensable à une grande agglomération, croyait que la guerre seule pouvait la lui assurer par des victoires qui lui permettraient de vivre sur des pays conquis. Ce que nous pouvons appeler le parti de Tirpitz proposait alors l'exemple de l'Angleterre. Le monde est grand : l'expansion commerciale de l'Allemagne pourrait s'exercer pacifiquement. Certes, l'Angleterre verrait cela d'un mauvais œil, mais en créant une flotte militaire, on se ferait respecter par elle. Le livre de Tirpitz, s'il nous dévoile le secret de ses pensées, est celui d'un pacifiste d'une certaine catégorie, d'un pacifiste qui croit sincèrement que le meilleur moyen de grandir dans la paix, c'est de faire peur, d'empêcher toute velléité d'attaque.

On sait que Bismarck a dit souvent qu'il considérait l'Allemagne comme un joueur heureux qui vient d'encaisser la forte somme. Une alternative se présente alors à lui : garder son argent ou risquer de le perdre en tentant de doubler son gain. Bismarck considérait que l'Allemagne ne devait pas choisir le second procédé. Tirpitz, qui fut son seul disciple véritable, chercha pour son pays autre chose que la guerre. Il voulut lui donner des colonies et un commerce mondial prospère, les deux soutenus par une flotte puissante. Il apparaît dans ses *Mémoires* que, malgré le couronnement de ses efforts, le vieil esprit guerrier reprit le dessus. L'Allemagne commit la sottise de déclarer la guerre... Nous savons tous où elle en serait aujourd'hui si elle avait été menée par des hommes qui eussent écouté Tirpitz.

Le grand amiral de la flotte allemande n'est pas tendre pour ses compatriotes. On sent en lui l'homme déçu : c'est le prophète inécouté. Il ne ménage pas l'empereur et là, il est un peu ingrat, car sans l'engouement de Guillaume II pour les choses de la mer, il n'aurait pu se faire entendre. Sans doute, cet homme sérieux était-il agacé par l'amateurisme encombrant du souverain. Mais ses *Mémoires* eux-mêmes avouent que son œuvre n'eût pas été possible sans la monarchie. Si le sort l'avait fait naître dans une province française et lui eût donné, autour de l'année 1900, le rang de vice-amiral, qu'aurait-il pu faire? Alors que Pelletan désorganisait notre flotte, quels atouts Tirpitz avait-il, en Allemagne, quand il fut nommé ministre de la Marine?

Avant tout, il fallait organiser la propagande. On lui en donna les moyens. Littérateurs, professeurs, instituteurs, journalistes ont été priés d'aider à cette besogne patriotique. Les murs des écoles furent couverts d'images qui représentaient des navires de guerre... C'est l'époque où naît la fameuse formule « notre avenir est sur la mer ». Des voyages, par trains de plaisir, sont organisés pour le public, surtout pour la jeunesse des écoles. Une multitude d'ouvrages paraît sur la marine. On demande à des hommes de lettres d'écrire des romans « maritimes ». C'est une vaste publicité que Tirpitz organise comme ferait le directeur d'une usine. Tout cela coûte du temps et de l'argent. On lui donne des hommes susceptibles de mener à bien la propagande ; on lui donne l'argent. Qui, *On?* l'empereur.

Guillaume II semble ne pas avoir aimé Tirpitz, qui d'ailleurs le lui rendait bien. Le Seigneur de la guerre s'appropriait volontiers les lauriers des autres ; tout succès, il le faisait sien et le moyen d'être estimé par lui, c'était de lui faire croire que le mérite qu'on pouvait avoir lui revenait. Tirpitz, mauvais courtisan, était horripilé par les notes marginales de son souverain, ces fameuses notes qui émaillaient les rapports du Service technique. Le ministre ne comprenait pas que son chef fût l'esclave de ses propres engouements. Vers 1898-1899, quand il s'agissait d'élaborer les lois sur la flotte, l'empereur se passionnait tantôt pour les grosses unités, tantôt pour les croiseurs, tantôt pour les infiniment petits. Il prenait parti tantôt pour le canon, tantôt pour la cuirasse. Qu'une flotte riche se permît ces discussions, l'inconvénient eût été moindre : mais Tirpitz avait une flotte à créer. Il n'avait pas le temps de prêter l'oreille aux partis pris d'école. Il demandait au Reichstag de pouvoir construire des grands cuirassés, des croiseurs puissants et rapides, bref une flotte de haute mer à laquelle il voulait adjoindre des torpilleurs. Il affirmait qu'une flotte sérieuse doit posséder tous les types, dont chacun a son utilité.

Ces lois sur la flotte, qu'il arracha au Reichstag, après des intrigues effrénées dans les milieux parlementaires, lui permirent de travailler en paix pendant quatorze ans. Il avait obtenu, *une fois pour toutes*, d'exécuter son programme. Quand nous l'entendons se plaindre de l'insuffisance des crédits accordés et qui inquiétèrent fort les Anglais, nous ne pouvons nous empêcher de le trouver bien difficile. Il put créer une flotte qui a représenté, par rapport à celle de l'Angleterre, le chiffre 5 au chiffre 8.

Un grand peuple maritime peut-il avoir un fort budget pour son armée de terre? Par contre, un grand peuple militaire peut-il avoir

un fort budget pour ses escadres? L'effort financier allemand pour la marine était hors de proportion avec l'effort financier anglais pour l'armée. Quoi qu'il en soit, Tirpitz obtint de son pays ce qu'aucun ministre de la Marine (à part celui d'Angleterre) ne put obtenir dans aucun pays. Voilà un point essentiel pour comprendre l'originalité de sa valeur personnelle et l'influence qu'il sut exercer sur ses compatriotes.

Les lois sur la flotte une fois votées, les constructions furent menées méthodiquement. Là, le travail du ministre fut en partie simplifié par le fait que l'industrie allemande était admirablement outillée. Le service technique, ayant soigneusement étudié la valeur navigante et combattante des vaisseaux des autres puissances, travailla avec acharnement pour créer des types qui réaliseraient des progrès certains sur les types étrangers. Tirpitz note avec orgueil qu'à la bataille du Jutland, le *Derflinger* reçut plusieurs bordées anglaises et ne coula pas, alors que le *Queen Mary*, croiseur-dreadnought de la catégorie du *Derflinger* et de même armement, fut coulé par un seul obus de ce dernier. A la même bataille, le *Wiesbaden*, un petit croiseur allemand, accablé par plusieurs navires anglais, mit *vingt minutes* à disparaître dans les flots. Il est incontestable et incontesté que l'outillage allemand était de premier ordre.

Reste la grosse question de la valeur du personnel formé selon les principes de Tirpitz. La question est brûlante : dans aucun élément de la défense nationale, les principes de la tradition ne passent pour plus utiles que dans la marine. Les nations qui possèdent un grand nombre kilométrique de côtes ont fourni naturellement les meilleurs marins : France, Hollande, Angleterre, Portugal, Suède, etc. Les équipages d'une flotte militaire étaient autrefois des équipages de manœuvriers, — nous dirions aujourd'hui des techniciens de la voile, du vent, de la mer, — manœuvriers nés sur les côtes, marins pêcheurs descendants de marins. En quittant leur barque de pêche, ils ne changeaient pas de métier en montant sur les voiliers royaux. Automatiquement, la pépinière de marins constituée par les côtes d'un pays fournissait à ce pays un excellent personnel.

Les découvertes modernes ont changé cet état de choses. Les marins-côtiers fournis à la flotte par l'inscription maritime, en France par exemple, changent de métier en montant sur un cuirassé, usine flottante qui comporte un grand nombre de spécialités n'ayant rien à voir avec la manœuvre du commun des pêcheurs : machinerie, chaufferie, commandes électriques, etc. Un jeune inscrit maritime

n'aura pas plus de facilités d'apprendre sur un cuirassé qu'un jeune mécanicien, au contraire. Toute la différence, c'est qu'il n'aura pas à s'habituer aux mouvements de la mer. La vie du marin, à la guerre, est devenue une question de bravoure, de « cran » supérieur, car un combat sur un cuirassé est quelque chose d'inimaginable. Des marins, *marins de père en fils*, se comporteront magnifiquement, mais un *technicien terrien* qui n'a pas froid aux yeux ne se comportera pas moins bien. Les anciens équipages des flottes ne pouvaient se composer que de marins ; une flotte moderne est un produit industriel qui a intérêt à faire appel au savoir de techniciens de l'industrie, techniciens terriens.

Cette constatation a semblé chagriner beaucoup de bons esprits et je m'en étonne. Je ne nie pas l'indispensable appoint, dans toute marine moderne, que constituent les équipages formés d'une race de marins. Ce serait déraisonnable, pour ne pas dire absurde. Mais il convient de faire la part des choses et un fait existe, indéniable : c'est que Tirpitz a créé en trente ans une marine et des équipages excellents, dans un pays qui ne comprenait rien aux choses de la mer, et qui n'avait que peu de côtes et très peu de marins, d'une qualité d'ailleurs discutable. Tirpitz a pu faire une marine et des équipages parce qu'il a agi à une époque d'industrie et que les hommes qu'il a envoyés sur ses navires pouvaient être des terriens. Tirpitz, en supposant que la politique européenne eût fait de l'Allemagne au dix-huitième siècle, par exemple, ce qu'elle était il y a vingt ans, n'aurait pu arriver à rien aux temps de la marine en bois, parce qu'il aurait peut-être bâti des vaisseaux, mais il n'aurait pu créer des équipages de manœuvriers.

Il se dégage ainsi des *Mémoires* de Tirpitz une leçon singulièrement utile pour ceux qui étudient les moyens de défense des États. Avec des méthodes sérieuses, de la suite dans les idées, une volonté toujours en éveil, on peut faire une flotte de guerre dans un temps relativement court. L'exemple de Tirpitz est là, et à la lecture de son livre, il est un principe qui, pour ainsi dire, se solidifie sous nos yeux : c'est qu'une marine est indispensable à la vie d'un grand peuple. Cernée de toutes parts, l'Allemagne a pu en somme résister au blocus, qui n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait, et ses sous-marins, tout en se livrant à une besogne monstrueuse, n'en accomplirent pas moins des raids singulièrement protecteurs.

Au moment où le Parlement français devra s'occuper des bizarreries du traité de Washington, que nos hommes d'État lisent et méditent ce livre d'un ennemi.

JEAN VARIOT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ALBERT SARRAUT

La fortune a été prodigue envers M. Albert Sarraut. Elle l'a fait, avant la trentaine, député inamovible. A trente-quatre ans, le jeune député franchissait la première étape du pouvoir. Aujourd'hui, qu'il vient tout juste d'avoir cinquante ans, il a été huit fois ministre, et le chef de l'État a pensé plusieurs fois, dit-on, à le faire président du Conseil. Entre temps, M. Albert Sarraut a été vice-roi en Extrême-Orient.

M. Clemenceau aimait beaucoup la famille de M. Sarraut. Dès qu'il fut le maître, il prit le jeune homme dans son ministère et le nomma son secrétaire d'État à l'Intérieur. Il n'oublia pas de le recommander à son successeur M. Briand, qui garda M. Albert Sarraut comme sous-secrétaire à la Guerre. Ensuite M. Sarraut gouverna l'Indochine. Jusque-là, M. Albert Sarraut n'avait encore qu'une situation de second plan. Il n'était le premier que dans le département de l'Aude. Mais il l'était.

La grande notoriété lui vint après son proconsulat d'Indochine où il fit vraiment figure de gouverneur. Ceux qui se préoccupent de notre personnel politique, ceux qui surveillent de près les hommes à qui peuvent être confiés les intérêts du pays, découvrirent alors chez M. Sarraut une claire intelligence et une volonté ferme. On découvrit encore ceci : arraché à son milieu, à l'influence de ses amis de tous les jours, et de son clan, — la puissante tribu de la Dépêche de Toulouse, *— éloigné des couloirs politiques où il fallait bien qu'il jouât son rôle et où il ne semblait un chef que parce qu'il se soumettait plus adroite-*

ment qu'un autre au mot d'ordre du parti radical-socialiste, le jeune gouverneur général s'élevait au-dessus des considérations mesquines, et ne servait dans sa vice-royauté qu'un intérêt, l'intérêt national.

Nous ne parlerons que pour mémoire du passage de M. Sarraut à l'Instruction publique. C'est rue de Grenelle que, pour la première fois, M. Sarraut fut ministre au début de la guerre et par le hasard de la politique. Ce n'est pas là qu'il pouvait donner sa mesure. Il est lettré, cultivé et fin. Mais il n'a pas ce qu'il faut pour être un Grand Maître de l'Université. D'ailleurs, pendant les hostilités, ce portefeuille était un peu négligé. Toute la jeunesse était au front, beaucoup de maîtres aussi. M. Sarraut put, du moins, dans cette courte gestion, qui fut, sans plus, honorable, apporter sa contribution à l'union sacrée la plus loyale.

C'est avec l'avènement de M. Millerand que la fortune de M. Sarraut prit une face nouvelle. M. Millerand appela M. Sarraut au ministère des Colonies, ce qui, sur le moment, fit scandale. Ce choix fut de ceux qui pesèrent le plus lourdement sur les débuts du cabinet. On s'étonnait à bon droit que M. Millerand, au lieu de s'appuyer sur la majorité modérée issue des élections du 16 novembre, eût confié des portefeuilles importants à plusieurs radicaux. M. Steeg à l'Intérieur indignait surtout. M. Steeg alléguait pour sa défense qu'il n'était plus radical-socialiste, qu'il avait adhéré au bloc national et qu'il avait fait liste commune avec M. Dausset et M. Magny. M. Sarraut n'avait pas cette excuse. Grand homme de l'Aude, issu d'une famille dont le nom est inséparable du grand journal radical du Midi, M. Sarraut avait été élu sur une liste radicale homogène contre des candidats indépendants dont un seul avait passé, grâce au « quotient. » Au lendemain de l'échec retentissant que les électeurs de dix-sept départements du Midi avaient infligé à la politique régionale de la Dépêche, *la présence au pouvoir de M. Sarraut paraissait aux élus du bloc national dans le Midi, aux vainqueurs de* la Dépêche, *un paradoxe et un défi. En lui-même M. Sarraut devait assurément reconnaître le bien-fondé de cette protestation. Il est d'intelligence trop fine pour ne l'avoir pas compris et d'esprit trop droit pour n'en avoir pas mesuré la portée. Sans pouvoir démentir, ce qui eût été impossible, le paradoxe évident de sa participation à un ministère modéré, il s'efforça de démontrer qu'il n'était au gouvernement, ni l'homme de* la Dépêche, *ni l'élu des radicaux de l'Aude, mais que, chargé des Colonies, où son passé en Indochine justifiait sa présence, il n'avait en vue que la prospérité et la grandeur de notre empire colonial.*

Les polémiques locales imposèrent, dans le ministère suivant, le contrepoids d'un élu méridional, adversaire de la Dépêche. *Ce fut, on le sait,*

M. Auguste Puis, mais les adversaires même de M. Sarraut estimèrent, au bout de quelque temps, le remède, si l'on peut dire, pire que le mal. Aussi bien, les hostilités s'apaisaient devant l'œuvre de M. Sarraut. On peut dire que, comme ministre des Colonies, M. Sarraut n'a plus d'adversaires politiques. Et M. Millerand, qui le sait, conçoit une telle joie du succès de son favori, de ce radical-national qui administre et gouverne selon sa formule et selon son cœur, qu'il avait, dit-on, formé le dessein de l'élever plus haut encore et d'en faire, sous sa haute direction, le chef d'un gouvernement prochain. Ainsi, le président eût enfin réalisé son rêve qui est de confier à des hommes de gauche, mais de la gauche d'après guerre, le soin de faire une politique indépendante et nationale.

C'est ici qu'apparaît justement une antinomie irréductible. M. Albert Sarraut qui a voté la reprise des rapports avec le Vatican, et qui s'est associé, comme ministre, à toutes les mesures conçues par le bloc national selon la formule de Ba-Ta-Clan, a rallié tous les suffrages pour la gestion du ministère qui lui est confié. On connaît, on estime sa puissance de travail et sa largeur de vues. On sait quel esprit libéral et vigoureux a présidé à la réorganisation du Conseil supérieur des Colonies. On sait quelle poigne rude a réprimé de récents scandales, sans souci des camaraderies ni des recommandations. On sait enfin quel bienveillant et quel cordial accueil trouvent auprès du jeune ministre tous ceux qui s'intéressent à l'essor et à la prospérité de la plus grande France. Et les adversaires les plus farouches de son parti et de son journal ne comprendraient pas qu'il interrompît rue Oudinot l'œuvre commencée.

Cependant, M. Albert Sarraut est le frère de Maurice Sarraut. Il est le benjamin de la Dépêche. *Il a été et il sera le chef de la liste radicale dans l'Aude, — sinon le chef du bloc de gauche. Peut-être M. Sarraut, occupé depuis plusieurs années à la défense passionnée de grands intérêts nationaux, sent-il la médiocrité de la politique de village. Peut-être a-t-il fini par mépriser au fond de son cœur la bassesse des polémiques locales. Peut-être regrette-t-il même que* la Dépêche *s'acharne dans le Midi à mener une politique blocarde et consacre sa force de propagande à préparer la revanche des élections de 1919. Peut-être est-il enclin à souhaiter un vaste et définitif apaisement, et la collaboration de tous les hommes de valeur que les comités de l'Aude ont mis sur la liste des proscrits. Peut-être enfin M. Albert Sarraut songe-t-il parfois à la lourde chaîne de son nom, de son journal, de son groupe et de son parti. Il ne peut s'en affranchir. Par ses attaches de famille, par ses alliances, il ne peut être, aux yeux des électeurs du Midi, qu'un « rouge ». Et le clan auquel il appartient ne peut être là-bas qu'étroitement sectaire, durement organisé pour les combats électoraux, pour la revanche sournoise*

et patiente dans la défaite, pour la tyrannie sans pitié dans la victoire. Sans doute M. Albert Sarraut est très au-dessus de son parti et des électeurs de son parti. Mais si son parti est tel et si les électeurs de son parti sont tels, qui donc les a façonnés ainsi, sinon les campagnes de la Dépêche, *poursuivies depuis tant d'années! A Paris, au ministère, M. Sarraut est un grand ministre et un homme national. Dans l'Aude, il est un chef de parti, que les soldats disciplinés du Comité et de la Loge considèrent comme le successeur de Dujardin-Beaumetz, ni plus ni moins. Si M. Albert Sarraut voulait être autre chose, son frère ne le lui permettrait pas, son journal ne le lui permettrait pas, son parti ne le lui permettrait pas davantage. Et M. Albert Sarraut n'oublie pas qu'il ne serait rien sans sa famille, sans son journal, sans son parti. Il déplore sans doute qu'ils soient ainsi, mais il ne peut pas se séparer d'eux. L'honneur lui défend de s'en séparer, et sa raison d'être, à tout prendre, est de ne point s'en séparer.*

Ceux qui sont portés à reconnaître la valeur et les services de M. Albert Sarraut sont-ils donc contraints de payer en même temps un tribut aux organisations radicales et maçonniques de l'Aude et de toute la région du Midi? Évidemment non. Le poids de cette chaîne, M. Albert Sarraut est seul à le subir. Le plus grand crime du parti radical, c'est moins d'avoir fait peser sur la France une tyrannie insupportable et mesquine, d'avoir tué l'ancien idéalisme politique et ramené à la défense de situations personnelles et de camaraderies suspectes tout le programme du gouvernement; c'est moins d'avoir, par démagogie et nécessité électorales, sacrifié — à regret, espérons-le — les intérêts nationaux, que d'avoir emprisonné à jamais dans leur formule et leur discipline des hommes de volonté et de valeur, d'avoir frappé de contradiction et stérilisé, par l'évidence de cette contradiction, leur travail et leur effort.

***

Deux pièces de M. François de Curel.

En huit jours, M. de Curel vient de donner deux pièces nouvelles : une comédie, *l'Ivresse du sage*, au Théâtre-Français, et un drame, *Terre inhumaine*, au théâtre des Arts.

Il a appelé *l'Ivresse du sage* une comédie légère. Le ton, en effet, est léger. Mais les préoccupations de l'auteur ne le sont jamais. Georges Feydeau, qui fut un maître du comique, prétendait que d'un sujet donné on peut tirer, au choix, un vaudeville ou une tragédie. *Phèdre, Œdipe, le Cid*, quels sujets de vaudeville si l'on supprime les morts! *L'Ivresse du sage*, qui pouvait fournir un drame, eût donné tout aussi facilement un vaudeville. N'est-ce pas Swift qui

disait : la vie est une tragédie pour l'homme qui sent et une comédie pour l'homme qui pense? A ce titre, on ne saurait s'étonner de voir M. de Curel rire un peu de l'éternel conflit dont il n'avait jusqu'ici tiré que des drames.

Paul Sautereau, industriel et châtelain, reçoit dans sa résidence des champs sa jeune nièce et filleule Hortense, qui vient de terminer ses études. Il l'a fait élever sans luxe, afin de tremper son caractère. Elle croit qu'elle est pauvre. Elle a suivi à Paris les cours les plus difficiles, entre autre celui de l'illustre philosophe Parmelins. Son parrain, qui est un vieux bonhomme très fin, la confesse et obtient cette confidence qu'elle est tombée amoureuse du professeur, qu'elle le lui a dit et qu'il n'a pas eu l'air de l'entendre. Moitié hasard, moitié malice du parrain, on apprend que Parmelins est précisément invité au château. C'est lui maintenant que le parrain confesse. Pourquoi a-t-il repoussé ce jeune cœur qui s'offrait? Pour bien des raisons, qui peuvent se résumer d'un mot : manque de caractère. Parmelins a peur de tout, des femmes, de la pauvreté, et je pense aussi de décider, d'agir et de conclure. A Paris, il fait des cours et des discours à n'en plus finir sur cette question : pourquoi aime-t-on? sans jamais apporter de réponse.

Ce personnage est-il légèrement comique, est-il franchement ridicule? L'acteur qui tient le rôle à la Comédie-Française l'a poussé à la charge, très fine, mais très nette, et par la suite, si j'ai bien compris, M. de Curel a semblé le désapprouver. Cependant, je crois que M. Hervé, qui est d'ailleurs plein de mérite, ne pouvait guère s'y prendre autrement, pour plusieurs raisons. L'une lui était personnelle : M. Hervé a reçu du ciel un physique avantageux ; s'il n'était pas ridicule, on ne s'expliquait pas la suite de la pièce. D'autre part, M. de Curel prête au personnage des traits tels qu'il est bien difficile de le prendre autrement qu'au comique. Il le montre, par exemple, moralisant des « dames au camélia » de bas étages en de mauvais lieux. En Russie, c'est peut-être touchant. En France, cela fera toujours rire.

Nous ne nous étonnons donc pas quand nous voyons Hortense regretter de s'être engagée à l'étourdie, sitôt qu'elle rencontre un autre personnage aussi accompli que Parmelins est incomplet. Il ne manque en effet à Hubert de Piolet aucune supériorité. C'est un grand propriétaire foncier du voisinage, et M. de Curel en a fait le type de l'homme d'action en opposition avec le penseur inactuel, comme eût dit Nietzsche. On peut dire que l'auteur a tracé ici, peut-être sans le vouloir, l'idéal de notre époque : un jeune noble agriculteur, bien portant, sportif, poète, catholique, qui n'a peur ni de donner la vie ni de l'enlever quand c'est utile, qui rit du dilettantisme, vit aux champs, fait pousser le blé, décide hardiment, n'a pas plus honte de montrer son bon cœur que sa rudesse, est parfaitement conscient de la grandeur de sa tâche — bref un homme

qui aura les mains pleines d'œuvres quand il ira retrouver ses ancêtres dans la terre de la patrie qu'ils auront bien servie. Si j'avais à le définir d'un mot, je l'appellerais l'homme social. Quand on pose devant lui la question qui inspire au philosophe tant de discours incertains, pourquoi aime-t-on? il répond en riant : « Parbleu, pour avoir des enfants ! »

Dès lors la pièce est dessinée, presque trop même : nous pensons bien qu'Hortense va se détacher de Parmelins pour s'attacher à Piolet. Le second acte est tout rempli par Piolet qui, moitié pressé par Hortense, moitié la pressant et lui faisant la cour avec une tranquille et saine audace, raconte sa vie, explique son caractère, expose ses théories dans le beau langage tendre que M. de Curel prête à ses chasseurs philosophes. Il les peint avec dilection, car ils sont à sa ressemblance. Chasseurs, ils parlent avec une forte trivialité qui fait crier les faux délicats, mais qui, d'abord, est à sa place et, ensuite, est l'art d'appeler un chat un chat. Philosophes, ils emploient la métaphore jusqu'à en abuser, mais parfois, il semble que M. de Curel agite si fort ce brandon fumeux qu'il en jaillit une pluie d'étincelles. Hortense, justement séduite, emploie au dernier acte un moyen héroïque et désespéré pour réveiller Parmelins. Elle ne réussit qu'à le convaincre qu'il ferait mieux de céder la place. En amour, ce philosophe n'est décidément qu'un sot.

M. de Curel nous invite-t-il à généraliser? Je crois que oui. Il ne dit pas que tous les philosophes sont des niais, mais il suggère que la niaiserie attend ceux qui voudraient n'être que philosophes. Ainsi *l'Ivresse du sage* est une paraphrase du mot célèbre : Qui veut faire l'ange fait la bête. Et M. de Curel répond comme Pascal, ni ange ni bête, mais tenant des deux ; ainsi le sage ne connaîtra l'ivresse créatrice que s'il écoute l'appel de la sensualité, c'est-à-dire s'il se souvient qu'il n'est pas différent des bêtes. M. de Curel a souvent insisté sur l'origine animale de l'homme. En voyant construire cette comédie légère sur un thème de vaudeville philosophique, on se dit qu'il n'a peut-être manqué à l'auteur, pour toucher les sommets, que de se détacher des théories pour créer des êtres vivants. Mais M. de Curel nous attend au détour, tenant en main son drame du théâtre des Arts.

* * *

Il se déroule pendant la guerre, en Lorraine, dans la zone voisine du combat où règnent les lois inexpiables, où la vie ne compte plus, où l'être humain est ramené aux sentiments primitifs, le besoin, la peur, la nécessité de vaincre et de n'être pas tué. Mme Parizot, veuve d'un garde-chasse, habite une maison isolée, à la limite d'une forêt. Un soir, les Allemands lui amènent une grande dame, une princesse qui, s'ennuyant au logis, vient voir son mari qui commande un corps d'armée. Cette Allemande a été élevée à l'européenne. Elle

n'est ni arrogante, ni perfidement polie. Il ne fallait pas que M. de Curel la peignît antipathique, c'eût été grossier. Seulement, la peur d'un mal nous conduit parfois dans un autre ; il l'a peinte, je ne dis pas trop sympathique, ce serait acceptable, mais trop semblable à une Française, et surtout trop semblable aux héroïnes de M. de Curel. Le héros aussi va conserver la plupart des traits caractéristiques que l'auteur puise en son propre fonds pour prêter à ses personnages. Il est écrivain, analyste, philosophe. Piolet était agriculteur, lui est littérateur, mais ils pensent, sentent, agissent de la même façon. Cette fois encore, M. de Curel n'a donc pu sortir du cercle? Si. Au lieu de s'attarder à l'idéologie, il a inventé une situation si forte qu'elle emporte les personnages en pleine humanité.

Il faut un acte de drame pour la nouer. Paul Parisot, aviateur français, a été déposé par un avion auprès de son pays natal. Il y vient chercher des documents d'un Lorrain qui trahit l'Allemagne. On a vu l'avion se poser. On poursuit l'aviateur, il se réfugie chez sa mère. La princesse allemande à qui, tout à l'heure, Mme Parisot montrait avec orgueil le portrait de son fils, le reconnaît et devine à peu près ce qu'il vient faire. La rencontre est habilement ménagée ; pourtant il semble qu'on pouvait mieux encore : par exemple, au lieu de ce retour de l'Altesse, qui surprend la mère et le fils, mais ne surprend pas du tout le spectateur, il eût été préférable de mettre brusquement en présence Parisot et l'Allemande. Toujours est-il que Parisot et la princesse se trouvent à la merci l'un de l'autre. D'un mot, elle peut le perdre. Mais dans cette maison isolée, il peut la faire disparaître. C'est net, fort, extrêmement dramatique, puisque la vie de chacun d'eux dépend d'une décision de l'adversaire. Une troisième vie est même en jeu : celle de Mme Parisot. En effet, si son fils, pour sauver son existence et accomplir sa mission, supprime l'Altesse, c'est elle que les Allemands rendront responsable et l'on sait ce que cela veut dire.

De cette donnée, M. de Curel va tirer un second acte d'une puissance, d'une audace et d'une originalité admirables. Paul Parisot, soldat français, tente de séduire l'Altesse allemande avec cette arrière-pensée que s'il ne réussit pas, il l'assassinera. Depuis que je fais de la critique, c'est la plus forte situation que j'aie vue au théâtre. Et non seulement M. de Curel l'a inventée, mais il lui a donné un développement d'une telle ampleur, il l'a conduite si haut qu'il ne reste qu'à s'incliner et à saluer en reconnaissant que nul autre que lui n'est capable aujourd'hui d'écrire un acte comme celui-là.

L'Altesse s'ennuyait, au fond de la petite Cour allemande. Son mari est un soudard qui lui envoie brutalement l'ordre de repartir sous prétexte d'éviter le mauvais exemple. Allemande, son destin est d'obéir et d'avoir beaucoup d'enfants. Elle est Allemande, mais elle est femme. Jamais les hommes n'ont osé lui parler, et le guerrier français mène l'attaque avec d'autant plus de vigueur que sa vie est

en jeu. M. de Curel l'a paré de tous les prestiges, il est meilleur philosophe que Parmelins et aussi séduisant, équilibré, complet qu'Hubert de Piolet. Il peut, tour à tour ou en même temps, conquérir par l'esprit et par les sens. C'est un mâle supérieurement intelligent. Le héros type de M. de Curel, c'est don Juan intellectuel, don Juan homme de génie. Le problème de la conquête amoureuse le hante. Il prête à Parisot une théorie sur l'identité de l'amour et de la guerre qui, cette fois, est à sa place, qui tient au cœur du sujet, dont rien n'obscurcit ni n'altère la magnificence. Troublée par cette éloquence d'un beau garçon audacieux, l'Allemande va peut-être céder, quand, soudain, un détail brusquement surgi leur rappelle qu'ils sont ennemis et qu'il a intérêt à la tuer. C'est ici que M. de Curel a placé son coup de maître : Parisot, croyant qu'il vient d'échouer, et qu'elle lui échappe, se démasque ; parfaitement, ils sont ennemis, et il va l'abattre. Alors la peur la saisit à ce point que, ne pouvant implorer dans cette maison aucune puissance qui ne lui soit hostile, elle se jette, ne sachant plus ce qu'elle fait, dans les bras de son ennemi, et cet abandon animal, ce mouvement pitoyable de bête traquée, d'un seul coup, désarme l'homme, sens, tête et cœur. Après avoir senti palpiter cette chair vaincue, il n'aura plus le courage de la tuer. Son salut, son devoir immédiat de soldat l'ordonnent. Sa noblesse, son intelligence, son cœur humain s'y refusent.

M. de Curel dénoue cette situation dans un troisième acte très dramatique, qui assurera le succès auprès du public. Le lendemain matin, il faut décider, le temps presse. Ils paraissent unis, réconciliés, la haine a disparu, ils ne se trahiront pas. Mais il y a entre eux un conflit qui les sépare, la haine ne peut pas disparaître. Ils se retrouvent ennemis, dressés, frémissants. Une nuit d'abandon ne peut pas abolir la patrie. L'Allemande essaie de trahir Paul Parisot, de prévenir un soldat qui passe ; il faut se hâter, se résoudre à l'abattre : c'est la mère qui épargne à son fils l'horrible besogne, c'est elle qui, pour le sauver, tue l'ennemie, et en même temps elle se perd. Paul Parisot va repartir, sa mission sera accomplie. Les Allemands, quand ils viendront, ne trouveront qu'une responsable, une vieille femme qui dit son chapelet en attendant la mort.

Je n'ai pas aimé ce dénouement parce qu'il met le fils dans une situation horrible. Il est obligé de sacrifier sa mère à sa patrie, et ce sacrifice-là est le seul qu'on ne doive point nous montrer au théâtre parce qu'il est abominable. S'il fallait en venir là, j'eusse préféré que M. de Curel supprimât le personnage de la mère. Le conflit eût été moins cruel, mais plus humain, par conséquent plus fort encore.

Mais il y a l'admirable second acte. M. de Curel lui-même n'a pas souvent volé si haut. C'est dire que nul, en notre temps, n'est capable d'atteindre la région où s'élève ce drame qui peut suffire à montrer aux admirateurs inquiets de la scène française que le flambeau n'est pas éteint.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La Conférence de Lausanne. — *A Lausanne, à la première commission, vif débat sur la question des Détroits.*

Tchitchérine expose sa thèse : fermeture des détroits et souveraineté turque absolue. Quand il a terminé, lord Curzon demande à Ismet pacha si Tchitchérine a parlé au nom de la Turquie. Ismet pacha refuse de répondre. Lord Curzon réplique qu'il n'y a plus qu'à lever la séance sans fixer de date pour une prochaine réunion et que l'Angleterre, la France et l'Italie se consulteront sur la question (4 *décembre*).

Une alliance turco-russe va-t-elle se former? On semble pouvoir le craindre un moment.

Heureusement les Alliés se mettent d'accord sur la question des détroits, et, à la séance du 7, *lord Curzon expose le projet qu'ils ont élaboré en commun : liberté de la navigation commerciale, liberté de passage paur les navires de guerre sous certaines conditions, protection de Constantinople par des garanties à déterminer, démilitarisation des zones surveillées par une commission fonctionnant sous la garantie des puissances ou de la Société des Nations.*

Heureusement aussi, les Turcs sont assez sages pour accepter à peu près complètement les suggestions des Alliés. Les Russes restent isolés (8 *décembre*).

La paix serait signée le 15 *janvier au plus tard.*

Les réparations. Suspension des conversations de Londres. — *Une note de M. Poincaré met le Reich en demeure d'accorder aux Alliés, avant le* 10 *décembre, les satisfactions qu'ils réclament pour les incidents de Passau et d'Ingolstadt. Ces deux villes sont frappées chacune d'une amende de* 500 000 *marks or. Si l'amende n'est pas versée, les Alliés se paieront avec les ressources qu'ils pourront tirer du Palatinat bavarois* (1er *décembre*).

La réponse allemande parvient à Paris le 10 : *le gouvernement du Reich déclare qu'il tient à la disposition de la commission de contrôle alliée le million de marks or réclamé.*

MM. Poincaré, Bonar Law, Mussolini et Theunis se rencontrent à Londres pour examiner avant la conférence de Bruxelles la question des réparations et des dettes interalliées (9 *décembre*).

Une fois de plus s'affrontent le point de vue français et le point de vue anglais.

Pas de réduction nouvelle de la dette allemande, dit M. Poincaré, sans règlement parallèle des dettes interalliées. Pas de moratorium sans gage sérieux. Occupation immédiate de la Ruhr.

Sur ce dernier point, M. Bonar Law fait des réserves formelles.

M. Mussolini se déclare opposé aux sanctions militaires et M. Theunis fait un appel chaleureux à la solidarité franco-britannique.

Les quatre présidents du Conseil se mettent au moins d'accord pour déclarer inacceptables les dernières propositions allemandes concernant la stabilisation du mark par un emprunt (10 *décembre*).

Mais sur la question principale, l'occupation de la Ruhr, les points de vue de M. Poincaré et de M. Bonar Law restent inconciliables.

Les pourparlers sont ajournés. Ils seront repris à Paris le 2 *janvier* (11 *décembre*).

Le 15 *décembre, un grand débat sur les réparations a lieu à la Chambre française.*

M. Poincaré fait une déclaration sur les entretiens de Londres. Il affirme une fois de plus notre droit aux gages, mais sans s'expliquer sur les mesures pratiques à prendre.

L'ordre du jour pur et simple est voté par 512 *voix contre* 76.

FRANCE. — *Les boulangers de Paris estimant insuffisante l'augmentation du prix du pain décidée par M. Juillard, préfet de la Seine, se mettent en grève* (2 *décembre*). *Le pain manque à Paris dans la journée du* 3. *Il se produit quelques manifestations sans importance. Le soir même, les boulangers reprennent le travail.*

— *M. Hamelin, radical-socialiste, est élu sénateur de l'Yonne* (10 *décembre*).

— *La* 11e *chambre correctionnelle du tribunal de la Seine condamne par défaut à six mois de prison et* 2 000 *francs d'amende MM. Cachin et Vaillant-Couturier, poursuivis pour provocation de militaires à la désobéissance* (14 *décembre*).

ALLEMAGNE. — *Arrestation à Munich du capitaine Erhardt, accusé d'avoir participé au coup d'État de Kapp* (1er *décembre*).

SUISSE. — *Un plébiscite populaire repousse par* 725 000 *voix contre* 110 000 *le projet socialiste de prélèvement sur la fortune* (3 *décembre*).

— *M. Scheuner, radical, est élu président de la Confédération helvétique pour* 1923.

GRÈCE. — *Le prince André de Grèce est condamné à la déportation perpétuelle* (3 *décembre*).

ESPAGNE. — *Les débats des responsabilités du désastre marocain amènent la démission du cabinet conservateur Sanchez-Guerra* (5 *décembre*).

M. Garcia Prieto, libéral, forme le nouveau ministère (7 *décembre*).

ITALIE. — *Élections municipales à Milan. Les socialistes, qui détenaient l'Hôtel de Ville depuis la guerre, sont battus par la coalition des forces nationales* (10 *décembre*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28753.